



# COLLECTION
# COMPLETTE
## DES
# ŒUVRES
## DE
# Mr. DE VOLTAIRE.

TOME DIXSEPTIEME.

# THÉATRE
# COMPLET
## DE
# Mr. DE VOLTAIRE.

Le tout révû & corrigé par l'Auteur même.

TOME QUATRIEME,

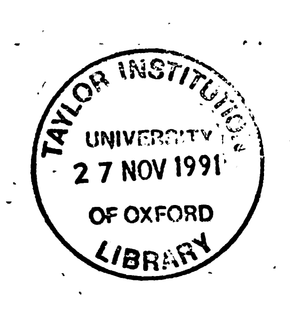
*CONTENANT*

L'ORPHELIN DE LA CHINE,
ADÉLAÏDE DU GUESCLIN,
TANCRÉDE, ET LES SCYTHES.



*A LAUSANNE,*
CHEZ FRANÇ. GRASSET ET COMP.

M. DCC. LXXII.



# TABLE DES PIÉCES

contenues dans ce volume.



* 3

Fin de la table.



*L'OR-*

# L'ORPHELIN DE LA CHINE,

## *TRAGÉDIE.*

Représentée pour la premiére fois à Paris le 20 Août 1755.

# A MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU,

PAIR DE FRANCE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, GOUVERNEUR DE GUIENNE, L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE.

JE voudrais, monſeigneur, vous préſenter de beau marbre comme les Génois, & je n'ai que des figures chinoiſes à vous ofrir. Ce petit ouvrage ne parait pas fait pour vous. Il n'y a aucun héros dans cette piéce qui ait réuni tous les ſufrages par les agrémens de ſon eſprit, ni qui ait ſoutenu une république prête à ſuccomber, ni qui ait imaginé de renverſer une colonne anglaiſe avec quatre canons. Je ſens mieux que perſonne le peu que je vous ofre; mais tout ſe pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être, qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles, où je me ſuis retiré, & où je devais n'être que philoſophe, j'ai ſuccombé à la vanité d'imprimer, que ce qu'il y a eu de plus brillant ſur

les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai consulté que mon cœur ; il me conduit seul ; il a toujours inspiré mes actions & mes paroles ; il se trompe quelquefois, vous le savez ; mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que si cette faible tragédie peut durer quelque tems après moi, on sache que l'auteur ne vous a pas été indiférent ; permettez qu'on aprenne, que si votre oncle fonda les beaux arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque tems, à la lecture de l'*Orphelin de Tchao*, tragédie chinoise traduite par le père *Brémare*, qu'on trouve dans le recueil que le père *du Halde* a donné au public. Cette piéce chinoise fut composée au quatorziéme siécle, sous la dynastie même de *Gengis-Kan*. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue ; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine ; ils adoptèrent toutes ses loix.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison & le génie sur la force aveugle & barbare : & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorsqu'ils ont conquis encor ce grand empire au commencement du siécle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus : & les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes loix du monde : événement frapant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie chinoiſe qui porte le nom de *l'Orphelin*, eſt tirée d'un recueil immenſe des piéces de théâtre de cette nation. Elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, & d'établir de ces écoles de morale, où l'on enſeigne la vertu en action & en dialogues. Le poéme dramatique ne fut donc longtems en honneur, que dans ce vaſte pays de la Chine, ſéparé & ignoré du reſte du monde, & dans la ſeule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vous le cherchez chez les Perſes, chez les Indiens, qui paſſent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y eſt jamais parvenu. L'Aſie ſe contentait des fables de *Pilpay* & de *Locman*, qui renferment toute la morale, & qui inſtruiſent en allégories toutes les nations & tous les ſiécles.

Il ſemble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire ſur la ſcène, pour former l'art dramatique: cependant ces peuples ingénieux ne s'en aviſèrent jamais. On doit inférer de là, que les Chinois, les Grecs, & les Romains, ſont les ſeuls peuples anciens, qui ayent connu le véritable eſprit de la ſociété. Rien, en éfet, ne rend les hommes plus ſociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raiſon, que de les raſſembler, pour leur faire goûter enſemble les plaiſirs purs de l'eſprit. Auſſi nous voyons qu'à peine

*Pierre le Grand* eut policé la Russie, & bâti Petersbourg, que les théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, & plus nous l'avons vûe adopter nos spectacles. Le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siécle passé, n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

*L'Orphelin de Tchao* est un monument précieux, qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine que toutes les rélations qu'on a faites, & qu'on fera jamais de ce vaste empire. Il est vrai que cette piéce est toute barbare, en comparaison des bons ouvrages de nos jours ; mais aussi c'est un chef-d'œuvre, si on le compare à nos piéces du quartorziéme siécle. Certainement nos *Troubadours*, notre *Bazoche*, la société des *enfans sans souci*, & de la *mère-sote*, n'aprochaient pas de l'auteur chinois. Il faut encor remarquer, que cette piéce est écrite dans la langue des mandarins, qui n'a point changé, & qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du tems de *Louis XII* & de *Charles VIII*.

On ne peut comparer *l'Orphelin de Tchao* qu'aux tragédies anglaises & espagnoles du dix-septiéme siécle, qui ne laissent pas encor de plaire au delà des Pyrenées & de la mer. L'action de la piéce chinoise dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de *Shakespear* & de *Lope de Vega*, qu'on a nommé tragédies ; c'est un entassement d'événemens incroyables. L'ennemi de la maison de *Tchao* veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'instinct de décou-

vrir les criminels, comme *Jaques Aymar* parmi nous devinait les voleurs par ſa baguette. Enſuite il ſupoſe un ordre de l'empereur, & envoye à ſon ennemi *Tchao* une corde, du poiſon, & un poignard; *Tchao* chante, ſelon l'uſage, & ſe coupe la gorge, en vertu de l'obéiſſance que tout homme ſur la terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le perſécuteur fait mourir trois cents perſonnes de la maiſon de *Tchao*. La princeſſe veuve accouche de l'orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maiſon, & qui veut encor faire périr au berceau le ſeul qui reſte. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'orphelin ſoit envelopé dans la deſtruction générale.

On croit lire les *mille & une nuit* en action & en ſcènes: mais malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt; & malgré la foule des événemens, tout eſt de la clarté la plus lumineuſe: ce ſont là deux grands mérites en tout tems & chez toutes nations: & ce mérite manque à beaucoup de nos piéces modernes. Il eſt vrai que la piéce chinoiſe n'a pas d'autres beautés: unité de tems & d'action, dévelopement de ſentimens, peinture des mœurs, éloquence, raiſon, paſſion, tout lui manque; & cependant, comme je l'ai déja dit, l'ouvrage eſt ſupérieur à tout ce que nous faiſions alors.

Comment les Chinois, qui au quatorziéme ſiécle, & ſi longtems auparavant, ſavaient faire de meilleurs poëmes dramatiques que tous les

Européans (*), ſont-ils reſtés toujours dans l'enfance groſſiére de l'art, tandis qu'à force de ſoins & de tems notre nation eſt parvenuë à produire environ une douzaine de piéces, qui, ſi elles ne ſont pas parfaites, ſont pourtant fort au-deſſus de tout ce que le reſte de la terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres Aſiatiques, ſont demeurés aux premiers élémens de la poéſie, de l'éloquence, de la phyſique, de l'aſtronomie, de la peinture, connus par eux ſi longtems avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres peuples, pour ne faire enſuite aucun progrès. Ils ont reſſemblé aux anciens Egyptiens, qui ayant d'abord enſeigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs diſciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permiſſion de leur aporter l'argent de l'Europe, & de venir les inſtruire, ne ſavent pas encor à quel point nous leur ſommes ſupérieurs; ils ne ſont pas aſſez avancés, pour oſer ſeulement vouloir nous imiter. Nous avons puiſé dans leur hiſtoire des ſujets de tragédie, & ils ignorent ſi nous avons une hiſtoire.

Le célèbre abbé *Metaſtaſio* a pris pour ſujet

[*] Le père *du Halde*, tous les auteurs des lettres édifiantes, tous les voyageurs, ont toujours écrit *Européans*, & ce n'eſt que depuis quelques années qu'on s'eſt aviſé d'imprimer *Européens*.

d'un de ſes poëmes dramatiques le même ſujet à-peu-près que moi, c'eſt-à-dire, un orphelin échapé au carnage de ſa maiſon, & il a puiſé cette avanture dans une dynaſtie qui régnait neuf cents ans avant notre ére.

La tragédie chinoiſe de l'*Orphelin de Tchao* eſt tout un autre ſujet. J'en ai choiſi un tout diférent encor des deux autres, & qui ne leur reſſemble que par le nom. Je me ſuis arrêté à la grande époque de *Gengis-Kan*, & j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares & des Chinois. Les avantures les plus intéreſſantes ne ſont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs; & cette peinture, qui eſt un des grands ſecrets de l'art, n'eſt encor qu'un amuſement frivole, quand elle n'inſpire pas la vertu.

J'oſe dire, que depuis la *Henriade* juſqu'à *Zayre*, & juſqu'à cette piéce chinoiſe, bonne, ou mauvaiſe, tel a été toujours le principe qui m'a inſpiré, & que dans l'hiſtoire du ſiécle de *Louis XIV* j'ai célébré mon roi & ma patrie ſans flater ni l'un ni l'autre. C'eſt dans un tel travail que j'ai conſumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur chinois, traduit en eſpagnol par le célèbre *Navarette.*

„ Si tu compoſes quelque ouvrage, ne le „ montre qu'à tes amis; crain le public, & tes „ confrères; car on falſifiera, on empoiſonnera „ ce que tu auras fait, & on t'imputera ce que „ tu n'auras pas fait. La calomnie, qui a cent „ trompettes, les fera ſonner pour te perdre, „ tandis que la vérité qui eſt muette reſtera auprès

„ de toi. Le célèbre *Ming* fut accusé d'avoir
„ mal pensé du *Tien* & du *Li*, & de l'empe-
„ reur *Vang*. On trouva le vieillard mori-
„ bond qui achevait le panégyrique de *Vang*,
„ & un hymne au *Tien*, & au *Li*; *&c.* On
„ l'enterra & les accusateurs l'oublièrent.



# LETTRE

## A

## MR. J. J. R. C. D. G.

J'Ai reçu, monſieur, votre nouveau livre contre le genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la ſociété humaine, dont notre ignorance & notre faibleſſe ſe promettent tant de conſolations. On n'a jamais tant employé d'eſprit à vouloir nous rendre bètes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de ſoixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de la reprendre: & je laiſſe cette allure naturelle à ceux qui en ſont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer, pour aller trouver les ſauvages du Canada; premiérement, parce que les maladies dont je ſuis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, & que je ne trouverais pas les mêmes ſecours chez les Miſſouris: ſecondement, parce que la guerre eſt portée dans ces pays-là, & que les exemples de nos nations ont rendu les ſau-

vages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie, auprès de votre patrie, où vous êtes tant désiré.

Je conviens avec vous que les belles-lettres & les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prisons à soixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; & ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se retracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage aussi utile qu'immense de l'*Encyclopédie*, auquel vous avez tant contribué.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'*Oedipe*; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi; un homme qui m'avait des obligations assez connues, me payant de mon service par vingt libelles; un autre beaucoup plus coupable encor, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siécle de Louis XIV* avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infames impostures: un autre qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle* sous mon nom, le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits & de noms estropiés; & enfin des hommes assez injustes pour m'imputer la publication de cette rapsodie.

Je vous ferais voir la ſociété infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'antiquité, qui ne pouvant embraſſer une profeſſion honnête, ſoit de manœuvre, ſoit de laquais, & ſachant malheureuſement lire & écrire, ſe font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent les manuſcrits, les défigurent, & les vendent. Je pourais me plaindre que des fragments d'une plaiſanterie faite il y a près de trente ans ſur le même ſujet que *Chapelain* eut la bêtiſe de traiter ſérieuſement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs groſſiéretés à ce badinage, qui en ont rempli les vuides avec autant de ſotiſe que de malice, & qui enfin au bout de trente ans vendent partout en manuſcrit ce qui n'apartient qu'à eux, & qui n'eſt digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais raſſemblés dans les archives publiques, pour ſervir à l'hiſtoire de la guerre de 1741 lorſque j'étais hiſtoriographe de France; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on ſe ſaiſit à l'envi de mon bien, comme ſi j'étais déja mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'impoſture & la rapine me pourſuivant depuis quarante ans juſqu'au pied des Alpes, & juſqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre, que *Pope*, *Deſcartes*, *Bayle*, *le Camouens*, & cent autres, ont eſſuyé les mêmes injuſtices & de plus grandes; que cette deſtinée eſt celle

de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez, en éfet, monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frêlons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature, & à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout tems ont inondé la terre. Avouez que ni *Ciceron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide*, lisaient peu *Platon* & *Sophocle*; & pour ce tyran sans courage, *Octave Cépias*, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un déteſtable assassin, que dans les tems où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que *Pétrarque* & *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la *St. Barthelemi*, & que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait, & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité, & l'indomptable orgueil des hommes depuis *Thamas Kouli-Kan*, qui ne savait pas lire, jus-

qu'à un commis de la douane qui ne ſait que chifrer. Les lettres nouriſſent l'ame, la rectifient, la conſolent; elles vous ſervent, monſieur, dans le tems que vous écrivez contre elles; vous êtes comme *Achille* qui s'emporte contre la gloire, & comme le père *Mallebranche* dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit ſe plaindre des lettres, c'eſt moi, puiſque dans tous les tems, & dans tous les lieux, elles ont ſervi à me perſécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la ſociété, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer ſa patrie, quelques injuſtices qu'on y eſſuye; comme il faut aimer & ſervir l'Etre ſuprême, malgré les ſuperſtitions, & le fanatiſme qui deshonorent ſi ſouvent ſon culte, &c.



# PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, empereur Tartare.

OCTAR, }
OSMAN, } guerriers Tartares.

ZAMTI, mandarin lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

ASSELI, attachée à Idamé.

ETAN, attaché à Zamti.

*La ſcène eſt dans un palais des mandarins qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pé-kin.*

L'OR-



# L'ORPHELIN DE LA CHINE, TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

SE peut-il qu'en ce tems de désolation,
En ce jour de carnage & de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares;
Dans cet amas afreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs?

ASSELI.

Eh, qui n'éprouve, hélas! dans la perte commune,
Les tristes sentimens de sa propre infortune?

Qui de nous vers le ciel n'élève pas ſes cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils?
Dans cette vaſte enceinte, au Tartare inconnuë,
Où le roi dérobait à la publique vuë
Ce peuple déſarmé de paiſibles mortels,
Interprêtes des loix, miniſtres des autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible & timide,
Dont n'a point aproché cette guerre homicide,
Nous ignorons encor à quelle atrocité
Le vainqueur inſolent porte ſa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes.
Le dernier coup aproche, & vient fraper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune! ô pouvoir au-deſſus de l'humain!
Chére & triſte Aſſéli, ſais-tu quelle eſt la main,
Qui du Catai ſanglant preſſe le vaſte empire,
Et qui s'apeſantit ſur tout ce qui reſpire?

ASSELI.

On nomme ce tyran du nom de roi des rois.
C'eſt ce fier Gengis-Kan, dont les afreux exploits
Font un vaſte tombeau de la ſuperbe Aſie.
Octar ſon lieutenant, déja dans ſa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai paſſe enfin ſous des maîtres nouveaux.
Cette ville autrefois ſouveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le ſang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en ſanglots ſuperflus,
Ont apris dans ces lieux à mes ſens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet état la fin se précipite,
Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat, dans la poudre élevé;
Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climats qu'un ciel épais ne couvre que d'orages?
C'est lui qui sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort & puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du palais demander un asyle.
Son nom est Témugin; c'est t'en aprendre assez.

ASSELI.

Quoi! c'est lui dont les vœux vous furent adressés!
Quoi! c'est ce fugitif, dont l'amour & l'hommage
A vos parens surpris parurent un outrage!
Lui qui traine après lui tant de rois ses suivans,
Dont le nom seul impose au reste des vivans!

IDAMÉ.

C'est lui-même, Asséli: son superbe courage,
Sa future grandeur brillait sur son visage.
Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui;
Et lorsque de la cour il mendiait l'apui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait; & mon cœur s'en aplaudit peut-être:
Peut-être qu'en secret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
D'instruire à nos vertus son féroce courage,

Et de le rendre enfin, graces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'état, qu'il détruit par la guerre.
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté.
De nos arts, de nos loix l'auguste antiquité;
Une religion de tout tems épurée,
De cent siécles de gloire une suite averée,
Tout nous interdisait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage.
Le vertueux Zamti mérita mon sufrage.
Qui l'eût cru, dans ces tems de paix & de bonheur,
Qu'un Scythe méprisé serait notre vainqueur?
Voilà ce qui m'allarme, & qui me desespère:
J'ai refusé sa main; je suis épouse & mère:
Il ne pardonne pas; il se vit outrager,
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.
Etrange destinée, & revers incroyable!
Est-il possible, ô Dieu, que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on méne au trépas?

ASSELI.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs!
J'ignore à quel excès parviennent nos misères;
Si l'empereur encor au palais de ses pères

A trouvé quelque afyle, ou quelque défenfeur;
Si la reine eft tombée aux mains de l'opreffeur;
Si l'un & l'autre touche à fon heure fatale.
Hélas! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant à nos foins confié,
Excite encor ma crainte, ainfi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire.
Une ombre de refpect pour fon faint miniftère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui rempliffent de fang la terre intimidée,
Ont d'un dieu cependant confervé quelque idée;
Tant la nature même en toute nation
Grava l'Etre fuprême, & la religion.
Mais je me flate en vain qu'aucun refpect les touche;
La crainte eft dans mon cœur, & l'efpoir dans ma bouche.
Je me meurs...

---

## SCENE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSELI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné?
Notre fort fans retour eft-il déterminé?
Hélas! qu'avez-vous vû?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur eft au comble; il n'eft plus, cet empire.

Sous le glaive étranger j'ai vû tout abatu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu ?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les législateurs & l'exemple du monde.
Vainement par nos loix l'univers fut instruit;
La sagesse n'est rien, la force a tout détruit.
J'ai vû de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée,
Sur les corps entassés de nos frères mourans,
Portant partout le glaive, & les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguste,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,
D'un front majestueux attendait le trépas.
La reine évanouïe était entre ses bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Etaient déja tombés sous le fer inhumain.
Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faiblesse & des pleurs pour défense;
On les voyait encor autour de lui pressés,
Tremblans à ses genoux, qu'ils tenaient embrassés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
J'aproche en frémissant de ce malheureux père;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
A notre auguste maître osant donner des fers,
Trainer dans son palais, d'une main sanguinaire,
Le père, les enfans, & leur mourante mère.

IDAMÉ.

C'est donc là leur destin ! Quel changement, ô cieux !

ZAMTI.

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'apelle, il me dit, dans la langue sacrée,
Du conquérant Tartare, & du peuple ignorée;
*Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.*
Jugez si mes sermens & mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante;
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglans
Ont laissé le passage à mes pas chancelans;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux;
Soit que cet ornement d'un ministre des cieux,
Ce symbole sacré du grand Dieu que j'adore,
A la férocité puisse imposer encore;
Soit qu'enfin ce grand Dieu, dans ses profonds desseins,
Pour sauver cet enfant, qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il serait tems encor de le sauver:
Qu'il parte avec mon fils; je les peux enlever.
Ne désespérons point, & préparons leur fuite.
De notre promt départ qu'Etan ait la conduite;
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triste univers.
La terre a des déserts & des antres sauvages;
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages

N'inondent point encor ces asyles sacrés,
Eloignés de leur vue, & peut-être ignorés.
Allons; le tems est cher, & la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas! le fils des rois n'a pas même un asyle.
J'attens les Coréens: ils viendront, mais trop tard.
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sureté ce gage inviolable.

---

## SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, ETAN.

ZAMTI.

ETan, où courez-vous, interdit, consterné?

IDAMÉ.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ETAN.

Vous êtes observés; la fuite est impossible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux peuples consternés ofre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'esclavage en silence
Obéit à leurs voix dans cette ville immense.
Chacun reste immobile & de crainte & d'horreur,
Depuis que sous le glaive est tombé l'empereur.

ZAMTI.

Il n'est donc plus?

IDAMÉ.

O cieux!

ETAN.

De ce nouveau carnage
Qui poura retracer l'épouvantable image?
Son épouse, ses fils sanglans & déchirés...
O famille de dieux sur la terre adorés!
Que vous dirai-je, hélas? Leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées,
Tandis que leurs sujets tremblans de murmurer,
Baissent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les alfanges errantes
A genoux ont jetté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire & de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de la mort annoncé l'esclavage.
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor.
On prétend que ce roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls lieutenans opriment cet empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, & toujours indigné,
Consommer sa colère, & venger son injure.
Sa nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes, & des chars;
Ils se croiraient gênés dans cette ville immense.
De nos arts, de nos loix la beauté les ofense.

Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si longtems admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance,
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit, où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître!

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés: le juste ciel peut-être
Voudra pour l'orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare?

IDAMÉ.

O ciel, pren ma défense.

---

## SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, OCTAR, gardes.

OCTAR.

ESclaves, écoutez; que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encor un fils du dernier de vos rois;
C'est vous qui l'élevez: votre soin téméraire
Nourit un ennemi, dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains.

Je vai l'attendre, allez, qu'on m'aporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le ſang & le carnage
Vont de mon maître encor ſignaler le couroux,
Et la deſtruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit; vous, avant qu'il finiſſe,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéiſſe.

---

## SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

OU ſommes-nous réduits? ô monſtres, ô terreur!
Chaque inſtant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits, dont l'ame intimidée
Juſqu'à ce jour de ſang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien: vos ſoupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain ſont adreſſés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on ſacrifie
Aux ordres d'un ſoldat ton innocente vie?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conſerver ſes jours.

IDAMÉ.

De quoi lui ſerviront vos malheureux ſecours?
Qu'importent vos ſermens, vos ſtériles tendreſſes?
Etes-vous en état de tenir vos promeſſes?
N'eſpérons plus.

ZAMTI.

Ah ! ciel ! Et quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours facrifiés ?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penfer fans des torrens de larmes ;
Et fi je n'étais mère, & fi dans mes allarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un deftin
Néceffaire à mon fils élevé dans mon fein,
Je vous dirais, mourons ; & lorfque tout fuccombe
Sous les pas de nos rois, defcendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne fort,
Qui pourait redouter & refufer la mort ?
Le coupable la craint, le malheureux l'apelle,
Le brave la défie, & marche au devant d'elle,
Le fage qui l'attend la reçoit fans regrets.

IDAMÉ.

Quels font en me parlant vos fentimens fecrets ?
Vous baiffez vos regards, vos cheveux fe hériffent,
Vous pâliffez, vos yeux de larmes fe rempliffent ;
Mon cœur répond au vôtre, il fent tous vos tourmens.
Mais que réfolvez-vous ?

ZAMTI.

De garder mes fermens.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre ?



## SCENE VI.

### ZAMTI, ETAN.

ETAN.

SEigneur, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'état que sa mort peut sauver:
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.

ZAMTI.

Oui... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Écoute: cet empire est-il cher à tes yeux?
Reconnais-tu ce Dieu de la terre & des cieux,
Ce Dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le bonze, insulté par nos maîtres?

ETAN.

Dans nos communs malheurs il est mon seul apui;
Je pleure la patrie, & n'espère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts, & les loix de l'empire,
Mon devoir & mon Dieu, vont par moi te prescrire.

ETAN.

Je le jure; & je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés,

Si trahissant vos vœux, & démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidèle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

ETAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas, de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encor à des larmes nouvelles!

ZAMTI.

On a porté l'arrêt! rien ne peut le changer!

ETAN.

On presse, & cet enfant, qui vous est étranger....

ZAMTI.

Étranger! Lui, mon roi!

ETAN.

Notre roi fut son père;
Je le sais, j'en frémis: parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asyle:
Tu n'es point observé; l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque tems cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par nos ayeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejeton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut sauver mon roi. Je prens sur moi le reste.

E T A N.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste ?
Que pourez-vous répondre au vainqueur irrité ?

Z A M T I.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

E T A N.

Vous, seigneur ?

Z A M T I.

O nature, ô devoir tyrannique !

E T A N.

Eh bien !

Z A M T I.

Dans son berceau saisi mon fils unique.

E T A N.

Votre fils !

Z A M T I.

Songe au roi que tu dois conserver.
Pren mon fils... que son sang... je ne puis achever.

E T A N.

Ah ! que m'ordonnez-vous ?

Z A M T I.

Respecte ma tendresse,
Respecte mon malheur, & surtout ma faiblesse.
N'opose aucun obstacle à cet ordre sacré ;
Et rempli ton devoir après l'avoir juré.

E T A N.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir afreux me faut-il satisfaire ?
J'admire avec horreur ce dessein généreux ;
Mais si mon amitié....

Z A M T I.

C'en est trop, je le veux.

Je suis père ; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire :
J'ai fait taire le sang ; fai taire l'amitié.
Pars.

ETAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse moi par pitié.

---

## SCENE VIII.

ZAMTI *seul.*

J'Ai fait taire le sang ! Ah trop malheureux père !
J'entens trop cette voix si fatale & si chère.
Ciel, impose silence aux cris de ma douleur.
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur éfrayé cache moi la blessure.
L'homme est trop faible, hélas ! pour dompter la nature.
Que peut-il par lui-même ? Achève, soutien moi ;
Afermi la vertu prête à tomber sans toi.

*Fin du premier acte.*



ACTE

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ZAMTI *seul.*

ETan auprès de moi tarde trop à se rendre.
Il faut que je lui parle; & je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils! mon cher fils, as-tu perdu le jour?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice?
Je n'ai pu de ma main te conduire au suplice;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour aprendre l'éfet de mes funestes soins?
En ai-je encor assez pour cacher mes allarmes?

## SCENE II.

ZAMTI, ETAN.

ZAMTI.

VIens, ami... je t'entens... je sais tout par tes larmes.

ETAN.

Votre malheureux fils......

ZAMTI.

Arrête; parle moi
De l'espoir de l'empire, & du fils de mon roi;
Est-il en sûreté?

ETAN.

Les tombeaux de ſes pères
Cachent à nos tyrans ſa vie & ſes miſères.
Il vous devra des jours pour ſoufrir commencés:
Préſent fatal peut-être!

ZAMTI.

Il vit: c'en eſt aſſez.
O vous, à qui je rens ces ſervices fidèles,
O mes rois, pardonnez mes larmes paternelles.

ETAN.

Oſez-vous en ces lieux gémir en liberté?

ZAMTI.

Où porter ma douleur, & ma calamité?
Et comment déſormais ſoutenir les aproches,
Le deſeſpoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur?
Encor ſi nous pouvions prolonger ſon erreur!

ETAN.

On a ravi ſon fils dans ſa fatale abſence:
A nos cruels vainqueurs on conduit ſon enfance;
Et ſoudain j'ai volé pour donner mes ſecours
Au royal orphelin, dont on pourſuit les jours.

ZAMTI.

Ah! du moins, cher Etan, ſi tu pouvais lui dire,
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il eſt en ſureté!
Impoſons quelque tems à ſa crédulité.
Hélas! la vérité ſi ſouvent eſt cruelle!
On l'aime; & les humains ſont malheureux par elle.

Allons... Ciel! elle-même aproche de ces lieux;
La douleur & la mort ſont peintes dans ſes yeux.

---

## SCENE III.

### ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

QU'ai-je vû? Qu'a-t-on fait! Barbare, eſt-il poſſible?
L'avez-vous commandé ce ſacrifice horrible?
Non, je ne puis le croire; & le ciel irrité
N'a pas dans votre ſein mis tant de cruauté:
Non, vous ne ſerez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi ſongez à ſauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle eſt notre miſère:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi! ſur toi la nature a ſi peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir:
Et je dois plus au ſang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obſcur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vû nos murs en cendre, & ce trône abatu;
J'ai pleuré de nos rois les disgraces afreuses;
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas?
Ces rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre?
A ces dieux impuissans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils?
Hélas! grands & petits, & sujets & monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Égaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur;
Sa peine lui sufit, & dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand Dieu! si ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas présenté?
Auprès du fils des rois si j'étais demeurée,
La victime aux boureaux allait être livrée:
Je cessais d'être mère; & le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Graces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rapellée.
J'ai vû porter mon fils à nos cruels vainqueurs.
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé soudain cette esclave fidèle,

Qui ſoutient de ſon lait ſes miſérables jours,
Ces jours qui périſſaient ſans moi, ſans mon ſecours;
J'ai conſervé le ſang du fils & de la mère,
Et j'oſe dire encor, de ſon malheureux père.

ZAMTI.

Quoi, mon fils eſt vivant!

IDAMÉ.

Oui, ren graces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repen toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie,
Qui ſe mêle un moment aux pleurs où je me noye.
O ma chère Idamé, ces momens ſeront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale ofrande.
Si nous ne donnons pas le ſang qu'on nous demande,
Nos tyrans ſoupçonneux ſeront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,
Vont payer de vos ſoins les éforts inutiles;
De ſoldats entourés nous n'avons plus d'aſyles:
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le pourſuit ne peut plus ſe cacher.
Il faut ſubir ſon ſort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure;
Écoute moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas!.... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure! arrête, tremble, & crain mon desespoir.
Crain sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre; abandonnez ma vie
Aux déteſtables mains d'un conquérant impie.
C'eſt mon ſang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le ſang d'un époux trempez vos mains perfides;
Allez, ce jour n'eſt fait que pour des parricides.
Rendez vains mes ſermens, ſacrifiez nos loix,
Immolez votre époux, & le ſang de vos rois.

IDAMÉ.

De mes rois! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon ſang en tribut à leur cendre.
Va; le nom de ſujet n'eſt pas plus ſaint pour nous,
Que ces noms ſi ſacrés & de père & d'époux.
La nature & l'hymen, voilà les loix premières,
Les devoirs, les liens des nations entières:
Ces loix viennent des dieux; le reſte eſt des humains.
Ne me fai point haïr le ſang des ſouverains:
Oui, ſauvons l'orphelin d'un vainqueur homicide;
Mais ne le ſauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ſes jours.
Loin de l'abandonner, je vole à ſon ſecours.
Je prens pitié de lui, pren pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de ſa mère qui t'aime.
Je ne menace plus; je tombe à tes genoux.
O père infortuné, cher & cruel époux,

Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître;
Accorde moi mon fils, accorde moi ce sang,
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc;
Et ne résiste point au cri terrible & tendre,
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah! c'est trop abuser du charme & du pouvoir.
Dont la nature & vous combatent mon devoir.
Trop faible épouse, hélas, si vous pouviez connaître!..

IDAMÉ.

Je suis faible, oui, pardonne; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à soufrir,
Quand il faudra te suivre, & qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils, sacrifier la mère,
Je suis prête: Idamé ne se plaindra de rien:
Et mon cœur est encor aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

---

## SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, gardes.

OCTAR.

Quoi! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre?

Soldats, ſuivez leurs pas, & me répondez d'eux ;
Saiſiſſez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre empereur en ces lieux va paraître.
Aportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez ſur eux.

ZAMTI.

Je ſuis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis ſoufrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on faſſe retirer cette femme hardie.
Voici votre empereur : ayez ſoin d'empêcher
Que tous ces vils captifs oſent en aprocher.

---

## SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, troupe de guerriers.

GENGIS.

ON a pouſſé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive ſe cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus reſpirent déſormais.
J'envoyai la terreur, & j'aporte la paix.
La mort du fils des rois ſufit à ma vengeance.
Étoufons dans ſon ſang la fatale ſemence
Des complots éternels, & des rébellions,
Qu'un fantôme de prince inſpire aux nations.

Sa famille eſt éteinte ; il vit ; il doit la ſuivre.
Je n'en veux qu'à des rois : mes ſujets doivent vivre.
Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les tems ;
Reſpectez-les, ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de loix, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile ;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.
Octar, je vous deſtine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le ſoleil renait du ſein des eaux.

*A un de ſes ſuivans.*

Vous, dans l'Inde ſoumiſe, humble dans ſa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète ;
Tandis qu'en occident je fais voler mes fils,
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure, Octar.

## *SCENE VI.*

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

EH bien ! pouvais-tu croire,
Que le ſort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce trône ; & je règne en des lieux,
Où mon front avili n'oſa lever les yeux.

Voici donc ce palais, cette ſuperbe ville,
Où caché dans la foule, & cherchant un aſyle,
J'eſſuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe; & la honte & l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refuſé la main,
Sous qui depuis cinq ans tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi, dans ce haut degré de gloire & de puiſſance,
Quand le monde à vos pieds ſe proſterne en ſilence,
D'un tel reſſouvenir vous ſeriez occupé!

GENGIS.

Mon eſprit, je l'avoue, en fut toujours frapé.
Des afronts atachés à mon humble fortune,
C'eſt le ſeul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faibleſſe & d'erreur:
Je crus trouver ici le repos de mon cœur;
Il n'eſt point dans l'éclat dont le ſort m'environne.
La gloire le promet; l'amour, dit-on, le donne.
J'en conſerve un dépit trop indigne de moi:
Mais au moins je voudrais qu'elle connût ſon roi,
Que ſon œil entrevît, du ſein de la baſſeſſe,
De qui ſon imprudence outragea la tendreſſe;
Qu'à l'aſpect des grandeurs qu'elle eût pû partager,
Son deſeſpoir ſecret ſervit à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, ſeigneur, était accoûtumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,

Au bruit des murs fumans renverfés fous vos pas,
Et non à ces difcours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainfi confondue,
Mon cœur s'eft déformais défendu fans retour
Tous ces vils fentimens qu'ici l'on nomme amour;
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impreffion que j'avais ignorée.
Dans nos antres du nord, dans nos ftériles champs,
Il n'eft point de beauté qui fubjugue nos fens.
De nos travaux groffiers les compagnes fauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poifon tout nouveau me furprit en ces lieux;
La tranquille Idamé le portait dans fes yeux:
Ses paroles, fes traits refpiraient l'art de plaire:
Je rens grace au refus qui nourit ma colère;
Son mépris diffipa ce charme fuborneur,
Ce charme inconcevable & fouverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vafte carrière.
J'ai fubjugué le monde, & j'aurais foupiré!
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame ofenfée.
Je bannis fans regret cette lâche penfée.
Une femme fur moi n'aura point ce pouvoir;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir.
Qu'elle pleure à loifir fa fierté trop rebelle;
Octar, je vous défens que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des ſoins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me ſouviens trop de tant d'égaremens.

---

## *SCENE VII.*

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

LA victime, ſeigneur, allait être égorgée ;
Une garde autour d'elle était déja rangée :
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, & ſuſpend ſon trépas ;
Une femme éperdue, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée ;
Et nous ſurprenant tous par ſes cris forcenés,
Arrêtez, c'eſt mon fils que vous aſſaſſinez ;
C'eſt mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le deſeſpoir afreux, qui parle, & qui l'anime,
Ses yeux, ſon front, ſa voix, ſes ſanglots, ſes clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ſes pleurs,
Tout ſemblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, & le cœur d'une mère.
Cependant ſon époux devant nous apellé,
Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
Mais ſombre & recueilli dans ſa douleur funeſte,
De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reſte ;

Frapez ; voilà le ſang que vous me demandez.
De larmes en parlant ſes yeux ſont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel ſaiſie,
Longtems ſans mouvement, ſans couleur, & ſans vie ;
Ouvrant enfin les yeux d'horreur apeſantis,
Dès qu'elle a pû parler a reclamé ſon fils.
Le menſonge n'a point des douleurs ſi ſincères,
On ne verſa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, & je reviens confus,
Demander à vos pieds vos ordres abſolus.

GENGIS.

Je ſaurai démêler un pareil artifice ;
Et qui m'a pu tromper eſt ſûr de ſon ſuplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler ?
Et veut-on que le ſang recommence à couler ?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance.
Aux enfans de ſon maître on s'attache aiſément.
Le danger, le malheur ajoute au ſentiment.
Le fanatiſme alors égale la nature ;
Et ſa douleur ſi vraie ajoute à l'impoſture.
Bientôt de ſon ſecret perçant l'obſcurité,
Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle eſt donc cette femme ?

OCTAR.

On dit qu'elle eſt unie
A l'un de ces lettrés que reſpectait l'Aſie,

Qui trop enorgueillis du faſte de leurs loix,
Sur leur vain tribunal oſaient braver cent rois.
Leur foule eſt innombrable ; ils ſont tous dans les chaînes ;
Ils connaîtront enfin des loix plus ſouveraines.
Zamti, c'eſt-là le nom de cet eſclave altier,
Qui veillait ſur l'enfant qu'on doit ſacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable ;
Tirez la vérité de leur bouche coupable ;
Que nos guerriers ſurtout à leur poſte fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés ;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de ſurpriſe ;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entrepriſe ;
Vers les rives du fleuve on a vû des ſoldats.
Nous ſaurons quels mortels s'avancent au trépas ;
Et ſi l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

*Fin du ſecond acte.*



# ACTE III.

## *SCENE PREMIERE.*

GENGIS, OCTAR, OSMAN, troupe de guerriers.

GENGIS.

A-T-on de ces captifs éclairci l'impoſture?
A-t-on connu leur crime, & vengé mon injure?
Ce rejeton des rois à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar eſt-il enfin remis?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce ſombre myſtère.
A l'aſpect des tourmens ce mandarin ſévère
Perſiſte en ſa réponſe avec tranquillité.
Il ſemble ſur ſon front porter la vérité.
Son épouſe en tremblant nous répond par des larmes:
Sa plainte, ſa douleur augmente encor ſes charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient ſurpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de ſi beau ne frapa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous? Cette femme éperdue
A vos ſacrés genoux demande à ſe jetter.
Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter.
Il poura d'un enfant protéger l'innocence.
Malgré ſes cruautés j'eſpère en ſa clémence:
Puiſqu'il eſt tout-puiſſant, il ſera généreux;
Pourait-il rebuter les pleurs des malheureux?

C'eſt ainſi qu'elle parle; & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce myſtère enfin je dois être éclairci.

(*à ſa ſuite.*)

Oui, qu'elle vienne; allez, & qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne penſe pas que par de vaines plaintes,
Des ſoupirs afectés, & quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puiſſe en impoſer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuſer.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèles,
Et mon cœur dès longtems s'eſt afermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra ſon ſort,
Et vouloir me tromper, c'eſt demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je? eſt-il poſſible? ô ciel, ô deſtinée!
Ne me trompai-je point? eſt-ce un ſonge, une erreur?
C'eſt Idamé; c'eſt elle, & mes ſens...

---

## *SCENE II.*

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, gardes.

IDAMÉ.

Ah! ſeigneur,
Tranchez les triſtes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y ſuis attendue;
Mais,

Mais, seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Rassurez vous; sortez de cet éfroi pressant....
Ma surprise, madame, est égale à la vôtre....
Le destin qui fait tout nous trompa l'un & l'autre.
Les tems sont bien changés; mais si l'ordre des cieux
D'un habitant du Nord, méprisable à vos yeux,
A fait un conquérant, sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous, votre empereur oublie
Les afronts qu'en ces lieux essuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au destin,
Le dernier rejeton d'une race ennemie.
Le repos de l'état me demande sa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré.
Je le prens sous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je respire.

GENGIS.

Mais de la vérité, madame, il faut m'instruire.
Quel indigne artifice ose-t-on m'oposer?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer?

IDAMÉ.

Ah! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, seigneur!

GENGIS.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah! rendez-moi, ſeigneur, un enfant malheureux.
Vous me l'avez promis, ſa grace eſt prononcée.

GENGIS.

Sa grace eſt dans vos mains : ma gloire eſt ofenſée,
Mes ordres mépriſés, mon pouvoir avili;
En un mot vous ſavez juſqu'où je ſuis trahi.
C'eſt peu de m'enlever le ſang que je demande,
De me déſobéir alors que je commande.
Vous êtes dès longtems inſtruite à m'outrager;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux!... ce ſeul nom le rend aſſez coupable.
Quel eſt donc ce mortel pour vous ſi reſpectable,
Qui ſous ſes loix, madame, a pû vous captiver?
Quel eſt cet inſolent qui penſe me braver?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux & fidèle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit ſon Dieu, ſon roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui?.. lui?.. mais depuis quand formates-vous ces nœuds?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le ſort qui vous ſeconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entens; depuis le jour que je fus outragé;
Depuis que de vous deux je dûs être vengé;
Depuis que vos climats ont mérité ma haine;

## SCENE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN (*d'un côté*,) IDAMÉ, ZAMTI (*de l'autre*,) gardes.

GENGIS.

PArle; as-tu satisfait à ma loi souveraine,
As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir; c'en est fait; oui, seigneur.

GENGIS.

Tu sais si je punis la fraude & l'insolence;
Tu sais que rien n'échape aux coups de ma vengeance,
Que si le fils des rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture il sera retrouvé;
Que son trépas certain va suivre ton suplice.

*à ses gardes.*

Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frapez.

ZAMTI.

Malheureux père!

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains.
Ah, seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur sait tenir sa promesse?

GENGIS.

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, & qu'on croit me jouer?
C'en est trop; écoutez, il faut tout m'avouer.

Sur cet enfant, madame, expliquez-vous sur l'heure.
Instruisez moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien, mon fils l'emporte, & si dans mon malheur
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encor à vos yeux une ofense nouvelle;
S'il faut toujours du sang à votre ame cruelle,
Frapez ce triste cœur qui céde à son éfroi,
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,
Qui sans vos seuls exploits n'eût point cessé de l'être;
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire,
Assez de cruautés ternissaient tant de gloire.
Dans des fleuves de sang tant d'innocens plongés,
L'empereur & sa femme, & cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévastant cet empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous sufire.
Un barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux, que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de rois, notre unique espérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux inflexible en sa fidélité,
N'a vû que son devoir, & n'a point hésité.
Il a livré son fils. La nature outragée
Vainement déchirait son ame partagée;
Il imposait silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice afreux.

J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère.
Je devais l'imiter ; mais enfin je suis mère.
Mon ame est au-dessous d'un si cruel éfort.
Je n'ai pû de mon fils consentir à la mort.
Hélas ! au desespoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aisément pouvait se reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend son salut que de son innocence,
Et l'autre est respectable, alors qu'il vous ofense.
Ne punissez que moi, qui trahis à la fois,
Et l'époux que j'admire, & le sang de mes rois.
Digne époux ! digne objet de toute ma tendresse !
La pitié maternelle est ma seule faiblesse ;
Mon sort suivra le tien, je meurs si tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné ; je n'ai plus à me plaindre ;
Pour le sang de mon roi je n'ai plus rien à craindre,
Ses jours sont assurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le sont pas ;
Va réparer ton crime, ou subir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
La souveraine voix de mes maîtres augustes
Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon roi ;
Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle.
Arrache-moi la vie, & respecte mon zèle.

Je t'ai livré mon fils, j'ai pû te l'immoler:
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez....

GENGIS.

Qu'on l'entraine.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon empereur, mon fils, & mon époux?
Quoi! votre ame jamais ne peut être amollie!

GENGIS.

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encor à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAMÉ.

Ah! je l'avais prévû; je n'ai plus d'espérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé: si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encor entrer,
Vous sentez quels afronts il faudrait réparer.

---

## SCENE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'Où vient que je gémis? d'où vient que je balance?
Quel dieu parlait en elle & prenait sa défense?

Eſt-il dans les vertus, eſt-il dans ſa beauté
Un pouvoir au-deſſus de mon autorité?
Ah! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore:
Il me faut un ami; je n'en eus point encore;
Mon cœur en a beſoin.

OCTAR.

Puiſqu'il faut vous parler,
S'il eſt des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuſe,
Dans ſes derniers rameaux, la tige dangereuſe,
Précipitez ſa perte; il faut que la rigueur,
Trop néceſſaire apui du trône d'un vainqueur,
Frape ſans intervalle un coup ſûr & rapide.
C'eſt un torrent qui paſſe en ſon cours homicide.
Le tems ramène l'ordre & la tranquilité.
Le peuple ſe façonne à la docilité.
De ſes premiers malheurs l'image eſt afaiblie;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorſque goute à goute on fait couler le ſang,
Qu'on ferme avec lenteur, & qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaiſſans ramènent le carnage,
Le deſeſpoir tient lieu de force & de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus ſoumis.

GENGIS.

Quoi! c'eſt cette Idamé! quoi! c'eſt-là cette eſclave!
Quoi! l'hymen l'a ſoumiſe au mortel qui me brave!

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'eſt point de pitié;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.

Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu paſſager la légère étincelle.
Ses imprudens refus, la colère, & le tems,
En ont éteint dans vous les reſtes languiſſans.
Elle n'eſt à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obſcur épouſe mépriſable.

GENGIS.

Il en ſera puni; je le dois, je le veux;
Ce n'eſt pas avec lui que je ſuis généreux.
Moi laiſſer reſpirer un vaincu que j'abhorre!
Un eſclave! un rival!

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?
Vous êtes tout-puiſſant, & n'êtes point vengé!

GENGIS.

Juſte ciel, à ce point mon cœur ſerait changé!
C'eſt ici que ce cœur connaîtrait les allarmes,
Vaincu par la beauté, déſarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, & mes ſoupirs honteux!
Moi rival d'un eſclave, & d'un eſclave heureux!
Je ſoufre qu'il reſpire, & cependant on l'aime;
Je reſpecte Idamé juſqu'en ſon époux même:
Je crains de la bleſſer en enfonçant mes coups
Dans le cœur déteſté de cet indigne époux.
Eſt-il bien vrai que j'aime? eſt-ce moi qui ſoupire?
Qu'eſt-ce donc que l'amour? a-t-il donc tant d'empire?

OCTAR.

Je n'apris qu'à combatre, à marcher ſous vos loix.
Mes chars & mes courſiers, mes fléches, mon carquois,

Voilà mes passions, & ma seule science.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
Je connais seulement la victoire & nos mœurs;
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangère,
Dément votre fortune & votre caractère.
Et qu'importe pour vous, qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus?

GENGIS.

Qui connait mieux que moi jusqu'où va ma puissance?
Je puis, je le sais trop, user de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire; Idamé prit sur moi
Un secret ascendant, qui m'imposait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne.
J'en étais indigné; son ame eut sur la mienne,
Et sur mon caractère, & sur ma volonté,
Un empire plus sûr, & plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire,
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire.
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit;

Je me rens tout entier à ma grandeur ſuprême;
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

---

## SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

EH bien, que réſoud-elle? & que m'aprenez-vous?

OSMAN.

Elle eſt prête à périr auprès de ſon époux,
Plutôt que découvrir l'aſyle impénétrable,
Où leurs ſoins ont caché cet enfant miſérable.
Ils jurent d'afronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ſes bras.
Il ſoutient ſa conſtance, il l'exhorte au ſuplice.
Ils demandent tous deux que la mort les uniſſe.
Tout un peuple autour d'eux pleure & frémit d'éfroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?
Ah! raſſurez ſon ame, & faites-lui connaître,
Que ſes jours ſont ſacrés, qu'ils ſont chers à ſon maître.
C'en eſt aſſez: volez.



## SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât ſon enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourait . . .

GENGIS.

Il ne peut m'échaper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ſes rois conſerver ce qui reſte?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive: ordonne tout le reſte.
Va la trouver. Mais non. Cher Octar, hâte-toi
De forcer ſon époux à fléchir ſous ma loi.

C'eſt peu de cet enfant, c'eſt peu de ſon ſuplice;
Il faut bien qu'il me faſſe un plus grand ſacrifice.

OCTAR.

Lui ?

GENGIS.

Sans doute : oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel eſt votre eſpoir ?

GENGIS.

De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir; tu vois ma faibleſſe nouvelle.
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

*Fin du troiſiéme acte.*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

GENGIS, troupe de guerriers Tartares.

AInsi la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux, me fuira pour jamais?
Je ne puis être à moi! D'aujourd'hui je commence
A ſentir tout le poids de ma triſte puiſſance.
Je cherchais Idamé: je ne vois près de moi
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.
(*A ſa ſuite.*)
Allez; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre;
L'inſolent Coréen ne poura nous ſurprendre.
Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux,
Et ſa tête à la main je marcherai contre eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéiſſe;
J'ai trop de cet enfant diféré le ſuplice.
(*Il reſte ſeul.*)
Allez. Ces ſoins cruels à mon ſort atachés
Gênent trop mes eſprits d'un autre ſoin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire;
Que tout pèſe à mon cœur en ſecret tourmenté!
Ah! je fus plus heureux dans mon obſcurité.

## SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

EH bien, vous avez vû ce mandarin farouche?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il falait immoler.
D'un œil d'indiférence il a vû le suplice;
Il répète les noms de devoir, de justice;
Il brave la victoire: on dirait que sa voix
Du haut d'un tribunal nous dicte ici des loix.
Confondez avec lui son épouse rebelle.
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma surprise.
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise?
Quels sont ces sentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encor, & ne soupçonnions pas?
A son roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte & sans murmure;
L'autre pour son époux est prête à s'immoler;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.

Que dis-je? si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée & captive,
Malgré moi je l'admire, en lui donnant des fers.
Je vois que ses travaux ont instruit l'univers;
Je vois un peuple antique, industrieux, immense;
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance;
De leurs voisins soumis heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête, & régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah! de quoi m'ont servi tant de succès divers?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers?
Nous rougissons de sang le char de la victoire.
Peut-être qu'en éfet il est une autre gloire.
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus;
Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse?
Quel mérite ont des arts enfans de la mollesse,
Qui n'ont pû les sauver des fers & de la mort?
Le faible est destiné pour servir le plus fort.
Tout cède sur la terre aux travaux, au courage;
Mais c'est vous qui cédez, qui soufrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre couroux,
A je ne sais quels fers inconnus parmi nous;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés,
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour éfacés?

Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rougiſſent.
Leurs clameurs juſqu'à vous par ma voix retentiſſent.
Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'état.
Excuſez un tartare, excuſez un ſoldat,
Blanchi ſous le harnois, & dans votre ſervice,
Qui ne peut ſuporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouïs.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez....

GENGIS.

Obéis.
De ton zèle hardi réprime la rudeſſe;
Je veux que mes ſujets reſpectent ma faibleſſe.

---

## SCENE III.

GENGIS *ſeul.*

A Mon ſort à la fin je ne puis réſiſter;
Le ciel me la deſtine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur ſuprême?
J'ai fait des malheureux, & je le ſuis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur ſang,
Un ſeul a-t-il jamais, arrêtant ma penſée,
Diſſipé les chagrins de mon ame opreſſée?
Tant d'états ſubjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur laſſé de tout demandait une erreur,

Qui

Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres afamés, & d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre, & formés aux ravages.
Ils sont nés pour la guerre, & non pas pour ma cour.
Je les prens en horreur, en connaissant l'amour.
Qu'ils combatent sous moi, qu'ils meurent à ma suite;
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point.... c'est elle, je la voi.

## SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi! vous voulez jouir encor de mon éfroi?
Ah, seigneur, épargnez une femme, une mère.
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut se rendre; on peut lui pardonner.
J'ai déja suspendu l'éfet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux,
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux.
Peut-être le destin voulut vous faire naître,
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,

Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jetté.
Vous m'entendez, je règne, & vous pouriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce en un mot par mes loix est permis;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes;
Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'état, & de vos citoyens,
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage sans doute a de quoi vous surprendre.
Sur les débris fumans des trônes mis en cendre,
Le destructeur des rois dans la poudre oubliés,
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds.
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée;
Par un rival indigne elle fut usurpée.
Vous la devez, madame, au vainqueur des humains.
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, & je ne puis comprendre,
Dans vos yeux interdits, ce que je dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour à tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, si je le peux, reprendre mes esprits;
Et quand je répondrai, vous serez plus surpris.
Il vous souvient du tems, & de la vie obscure,
Où le ciel enfermait votre grandeur future.

L'éfroi des nations n'était que Témugin;
L'univers n'était pas, feigneur, en votre main;
Elle était pure alors, & me fut préfentée.
Aprenez qu'en ce tems je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô ciel! vous m'aimeriez!
Vous!

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux que vous me préfentiez,
N'auraient point revolté mon ame affujettie,
Si les fages mortels, à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens fur nous vous favez le pouvoir;
Du Dieu que nous fervons ils font la vive image;
Nous leur obéiffons en tout tems, en tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé fur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, fur l'honneur, la juftice,
Le refpect des fermens; & s'il faut qu'il périffe,
Si le fort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'efprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos deftins font changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'eft à vous de connaître,
Que ce ferait encor une raifon de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen eft un nœud formé par le ciel même;
Mon époux m'eft facré; je dirai plus, je l'aime.

Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point couté.
Je remplis mon devoir, & je me rens justice :
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez.
Détachez vous d'un cœur qui les a méprisés;
Et puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il serait moins flaté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il sait mes sentimens, madame, il faut les suivre;
Il s'y conformera, s'il aime encor à vivre.

IDAMÉ.

Il en est incapable; & si dans les tourmens
La douleur égarait ses nobles sentimens,
Si son ame vaincue avait quelque mollesse,
Mon devoir & ma foi soutiendraient sa faiblesse.
De son cœur chancelant je deviendrais l'apui,
En attestant des nœuds deshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô dieux, est-il croyable?
Quoi lorsqu'envers vous-même il s'est rendu coupable,
Lorsque sa cruauté, par un barbare éfort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort!

IDAMÉ.

Il eût une vertu, seigneur, que je révère;
Il pensait en héros, je n'agissais qu'en mère:
Et si j'étais injuste assez pour le haïr,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous; mais aussi tout m'outrage.
J'adore avec dépit cet excès de courage.
Je vous aime encor plus, quand vous me résistez.
Vous subjuguez mon cœur, & vous le révoltez.
Redoutez moi; sachez que malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sais qu'ici tout tremble, ou périt sous vos coups.
Les loix vivent encor, & l'emportent sur vous.

GENGIS.

Les loix! il n'en est plus: quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée?
Il n'est ici de loix que celles de mon cœur,
Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur.
Les loix que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés)
Quand tout nous unissait, vos loix que je déteste,
Ordonnèrent ma honte, & votre hymen funeste.
Je les anéantis; je parle, c'est assez;
Imitez l'univers, madame, obéissez.
Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.

Mes ordres sont donnés, & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur & vous.
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y, vous savez jusqu'où va ma vengeance;
Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

---

## SCENE V.

### IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

IL me faut donc choisir leur perte ou l'infamie.
O pur sang de mes rois! ô moitié de ma vie!
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre sort,
Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

ASSELI.

Ah! reprenez plutôt cet empire suprême,
Qu'aux beautés, aux vertus atacha le ciel même,
Ce pouvoir qui soumit ce Scythe furieux
Aux loix de la raison qu'il lisait dans vos yeux;
Longtems accoûtumée à domter sa colère,
Que ne pouvez-vous point, puisque vous savez plaire!

IDAMÉ.

Dans l'état où je suis, c'est un malheur de plus.

ASSELI.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus.
Dans nos calamités, le ciel, qui vous seconde,
Veut vous oposer seule à ce tyran du monde.

Vous avez vû tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant respire après l'avoir bravé ;
A son épouse encor il n'est point enlevé ;
On vous respecte en lui ; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin souvenez vous, que dans ces mêmes lieux
Il sentit le premier le pouvoir de vos yeux ;
Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDAMÉ.

Arrête ; il ne l'est plus ; y penser est un crime.

---

## SCENE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

AH ! dans ton infortune, & dans mon desespoir,
Suis-je encor ton épouse, & peux-tu me revoir ?

ZAMTI.

On le veut : du tyran tel est l'ordre funeste ;
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours, & ceux de l'orphelin ?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune ;

Il doit s'anéantir. Idamé, souvien toi,
Que mon devoir unique est de sauver mon roi;
Nous lui devions nos jours, nos services, notre être,
Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maitre;
Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas;
Cependant l'orphelin n'attend que le trépas;
Mes soins l'ont enfermé dans ces asyles sombres,
Où des rois ses ayeux on révère les ombres;
La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux,
En vain des Coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Étan de son salut ce ministre fidèle,
Étan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.
Toi seule à l'orphelin restes dans l'univers.
C'est à toi maintenant de conserver sa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne; que veux-tu? que faut-il?

ZAMTI.

M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout sacrifier.
La mort en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Est un arrêt des cieux qui fait ta destinée.
Il n'est plus d'autres soins, ni d'autres loix pour nous.
L'honneur d'être fidèle aux cendres d'un époux,
Ne saurait balancer une gloire plus belle.
C'est au prince, à l'état qu'il faut être fidèle.
Remplissons de nos rois les ordres absolus.
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.

Libre par mon trépas enchaine ce tartare.
Étein ſur mon tombeau les foudres du barbare.
Je commence à ſentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet uſurpateur.
Je fais en frémiſſant ce ſacrifice impie;
Mais mon devoir l'épure, & mon trépas l'expie.
Il était néceſſaire autant qu'il eſt afreux.
Idamé, ſers de mère à ton roi malheureux.
Règne, que ton roi vive, & que ton époux meure:
Règne, dis-je, à ce prix; oui: je le veux...

IDAMÉ.

Demeure.

Me connais-tu? veux-tu que ce funeſte rang
Soit le prix de ma honte, & le prix de ton ſang?
Penſes-tu que je ſois moins épouſe que mère?
Tu t'abuſes, cruel; & ta vertu ſévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils, & plus envers moi-même,
Ne te ſouvient-il plus qui je ſuis, & qui t'aime?
Croi moi: dans nos malheurs il eſt un ſort plus beau,
Un plus noble chemin pour deſcendre au tombeau.
Soit amour, ſoit mépris, le tyran qui m'ofenſe,
Sur moi, ſur mes deſſeins, n'eſt pas en défiance.
Dans ces remparts fumans, & de ſang abreuvés,
Je ſuis libre, & mes pas ne ſont point obſervés.
Le chef des Coréens s'ouvre un ſecret paſſage,
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le pourſuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux ſacrés je ſais tous les chemins;

Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux defenseurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un présent d'un dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le sais; mais tout couverts de gloire,
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms,
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inspires, grand Dieu, que ton bras la soutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne.
Toi seule as mérité que les cieux attendris
Daignent sauver par toi ton prince & ton pays.

*Fin du quatriéme acte.*



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

ASSELI.

Quoi! rien n'a résisté! tout a fui sans retour!
Quoi! je vous vois deux fois sa captive en un jour!
Falait-il afronter ce conquerant sauvage?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu!
Que pouviez-vous, hélas?

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû;
Tremblante pour mon fils, sans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.
Son aspect a d'abord animé les soldats;
Mais Gengis a marché; la mort suivait ses pas;
Et des enfans du nord la horde ensanglantée
Aux fers dont je sortais m'a soudain rejettée.
C'en est fait.

ASSELI.

Ainsi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ses mains, & meurt presque en naissant:
Votre époux avec lui termine sa carrière.

IDAMÉ.

L'un & l'autre bientôt voit son heure dernière.

Si l'arrêt de la mort n'eſt point porté contre eux,
C'eſt pour leur préparer des tourmens plus afreux.
Mon fils, ce fils ſi cher, va les ſuivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a falu paraître;
Tout fumant de carnage, il m'a fait apeller,
Pour jouir de mon trouble, & pour mieux m'accabler.
Ses regards inſpiraient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé ſa main toute ſanglante
Sur le fils de mes rois, ſur mon fils malheureux.
Je me ſuis en tremblant jettée au-devant d'eux;
Toute en pleurs à ſes pieds je me ſuis proſternée;
Mais lui me repouſſant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux,
Il eſt ſorti penſif, & rentré furieux;
Et s'adreſſant aux ſiens d'une voix opreſſée,
Il leur criait vengeance, & changeait de penſée;
Tandis qu'autour de lui ſes barbares ſoldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSELI.

Penſez-vous qu'il donnât un ordre ſi funeſte?
Il laiſſe vivre encor votre époux qu'il déteſte;
L'orphelin aux boureaux n'eſt point abandonné.
Daignez demander grace, & tout eſt pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour eſt tourné tout en rage.
Ah! ſi tu l'avais vû redoubler mon outrage,
M'aſſurer de ſa haine, inſulter à mes pleurs!

ASSELI.

Et vous doutez encor d'aſſervir ſes fureurs?

Ce lion fubjugué, qui rugit dans fa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïffe, il eft tems d'achever
Des jours que fans horreur je ne puis conferver.

ASSELI.

Ah! que réfolvez-vous?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il perfécute a comblé la misère,
Il les foutient fouvent dans le fein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je fuis parvenue,
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi, mon fort eft dans mes mains.

ASSELI.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendreffe,
L'abandonnerez-vous?

IDAMÉ.

Tu me rens ma faibleffe,
Tu me perces le cœur. Ah! facrifice afreux!
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans fa grandeur altière
Environné de rois couchés dans la pouffière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins févère
Cet enfant innocent dont il aima la mère.

A cet eſpoir au moins mon triſte cœur ſe rend:
C'eſt une illuſion que j'embraſſe en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée?
Dans la nuit de la tombe en ſerai-je oprimée?
Pourſuivra-t-il mon fils?

---

## SCENE II.

### IDAMÉ, ASSELI, OCTAR.

OCTAR.

Idamé, demeurez:
Attendez l'empereur en ces lieux retirés.
(*A ſa ſuite.*)
Veillez ſur ces enfans; & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne ſorte.
(*A Aſſéli.*)
Éloignez vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir!
J'obéis, il le faut, je cède à ſon pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les eſprits ramenés,
Rendraient enfin juſtice à deux infortunés.
Je ſens que je hazarde une prière vaine.
La victoire eſt chez vous implacable, inhumaine.
Mais enfin la pitié, ſeigneur, en vos climats,
Eſt-elle un ſentiment qu'on ne connaiſſe pas?

Et ne puis-je implorer votre voix favorable ?

OCTAR.

Quand l'arrêt est porté, qui conseille est coupable.
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs loix.
D'autres tems, d'autres mœurs : ici régnent les armes ;
Nous ne connaissons point les prières, les larmes.
On commande, & la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'empereur.

---

## SCENE III.

IDAMÉ *seule.*

DIeu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités soutenez mon courage.
Versez du haut des cieux, dans ce cœur consterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

---

## SCENE IV.

GENGIS-KAN, IDAMÉ.

GENGIS.

NOn, je n'ai point assez déployé ma colère,
Assez humilié votre orgueil téméraire,
Assez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.

Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime;
Vous que j'avais aimée, & que je dus haïr;
Vous qui me trahissiez, & que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne punissez que moi; c'est la grace dernière,
Que j'ose demander à la main meurtrière,
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
Éteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez vous d'une femme à son devoir fidèle:
Finissez ses tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle;
Les miens sont plus afreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi pardonner?.. à vous!.. non, craignez ma vengeance.
Je tiens le fils des rois, le vôtre, en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts punissaient sa fraude criminelle.
Vous retenez mon bras, & j'en suis indigné.
Oui, jusqu'à ce moment le traître est épargné.
Mais je ne prétens plus suplier ma captive.
Il le faut oublier, si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné:
Il n'est plus votre époux, puisqu'il est condamné.
Il a péri pour vous; votre chaine odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.

C'est

C'est vous qui m'y forcez; & je ne conçois pas
Le scrupule insensé qui le livre au trépas.
Tout couvert de son sang, je devais sur sa cendre,
A mes vœux absolus vous forcer de vous rendre.
Mais sachez qu'un barbare, un Scythe, un destructeur,
A quelques sentimens dignes de votre cœur.
Le destin, croyez moi, nous devait l'un à l'autre;
Et mon ame a l'orgueil de régner sur la vôtre.
Abjurez vôtre hymen; & dans le même tems,
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée;
Du rejeton des rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le destin de son fils, le vôtre, le mien même:
Tout dépendra de vous, puisqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor; mais ne présumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos apas.
Gardez vous d'insulter à l'excès de faiblesse,
Que déja mon couroux reproche à ma tendresse.
C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour; tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance est trop accoutumée;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez: je menace encor en soupirant.
Achevez d'adoucir ce couroux qui se rend.
Vous ferez d'un seul mot le sort de cet empire:
Mais ce mot important, madame, il faut le dire.
Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une & l'autre aujourd'hui ferait trop condamnable;
Votre haine eſt injuſte, & votre amour coupable.
Cet amour eſt indigne & de vous & de moi;
Vous me devez juſtice; & ſi vous êtes roi,
Je la veux, je l'attens pour moi contre vous-même.
Je ſuis loin de braver votre grandeur ſuprême;
Je la rapelle en vous, lorſque vous l'oubliez:
Et vous méme en ſecret vous me juſtifiez.

GENGIS.

Eh bien, vous le voulez; vous choiſiſſez ma haine,
Vous l'aurez; & déja je la retiens à peine.
Je ne vous connais plus; & mon juſte couroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, & votre fils, cruelle,
Vont payer de leur ſang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés.
C'en eſt fait, & c'eſt vous qui les aſſaſſinez.

IDAMÉ.

Barbare!

GENGIS.

Je le ſuis; j'allais ceſſer de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi ſanglant, féroce, ſans pitié,
Dont la haine eſt égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien, je tombe aux pieds de ce maître ſévère.
Le ciel l'a fait mon roi: ſeigneur, je le révère:

Je demande à genoux une grace de lui.

GENGIS.

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui?
Levez vous: je suis prêt encor à vous entendre.
Pourai-je me flater d'un sentiment plus tendre?
Que voulez-vous? Parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il soit permis
Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous!

IDAMÉ.

Ecoutez ma prière.
Cet entretien sera ma ressource dernière.
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il falait consulter;
Mais je veux bien encor soufrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raison son ame enfin rendue,
N'osera plus prétendre à cet honneur fatal,
De me désobéir, & d'être mon rival.
Il m'enleva son prince, il vous a possédée.
Que de crimes! Sa grace est encor accordée.
Qu'il la tienne de vous: qu'il vous doive son sort:
Présentez à ses yeux le divorce ou la mort:
Oui, j'y consens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, suivez moi. Quel soin m'abaisse & me transporte!
Faut-il encor aimer? est-ce là mon destin?

(*Il sort.*)

IDAMÉ *seule.*

Je renais, & je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

---

## SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O Toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable, & plus grand à mes yeux,
Que tous ces conquérans dont l'homme a fait des dieux,
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue;
La mesure est comblée, & notre heure est venue.

ZAMTI.

Je le sais.

IDAMÉ.

C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue.
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue.
Je mourrai consolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils?
Pardonne encor ce mot à mes sens atendris:

Pardonne à ces soupirs; ne voi que mon courage.

ZAMTI.

Nos rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.
Va, croi-moi, ne plaignons que les infortunés,
Qu'à respirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute: & j'attendais les ordres du barbare.
Ils ont tardé longtems.

IDAMÉ.

Eh bien, écoute moi.
Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi?
Les taureaux aux autels tombent en sacrifice;
Les criminels tremblans sont trainés au suplice;
Les mortels généreux disposent de leur sort.
Pourquoi des mains d'un maitre attendre ici la mort?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance?
De nos voisins altiers imitons la constance:
De la nature humaine ils soutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
Un afront leur sufit pour sortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonois n'attend pas qu'au cercueil
Un despote insolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enseigné ces braves insulaires;
Aprenons d'eux enfin des vertus nécessaires;

Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'aprouve : & je crois
Que le malheur extrême est au-dessus des loix.
J'avais déja conçû tes desseins magnanimes ;
Mais seuls & désarmés, esclaves & victimes,
Courbés sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ (*en tirant un poignard.*)

Tien, sois libre avec moi, frape & délivre nous.

ZAMTI.

Ciel !

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on deshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal afermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré ;
Immole avec courage une épouse fidèle ;
Tout couvert de mon sang tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon époux,
Que le tyran le voye, & qu'il en soit jaloux.

ZAMTI.

Grace au ciel jusqu'au bout ta vertu persévère.
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse, reçoi mes éternels adieux ;
Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

IDAMÉ (*en lui donnant le poignard.*)

Tien, commence par moi ; tu le dois ; tu balances !

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'ofenses.

Frape, & tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien, imite moi.

IDAMÉ (*lui saisissant le bras.*)

Frape, dis-je...

---

## *SCENE VI.*

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, gardes.

GENGIS *accompagné de ses gardes, & désarmant Zamti.*

Arrêtez,

Arrêtez, malheureux! O ciel! qu'alliez-vous faire?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort?

GENGIS.

Oui... Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adreſſe,
Témoin de mes afronts, témoin de ma faibleſſe,
Toi qui mis à mes pieds tant d'états, tant de rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits?
Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore,
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouſe à mes yeux, victime de ſa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous aprendrez tous deux à ſoufrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétens-tu nous dire?

ZAMTI.

Quel eſt ce nouveau trait de l'inhumanité?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'eſt pas encor porté?

GENGIS.

Il va l'être, madame, & vous allez l'aprendre.
Vous me rendiez juſtice, & je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vû.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
Je rougis ſur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-deſſous de vous au milieu de ma gloire.

En vain par mes exploits j'ai sû me signaler ;
Vous m'avez avili ; je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se domter lui-même ;
Je l'aprens ; je vous dois cette gloire suprême.
Jouissez de l'honneur d'avoir pû me changer.
Je viens vous réunir ; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvais disposer ;
Je vous remets ce droit, dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.

(*à Zamti.*)

Soyez ici des loix l'interprète suprême ;
Rendez leur ministère aussi saint que vous-même ;
Enseignez la raison, la justice, & les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
Que la sagesse règne, & préside au courage.
Triomphez de la force : elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, & votre souverain
Se soumet à vos loix les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? Hélas ! puis-je vous croire ?

ZAMTI.

Etes-vous digne enfin, seigneur, de votre gloire ?

Ah ! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui put vous inſpirer ce deſſein ?

GENGIS.

Vos vertus.

FIN.



# ADÉLAÏDE DU GUESCLIN,

## *TRAGÉDIE,*

Jouée en 1734, & reprise en 1765.

## AVERTISSEMENT
### des Éditeurs.

*Nous nous donnerons bien de garde de réimprimer comme on a fait, le duc* de Foix *qui n'est autre chose que cette même piéce d'*Adélaïde *sous des noms diférens. Il ne faut pas multiplier les êtres, à ce qu'on dit dans les écoles; mais rien n'est pire que de multiplier les vers sans nécessité.*

# PRÉFACE DES ÉDITEURS.

*L'auteur nous ayant laissé les maîtres de cette tragédie, nous avons cru ne pouvoir mieux faire que d'imprimer la lettre qu'il écrivit à cette occasion à un de ses amis.*

## LETTRE DE L'AUTEUR

## A Mr. TIRIOT.

QUand vous m'apprîtes, monsieur, qu'on jouait à Paris une *Adélaïde du Guesclin* avec quelque succès, j'étais très loin d'imaginer que ce fût la mienne; & il importe fort peu au public que ce soit la mienne, ou celle d'un autre. Vous savez ce que j'entends par le public. Ce n'est pas *l'univers*, comme nous autres barbouilleurs de papier l'avons dit quelquefois. Le public, en fait de livres, est composé de quarante ou cinquante personnes si le livre est sérieux, de quatre ou cinq cents lorsqu'il est plaisant, & d'environ onze ou douze cents s'il s'agit d'une piéce de théâtre. Il y a toujours dans Paris plus de cinq cents mille ames qui n'entendent jamais parler de tout cela.

Il y avait plus de trente ans que j'avais hazardé devant ce public une *Adélaïde du Guesclin* escortée d'un duc de *Vendôme* & d'un duc de *Némours*, qui n'existèrent jamais dans l'histoire. Le fonds de la piéce était tiré des annales de Bretagne,

& je l'avais ajustée comme j'avais pû au théâtre sous des noms suposés ; elle fut sifflée dès le premier acte. Les sifflets redoublèrent au second, quand on vit arriver le duc de *Némours* blessé, & le bras en écharpe. Ce fut bien pis lorsqu'on entendit au cinquiéme le signal que le duc de *Vendôme* avait ordonné ; & lorsqu'à la fin le duc de *Vendôme* disait, *es-tu content*, *Coucy*, plusieurs bons plaisans criérent, *couffi*, *couffi*.

Vous jugez bien que je ne m'obstinai pas contre cette belle réception. Je donnai quelques années après la même tragédie sous le nom du *duc de Foix*, mais je l'afaiblis beaucoup par respect pour le ridicule. Cette piéce devenue plus mauvaise réussit assez, & j'oubliai entiérement celle qui valait mieux.

Il restait une copie de cette *Adélaïde* entre les mains des acteurs de Paris. Ils ont ressuscité, sans m'en rien dire, cette défunte *tragédie*, ils l'ont représentée telle qu'ils l'avaient donnée en 1734, sans y changer un seul mot, & elle a été accueillie avec beaucoup d'aplaudissemens. Les endroits qui avaient été le plus sifflés ont été ceux qui ont excité le plus de batemens de mains.

Vous me demanderez auquel des deux jugemens je me tiens ? Je vous répondrai ce que dit un avocat vénitien aux sérénissimes sénateurs devant lesquels il plaidait : *Il mese passato*, disait-il, *le vostre eccellenze hanno judicato cosi*, *e questo mese nella medesima causa hanno judicato tutto l'contrario*, *e sempre ben*. Vos excellences, le mois passé, jugérent de cette façon, & ce mois-ci, dans la même cause, ils ont jugé tout le contraire ; & toujours à merveille.

Monsieur *Oghières*, riche banquier à Paris, ayant été chargé de faire composer une marche pour un des régimens de *Charles XII*, s'adressa au musicien *Mourette*. La marche fut exécutée chez le banquier, en présence de ses amis, tous grands connaisseurs. La musique fut trouvée détestable; *Mourette* remporta sa marche, & l'inséra dans un opéra qu'il fit jouer. Le banquier & ses amis allèrent à son opéra. La marche fut très aplaudie. Eh voilà ce que nous voulions, disaient-ils à *Mourette*, que ne nous donniez-vous une piéce dans ce goût-là? messieurs, c'est la même.

On ne tarit point sur ces exemples. Qui ne sait que la même chose est arrivée aux idées innées, à l'émétique, & à l'inoculation, tour à tour siflés & bien reçus? Les opinions ont ainsi floté dans les afaires sérieuses, comme dans les beaux arts & dans les sciences.

Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit.

La vérité & le bon goût n'ont remis leur sceau que dans la main du tems. Cette réflexion doit retenir les auteurs des journaux dans les bornes d'une grande circonspection. Ceux qui rendent compte des ouvrages, doivent rarement s'empresser de les juger. Ils ne savent pas si le public, à la longue, jugera comme eux; & puisqu'il n'a un sentiment décidé & irrévocable qu'au bout de plusieurs années, que penser de ceux qui jugent de tout sur une lecture précipitée?

# PERSONNAGES.

Le duc de VENDOME.

Le duc de NEMOURS.

Le sire de COUCY.

ADÉLAIDE DU GUESCLIN.

TAISE DANGLURE.

DANGESTE, confident du duc de Némours.

Un oficier.

Un garde &c.

*La scène est à Lille.*

# ADÉLAÏDE DU GUESCLIN, *TRAGÉDIE.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

Le ſire de COUCY, ADÉLAÏDE.

COUCY.

Digne ſang de Gueſclin, vous qu'on voit aujourd'hui,
Le charme des Français dont il était l'apui.
Soufrez, qu'en arrivant dans ce ſéjour d'allarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes :
Écoutez-moi. Voyez d'un œil mieux éclairci,
Les deſſeins, la conduite, & le cœur de Coucy ;
Et que votre vertu ceſſe de méconnaître
L'ame d'un vrai ſoldat, digne de vous peut-être.

ADÉLAÏDE.

Je ſais quel eſt Coucy ; ſa noble intégrité
Sur ſes lévres toûjours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai ſans peine.

COUCY.

Sachez que si ma foi dans Lille me ramène,
Si du duc de Vendôme embrassant le parti,
Mon zèle en sa faveur ne s'est pas démenti,
Je n'aprouvai jamais la fatale alliance
Qui l'unit aux Anglais & l'enlève à la France,
Mais dans ces tems afreux de discorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce héros mon ame prévenue,
Prétende à ses défauts fermer toûjours ma vue:
Je ne m'aveugle pas: je vois avec douleur.
De ses emportemens l'indiscrette chaleur;
Je vois que de ses sens l'impétueuse yvresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse;
Et ce torrent fougueux que j'arrête avec soin,
Trop souvent me l'arrache, & l'emporte trop loin.
Il est né violent, non moins que magnanime,
Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.
Du sang qui le forma je connais les ardeurs;
Toutes les passions sont en lui des fureurs:
Mais il a des vertus qui rachètent ses vices;
Et qui saurait, madame, où placer ses services,
S'il ne nous falait suivre & ne chérir jamais
Que des cœurs sans faiblesse & des princes parfaits?
Tout mon sang est à lui; mais enfin cette épée
Dans celui des Français à regret s'est trempée.
Le dauphin généreux.....

ADÉLAÏDE.

Osez le nommer roi;
Il l'est, il le mérite.

COUCY.

Il ne l'eſt pas pour moi.
Je voudrais, il eſt vrai, lui porter mon hommage;
Tous mes vœux ſont pour lui; mais l'amitié m'engage.
Mon bras eſt à Vendôme, & ne peut aujourd'hui
Ni ſervir, ni traiter, ni changer qu'avec lui.
Le malheur de nos tems, nos diſcordes ſiniſtres,
Charle qui s'abandonne à d'indignes miniſtres,
Dans ce cruel parti tout l'a précipité;
Je ne peux à mon choix fléchir ſa volonté.
J'ai ſouvent, de ſon cœur aigriſſant les bleſſures,
Révolté ſa fierté par des vérités dures:
Vous ſeule, à votre roi le pouriez rapeller,
Madame, & c'eſt de quoi je cherche à vous parler.
J'aſpirai juſqu'à vous avant qu'aux murs de Lille,
Vendôme trop heureux vous donnât cet azile.
Je crus que vous pouviez, aprouvant mon deſſein,
Accepter ſans mépris mon hommage & ma main;
Et que je pus unir, ſans une aveugle audace,
Les lauriers des Gueſclins aux lauriers de ma race.
La gloire le voulait; & peut-être l'amour,
Plus puiſſant & plus doux, l'ordonnait à ſon tour.
Mais à de plus beaux nœuds je vous vois deſtinée.
La guerre dans Cambrai vous avait amenée,
Parmi les flots d'un peuple à ſoi-même livré,
Sans raiſon, ſans juſtice, & de ſang enyvré.
Un ramas de mutins, troupe indigne de vivre,
Vous méconnut aſſez pour oſer vous pourſuivre.

Vendôme vint, parut, & ſon heureux ſecours
Punit leur inſolence, & ſauva vos beaux jours.
Quel Français, quel mortel eût pû moins entreprendre?
Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre?
La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur.
Vendôme vous ſauva, Vendôme eut ce bonheur:
La gloire en eſt à lui, qu'il en ait le ſalaire.
Il a par trop de droits mérité de vous plaire.
Il eſt prince, il eſt jeune, il eſt votre vengeur;
Ses bienfaits & ſon nom, tout parle en ſa faveur.
La juſtice & l'amour vous preſſent de vous rendre:
Je n'ai rien fait pour vous; je n'ai rien à prétendre:
Je me tais.... Mais ſachez que pour vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous diſputer;
Je céderais à peine aux enfans des rois même,
Mais Vendôme eſt mon chef, il vous adore, il m'aime;
Coucy ni vertueux, ni ſuperbe à demi,
Aurait bravé le prince, & cède à ſon ami.
Je fais plus; de mes ſens maitriſant la faibleſſe,
J'oſe de mon rival apuyer la tendreſſe,
Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
Au héros qui vous ſert & par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil ſec & d'un cœur ſans envie,
Cet hymen qui pouvait empoiſonner ma vie.
Je réunis pour vous, mon ſervice & mes vœux.
Ce bras qui fut à lui combatra pour tous deux.
Voilà mes ſentimens; ſi je me ſacrifie,
L'amitié me l'ordonne, & ſurtout la patrie.
Songez que ſi l'hymen vous range ſous ſa loi,
Si ce prince eſt à vous, il eſt à votre roi.

ADÉLAÏDE.

Qu'avec étonnement, seigneur, je vous contemple!
Que vous donnez au monde un rare & grand exemple!
Quoi, ce cœur (je le crois sans feinte & sans détour)
Connaît l'amitié seule & peut braver l'amour!
Il faut vous admirer quand on sait vous connaître:
Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
Un cœur si généreux doit penser comme moi:
Tous ceux de votre sang sont l'apui de leur roi.
Eh bien, de vos vertus je demande une grace.

COUCY.

Vos ordres sont sacrés, que faut-il que je fasse?

ADÉLAÏDE.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
Ce rang dont un grand prince a daigné me flater.
Je n'oublirai jamais combien son choix m'honore;
J'en vois toute la gloire; & quand je songe encore
Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour,
Il daigna me sauver & l'honneur & le jour,
Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,
Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
Je crains de l'afliger, seigneur, & je me tais.
Mais malgré son service & ma reconnaissance,
Il faut par des refus répondre à sa constance.
Sa passion m'aflige; il est dur à mon cœur,
Pour prix de tant de soins, de causer son malheur.
A ce prince, à moi-même, épargnez cet outrage.
Seigneur, vous pouvez tout sur ce jeune courage.

Souvent on vous a vû, par vos conſeils prudens,
Modérer de ſon cœur les tranſports turbulens.
Daignez débaraſſer ma vie & ma fortune,
De ces nœuds trop brillans dont l'éclat m'importune.
De plus fières beautés, de plus dignes apas
Brigueront ſa tendreſſe où je ne prétens pas.
D'ailleurs, quel apareil, quel tems pour l'hyménée!
Des armes de mon roi Lille eſt environnée;
J'entens de tous côtés les clameurs des ſoldats,
Et les ſons de la guerre, & les cris du trépas.
La terreur me conſume; & votre prince ignore
Si Némours... ſi ſon frère hélas reſpire encore!
Ce frère qu'il aima, .. ce vertueux Némours.....
On diſait que la parque avait tranché ſes jours,
Que la France en aurait une douleur mortelle!
Seigneur, au ſang des rois il fut toujours fidèle.
S'il eſt vrai que ſa mort.., excuſez mes ennuis,
Mon amour pour mes rois & le trouble où je ſuis.

COUCY.

Vous pouvez l'expliquer au prince qui vous aime,
Et de tous vos ſecrets l'entretenir vous-même.
Il va venir, madame, & peut-être vos vœux.....

ADÉLAÏDE.

Ah! Coucy, prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce prince, & ſi dans mes allarmes,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
Sauvez-le, ſauvez-moi de ce triſte embaras,
Daignez tourner ailleurs ſes deſſeins & ſes pas.
Pleurante & déſolée, empêchez qu'il me voye.

COUCY.

Je plains cette douleur, où votre ame eſt en proye;
Et loin de la gêner d'un regard curieux,
Je baiſſe devant elle un œil reſpectueux;
Mais quel que ſoit l'ennui dont votre cœur ſoupire,
Je vous ai déja dit ce que j'ai dû vous dire.
Je ne puis rien de plus. Le prince eſt ſoupçonneux;
Je lui ſerais ſuſpect en expliquant vos vœux.
Je ſais à quel excès irait ſa jalouſie,
Quel poiſon mes diſcours répandraient ſur ſa vie:
Je vous perdrais peut-être, & mon ſoin dangereux,
Madame, avec un mot ferait trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez vous moins contraire,
Peſez ſans paſſion l'honneur qu'il veut vous faire.
Moi, libre entre vous deux, ſoufrez que dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
J'abandonne à leur ſort & vos vœux & ſa flamme.
Je crains de l'afliger; je crains de vous trahir;
Et ce n'eſt qu'aux combats que je le dois ſervir.
Laiſſez-moi d'un ſoldat garder le caractère,
Madame; & puiſqu'enfin la France vous eſt chère,
Rendez-lui ce héros qui ferait ſon apui:
Je vous laiſſe y penſer, & je cours près de lui.
Adieu, madame.



## SCENE II.

ADÉLAIDE, TAÏSE.

ADÉLAÏDE.

OU ſuis-je ? hélas! tout m'abandonne.
Némours.... De tous côtés le malheur m'environne ?
Ciel! qui m'arachera de ce cruel ſéjour ?

TAÏSE.

Quoi? du duc de Vendôme & le choix & l'amour,
Quoi? ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
De toutes les beautés dont la France eſt remplie,
Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos pieds,
Ferait couler les pleurs dont vos yeux ſont noyés?

ADÉLAÏDE.

Ici du haut des cieux, du Gueſclin me contemple.
De la fidélité ce héros fut l'exemple.
Je trahirais le ſang, qu'il verſa pour nos loix,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos rois.

TAÏSE.

Quoi? dans ces triſtes tems de ligues & de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti ſemble encor ſi douteux,
Où les enfans des rois ſont diviſés entr'eux;
Vous qu'un aſtre plus doux ſemblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs & pour en être aimée,
Vous refuſez l'honneur qu'on ofre à vos apas,
Pour l'intérêt d'un roi qui ne l'exige pas ?

ADÉLAÏDE (*en pleurant.*)

Mon devoir me rangeait du parti de ses armes.

TAÏSE.

Ah! le devoir tout seul fait-il verser des larmes?
Si Vendôme vous aime, & si par son secours.....

ADÉLAÏDE.

Laisse là ses bienfaits, & parle de Némours.
N'en as-tu rien aprls? sait-on s'il vit encore?

TAÏSE.

Voilà donc en éfet le soin qui vous dévore,
Madame?

ADÉLAÏDE.

Il est trop vrai. Je l'avoue, & mon cœur
Ne peut plus soutenir le poids de sa douleur.
Elle échape, elle éclate, elle se justifie;
Et si Némours n'est plus, sa mort finit ma vie.

TAÏSE.

Et vous pouviez cacher ce secret à ma foi?

ADÉLAÏDE.

Le secret de Némours dépendait-il de moi?
Nos feux toûjours brulans, dans l'ombre du silence,
Trompaient de tous les yeux la triste vigilance.
Séparés l'un de l'autre, & sans cesse présens,
Nos cœurs de nos soupirs étaient seuls confidens;
Et Vendôme, surtout, ignorant ce mystère,
Ne sait pas si mes yeux ont jamais vû son frère.
Dans les murs de Paris... Mais, ô soins superflus!
Je te parle de lui quand peut-être il n'est plus.
O murs où j'ai vécu de Vendôme ignorée!
O tems où de Némours en secret adorée,

Nous touchions l'un & l'autre au fortuné moment
Qui m'allait aux autels unir à mon amant!
La guerre a tout détruit. Fidèle au roi son maître,
Mon amant me quita, pour m'oublier peut-être.
Il partit, & mon cœur qui le suivait toûjours,
A vingt peuples armés redemanda Némours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile;
Je voulus rendre au roi cette superbe ville;
Némours à ce dessein devait servir d'apui;
L'amour me conduisait, je faisais tout pour lui.
C'est lui qui d'une fille animant le courage,
D'un peuple factieux me fit braver la rage.
Il exposa mes jours pour lui seul réservés,
Jours tristes! jours afreux! qu'un autre a conservés!
Ah! qui m'éclaircira d'un destin que j'ignore?
Français! qu'avez-vous fait du héros que j'adore!
Ses lettres, autrefois chers gages de sa foi,
Trouvaient mille chemins pour venir jusqu'à moi.
Son silence me tue; hélas! il sait peut-être
Cet amour, qu'à mes yeux son frère a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conspire à m'allarmer;
Et mon amant est mort, ou cesse de m'aimer!
Et pour comble de maux, je dois tout à son frère!

TAÏSE.

Cachez bien à ses yeux ce dangereux mystère.
Pour vous, pour votre amant, redoutez son couroux.
Quelqu'un vient.

ADÉLAÏDE.

C'est lui-même, ô ciel!

TAÏSE.

Contraignez-vous.

## SCENE III.

LE DUC DE VENDOME, ADÉLAÏDE, TAÏSE.

LE DUC DE VENDOME.

ENfin c'eſt trop attendre, enfin je dois connaître
Dans les derniers momens qui me reſtent peut-être,
Si volant aux combats j'y dois porter un cœur
Accablé d'infortune, ou fier de ſon bonheur.
L'horreur de la diſcorde aflige ici la terre;
Vos jours ſont entourés des piéges de la guerre.
J'ignore à quel deſtin le ciel veut me livrer;
Mais ſi d'un peu de gloire il daigne m'honorer,
Cette gloire, ſans vous obſcure & languiſſante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Soufrez que mes lauriers attachés par vos mains
Écartent le tonnerre & bravent les deſtins;
Ou ſi le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Soufrez que de nos noms ma tombe au moins couverte,
Aprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux & périt trop heureux.

ADÉLAÏDE.

Tant d'honneurs, tant d'amour ſervent à me confondre,
Prince.... Que lui dirai-je? & comment lui répondre?
Ainſi, ſeigneur.... Coucy ne vous a point parlé?

VENDOME.

Non, madame... d'où vient que votre cœur troublé

Répond en frémiſſant à ma tendreſſe extrême?
Vous parlez de Coucy quand Vendôme vous aime.

ADÉLAÏDE.

Prince, s'il était vrai, que ce brave Némours,
De ſes ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chériſſiez d'une amitié ſi tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à ſa cendre,
Au milieu des combats, & près de ſon tombeau,
Pouriez-vous de l'hymen allumer le flambeau?

VENDOME.

Ah! je jure par vous, vous qui m'êtes ſi chère,
Par les doux noms d'amans, par le ſaint nom de frère,
Que ce frère après vous, fut toujours à mes yeux,
Le plus cher des mortels, & le plus précieux.
Lors qu'à mes ennemis ſa valeur fut livrée,
Ma tendreſſe en ſoufrit, ſans en être altérée.
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups;
Et pour m'en conſoler, mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée;
Son infidèle voix vous a mal informée.
Si mon frère était mort, doutez-vous que ſon roi
Pour m'aprendre ſa perte eût dépêché vers moi?
Ceux que le ciel forma d'une race ſi pure,
Au milieu de la guerre écoutant la nature,
Et protecteurs des loix que l'honneur doit dicter,
Même en ſe combatant ſavent ſe reſpecter.
A ſa perte, en un mot, donnons moins de créance.
Un bruit plus vraiſemblable & m'aflige & m'ofenſe.

On dit que vers ces lieux il a porté ses pas.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, il eſt vivant?

VENDOME.

Je lui pardonne hélas,
Qu'au parti de ſon roi ſon intérêt le range;
Qu'il le défende ailleurs, & qu'ailleurs il le venge;
Qu'il triomphe pour lui; je le veux, j'y conſens;
Mais ſe mêler ici parmi les aſſiégeans,
Me chercher, m'attaquer, moi, ſon ami, ſon frère...

ADÉLAÏDE.

Le roi le veut, ſans doute.

VENDOME.

Ah! deſtin trop contraire!
Se pourait-il qu'un frère élevé dans mon ſein,
Pour mieux ſervir ſon roi, levât ſur moi ſa main?
Lui qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter mon bonheur qui s'aprête.

ADÉLAÏDE.

Lui?

VENDOME.

C'eſt trop d'amertume en des momens ſi doux.
Malheureux par un frère, & fortuné par vous,
Tout entier à vous ſeule, & bravant tant d'allarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen & vos charmes.
Qu'atendez-vous? donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre, & qui m'eſt ſi bien dû.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, de vos bienfaits mon ame eſt pénétrée.
La mémoire à jamais m'en eſt chère & ſacrée;

Mais c'eſt trop prodiguer vos auguſtes bontés,
C'eſt mêler trop de gloire à mes calamités;
Et cet honneur....

VENDOME.

Comment! ô ciel! qui vous arrête?

ADÉLAÏDE.

Je dois....

---

## SCENE IV.

VENDOME, ADÉLAÏDE, TAISE, COUCY.

COUCY.

PRince, il eſt tems, marchez à notre tête.
Déja les ennemis ſont aux pieds des remparts;
Échaufez nos guerriers du feu de vos regards.
Venez vaincre.

VENDOME.

Ah! courons: dans l'ardeur qui me preſſe.....
Quoi vous n'oſez d'un mot raſſurer ma tendreſſe?
Vous détournez les yeux! vous tremblez! & je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne ſont pas pour moi?

COUCY.

Le tems preſſe.

VENDOME.

Il eſt tems que Vendôme périſſe:
Il n'eſt point de Français que l'amour aviliſſe.
Amans aimés, heureux, ils cherchent les combats,
Ils courent à la gloire, & je vole au trépas.

Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
La mort que je déſire eſt moins barbare qu'elle.

ADÉLAÏDE.

Ah! ſeigneur, modérez cet injuſte courroux;
Autant que je le dois je m'intéreſſe à vous.
J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,
Par tous les ſentimens qui ſont en ma puiſſance;
Senſible à vos dangers, je plains votre valeur.

VENDOME.

Ah! que vous ſavez bien le chemin de mon cœur!
Que vous ſavez mêler la douceur à l'injure!
Un ſeul mot m'accablait, un ſeul mot me raſſure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

---

## SCENE V.

ADÉLAÏDE, TAÏSE.

VOus voyez ſans pitié ſa tendreſſe allarmée.

ADÉLAÏDE.

Eſt-il bien vrai? Némours ferait-il dans l'armée?
O diſcorde fatale! amour plus dangereux!
Que vous coûterez cher à ce cœur malheureux!

*Fin du ſecond acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

VENDOME, COUCY.

VENDOME.

Nous périssions sans vous, Coucy, je le confesse.
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse,
C'est vous dont l'esprit ferme & les yeux pénétrans
M'ont porté des secours en cent lieux diférens.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquile courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage!
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats;
Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

COUCY.

Ce courage brillant, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout quand vous en serez maître.
Vous l'avez sû régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette utile vertu.
Qui sait se posséder, peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, & je vous ai suivi;
Dans l'ardeur du combat, je vous ai peu servi.
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.

Vous

Vous seul, seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Ce chef des assaillans, ce superbe guerrier.
Vous l'avez pris vous-même, & maître de sa vie,
Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

VENDOME.

D'où vient donc, cher Coucy, que cet audacieux,
Sous son casque fermé, se cachait à mes yeux?
D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes,
J'ai senti, malgré moi, de nouvelles allarmes?
Un je ne sai quel trouble en moi s'est élevé;
Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés, répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats, m'ait prêté sa faiblesse,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de ses impressions;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encor en secret au cœur qui l'a trahie;
Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français.

COUCY.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la maison royale,
Ces tristes factions céderont au danger
D'abandonner la France au fils de l'étranger.
Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie,
Que leur joug est pesant, qu'on aime la patrie,
Que le sang de Clovis est toûjours adoré.
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés & courbés par l'orage,
Plus unis & plus beaux, soient notre unique ombrage.

Nous, seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher?
Le sort au prince anglais voulut vous attacher.
De votre sang, du sien la querelle est commune;
Vous suivez son parti, je suis votre fortune.
Comme vous aux Anglais le destin m'a lié;
Vous, par le droit du sang, moi, par notre amitié;
Permettez-moi ce mot.... Eh! quoi! votre ame émue...

VENDOME.

Ah! voilà ce guerrier qu'on amène à ma vue.

---

## SCENE VI.

VENDOME, le duc de NÉMOURS, COUCY, soldats, suite.

VENDOME.

IL soupire, il parait accablé de regrets.

COUCY.

Son sang sur son visage a confondu ses traits.
Il est blessé sans doute.

NÉMOURS (*dans le fond du théâtre.*)

Entreprise funeste,
Qui de ma triste vie arrachera le reste!
Où me conduisez-vous?

VENDOME.

Devant votre vainqueur,
Qui sait d'un ennemi respecter la valeur,
Venez, ne craignez rien.

NÉMOURS (*se tournant vers son écuyer.*)

Je ne crains que de vivre;
Sa présence m'accable, & je ne puis poursuivre.
Il ne me connait plus, & mes sens attendris....

VENDOME.

Quelle voix, quels accens ont frapé mes esprits?

NÉMOURS (*le regardant.*)

M'as-tu pû méconnaitre?

VENDOME (*l'embrassant.*)

Ah Némours! ah mon frère!

NÉMOURS.

Ce nom jadis si cher, ce nom me desespère.
Je ne le suis que trop ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDOME.

Tu n'es plus que mon frère. Ah! moment plein de charmes
Ah! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.

(*à sa suite.*)

Avez-vous par vos soins....

NÉMOURS.

Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'aproche.

VENDOME.

Ne te détourne point, ne crain point mon reproche
Mon cœur te fut connu, peux-tu t'en défier?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.

J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
Hélas! que je te plains!

NÉMOURS.

Je te plains davantage,
De haïr ton pays, de trahir sans remords,
Et le roi qui t'aimait, & le sang dont tu sors.

VENDOME.

Arrête: épargne-moi l'infâme nom de traître;
A cet indigne mot je m'oublîrais peut-être.
Frémi d'empoisonner la joye & les douceurs,
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.
Dans ce jour malheureux que l'amitié l'emporte.

NÉMOURS.

Quel jour!

VENDOME.

Je le bénis.

NÉMOURS.

Il est afreux.

VENDOME.

N'importe;
Tu vis; je te revois, & je suis trop heureux.
O ciel! de tous côtés vous remplissez mes vœux?

NÉMOURS.

Je te crois. On disait que d'un amour extrême,
Violent, éfréné, (car c'est ainsi qu'on aime)
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

VENDOME.

J'aime; oui, la renommée a pû le publier;

Oui, j'aime avec fureur : une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta préſence ;
Oui, mes reſſentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ſes pieds.

(*à un oficier de ſa ſuite.*)

Allez, & dites-lui que deux malheureux frères,
Jetés par le deſtin dans des partis contraires,
Pour marcher déſormais ſous le même étendart,
De ſes yeux ſouverains n'atendent qu'un regard.

(*à Némours.*)

Ne blâme point l'amour où ton frère eſt en proye :
Pour me juſtifier il ſufit qu'on la voye.

NÉMOURS.

O ciel.... elle vous aime !....

VENDOME.

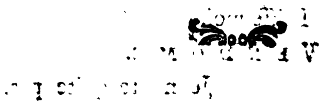
Elle le doit du moins ;
Il n'était qu'un obſtacle au ſuccès de mes ſoins ;
Il n'en eſt plus ; je veux que rien ne nous ſépare.

NÉMOURS.

Quels éfroyables coups le cruel me prépare !
Écoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'inſulter ?
Me connais-tu ? ſais-tu ce que j'oſe atenter ?
Dans ces funeſtes lieux ſais-tu ce qui m'amène ?

VENDOME.

Oublions ces ſujets de diſcorde & de haine.



## SCENE III.

VENDOME, NÉMOURS, ADÉLAÏDE, COUCY.

VENDOME.

Madame, vous voyez que du ſein du malheur,
Le ciel qui nous protège, a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu : je vous aime, & je retrouve un frère ;
Sa préſence à mon cœur vous rend encor plus chère.

ADÉLAÏDE.

Le voici ! malheureuſe ! ah ! cache au moins tes pleurs !

NÉMOURS (*entre les bras de ſon écuyer.*)

Adélaïde.... ô ciel !... c'en eſt fait, je me meurs.

VENDOME.

Que vois-je ! Sa bleſſure à l'inſtant s'eſt rouverte !
Son ſang coule.

NÉMOURS.

Eſt-ce à toi de prévenir ma perte ?

VENDOME.

Ah ! mon frère ?

NÉMOURS.

Ote-toi, je chéris mon trépas.

ADÉLAÏDE.

Ciel !... Némours !

NÉMOURS *à Vendôme.*

Laiſſe-moi.

VENDOME.

Je ne te quite pas.

## SCENE IV.

ADÉLAÏDE, TAÏSE.

ADÉLAÏDE.

ON l'emporte : il expire : il faut qu je le suive.

TAÏSE.

Ah ! que cette douleur se taise & se captive.
Plus vous l'aimez, madame, & plus il faut songer
Qu'un rival violent....

ADÉLAÏDE.

Je songe à son danger.
Voilà ce que l'amour, & mon malheur lui coute ;
Taïse, c'est pour moi qu'il combatait sans doute,
C'est moi que dans ces murs il osait secourir ;
Il servait son monarque, il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de soins ! quel fruit de sa constance !
Hélas ! mon tendre amour accusait son absence.
Je demandais Némours, & le ciel me le rend.
J'ai revu ce que j'aime, & l'ai revu mourant.
Ces lieux sont teints du sang qu'il versait à ma vue.
Ah ! Taïse, est-ce ainsi que je lui suis rendue ?
Va le trouver ; va, cours auprès de mon amant.

TAÏSE.

Eh ne craignez vous pas que tant d'empressement
N'ouvre les yeux jaloux d'un prince qui vous aime ?
Tremblez de découvrir...

ADÉLAÏDE.

J'y volerai moi-même.
D'une autre main, Taïse, il reçoit des secours !
Un autre a le bonheur d'avoir soin de ses jours !
Il faut que je le voye, & que de son amante
La faible main s'unisse à sa main défaillante :
Hélas ! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés....

TAÏSE.

Au nom de cet amour, arrêtez, demeurez ;
Reprenez vos esprits.

ADÉLAÏDE.

Rien ne m'en peut distraire.

---

## SCENE V.

VENDOME, ADÉLAÏDE, TAÏSE.

ADÉLAÏDE.

AH ! prince, en quel état laissez-vous votre frère ?

VENDOME.

Madame, par mes mains son sang est arrêté.
Il a repris sa force & sa tranquillité.
Je suis le seul à plaindre, & le seul en allarmes ;
Je mouille en frémissant mes lauriers de mes larmes,
Et je hais ma victoire & mes prospérités,
Si je n'ai par mes soins vaincu vos cruautés ;

Si votre incertitude, allarmant mes tendresses,
Ose encor démentir la foi de vos promesses.

ADÉLAÏDE.

Je ne vous promis rien. Vous n'avez point ma foi;
Et la reconnaissance est tout ce que je dois.

VENDOME.

Quoi! lorsque de ma main je vous ofrais l'hommage!..

ADÉLAÏDE.

D'un si noble présent j'ai vû tout l'avantage;
Et sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flatait sur moi d'un empire suprême;
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
Vous vous trompiez: Il faut rompre enfin le silence;
Je vais vous ofenser; je me fais violence.
Mais réduite à parler, je vous dirai, seigneur,
Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
De votre sang au mien je vois la diférence;
Mais celui dont je sors a coulé pour la France.
Ce digne connétable en mon cœur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis;
Et sa niéce jamais n'acceptera pour maître
L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentimens que son sang m'a tracés;
Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

VENDOME.

Je ſuis, je l'avouerai, ſurpris de ce langage.
Je ne m'atendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévû que le ſort en couroux,
Pour m'accabler d'affronts dût ſe ſervir de vous.
Vous avez fait, madame, une ſecrette étude
Du mépris, de l'inſulte & de l'ingratitude;
Et votre cœur, enfin, lent à ſe déployer,
Hardi par ma faibleſſe, a paru tout entier.
Je ne connaiſſais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour vos rois, ou tant de politique.
Mais vous qui m'outragez, me connaiſſez-vous bien?
Vous reſte-t-il ici de parti que le mien?
Vous qui me devez tout; vous qui ſans ma défenſe,
Auriez de ces Français aſſouvi la vengeance;
De ces mêmes Français à qui vous vous vantez
De conſerver la foi d'un cœur que vous m'ôtez!
Eſt-ce donc là le prix de vous avoir ſervie?

ADÉLAÏDE.

Oui, vous m'avez ſauvée; oui, je vous dois la vie;
Mais, ſeigneur, mais, hélas, n'en puis-je diſpoſer?
Me la conſerviez-vous pour la tyranniſer?

VENDOME.

Je deviendrai tyran; mais moins que vous, cruelle;
Mes yeux liſent trop bien dans votre ame rebelle;
Tous vos prétextes faux m'aprennent vos raiſons;
Je vois mon deshonneur, je vois vos trahiſons.
Quel que ſoit l'inſolent que ce cœur me préfère,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère;

C'eſt lui ſeul déſormais que mon bras va chercher ;
De ſon cœur tout ſanglant j'irai vous aracher ;
Et ſi dans les horreurs du ſort qui nous accable,
De quelque joye encor ma fureur eſt capable,
Je la mettrai, perfide, à vous deſeſpérer.

ADÉLAÏDE.

Non, ſeigneur, la raiſon ſaura vous éclairer.
Non, votre ame eſt trop noble, elle eſt trop élevée,
Pour oprimer ma vie après l'avoir ſauvée.
Mais ſi votre grand cœur s'aviliſſait jamais
Juſqu'à perſécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne & veux vous reſpecter.
Je vous ferai rougir de me perſécuter ;
Et je conſerverai, malgré votre menace,
Une ame ſans couroux, ſans crainte, & ſans audace.

VENDÔME.

Arrêtez ; pardonnez aux tranſports égarés,
Aux fureurs d'un amant que vous deſeſpérez.
Je vois trop qu'avec vous Coucy d'intelligence
D'une cour qui me hait embraſſe la défenſe,
Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,
Et de mon ſort enfin diſpoſer malgré moi.
Vos diſcours ſont les ſiens. Ah! parmi tant d'allarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
Pour gouverner mon cœur, l'aſſervir, le changer,
Aviez-vous donc beſoin d'un ſecours étranger ?
Aimez, il ſufira d'un mot de votre bouche.

ADÉLAÏDE.

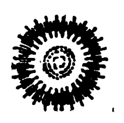
Je ne vous cache point, que du ſoin qui me touche,
A votre ami, ſeigneur, mon cœur s'était remis;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
Vous les faites couler: que vos mains les eſſuyent.
Devenez aſſez grand pour m'aprendre à domter
Des feux que mon devoir me force à rejetter.
Laiſſez-moi toute entière à la reconnaiſſance.

VENDOME.

Le ſeul Coucy, ſans doute, a votre confiance?
Mon outrage eſt connu; je ſais vos ſentimens.

ADÉLAÏDE.

Vous les pourez, ſeigneur, connaître avec le tems;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un guerrier généreux j'ai recherché l'apui;
Imitez ſa grande ame, & penſez comme lui.



## SCENE VI.

VENDOME (*seul.*)

EH bien, c'en eſt donc fait; l'ingrate, la parjure,
A mes yeux ſans rougir étale mon injure.
De tant de trahiſons l'abîme eſt découvert.
Je n'avais qu'un ami, c'eſt lui ſeul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me conſolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Tréſor cherché ſans ceſſe, & jamais obtenu,
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même!
Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon deſtin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat, qui fier de ſon parjure,
Vient encor de ſes mains déchirer ma bleſſure.

## SCENE VII.

VENDOME, COUCY.

COUCY.

PRince, me voilà prêt: Diſpoſez de mon bras...
Mais d'où nait à mes yeux cet étrange embaras?

Quand vous avez vaincu, quand vous ſauvez un frère,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire ?

VENDOME.

Je ſuis deſeſpéré! je ſuis haï, jaloux.

COUCY.

Eh bien, de vos ſoupçons quel eſt l'objet, qui?

VENDOME.

Vous.

Vous, dis-je; & du refus qui vient de me confondre,
C'eſt vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je ſais qu'Adélaïde ici vous a parlé.
En vous nommant à moi, la perfide a tremblé.
Vous afectez ſur elle un odieux ſilence,
Interprête muet de votre intelligence.
Elle cherche à me fuir, & vous à me quiter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCY.

Voulez-vous m'écouter?

VENDOME.

Je le veux.

COUCY.

Penſez-vous que j'aime encor la gloire?
M'eſtimez-vous encor, & pourez-vous me croire?

VENDOME.

Oui, juſqu'à ce moment je vous crus vertueux;
Je vous crus mon ami.

COUCY.

Ces titres glorieux
Furent toûjours pour moi l'honneur le plus insigne;
Et vous allez juger si mon ame en est digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur,
Avant que de sa vie heureux libérateur,
Vous eussiez par vos soins, par cet amour sincère,
Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi plus soldat que tendre, & dédaignant toujours
Ce grand art de séduire inventé dans les cours,
Ce langage flateur, & souvent si perfide,
Peu fait pour mon esprit, peut-être trop rigide,
Je lui parlai d'hymen: & ce nœud respecté,
Resserré par l'estime & par l'égalité,
Pouvait lui préparer des destins plus propices,
Qu'un rang plus élevé; mais sur des précipices.
Hier avant la nuit je vins dans vos remparts;
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
De cet ardent amour la nouvelle semée,
Par vos emportemens me fut trop confirmée.
Je vis de vos chagrins les funestes accès;
J'en aprouvai la cause, & j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revû cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes.
Libre & juste auprès d'elle, à vous seul atâché,
J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché;
J'ai de tous vos bienfaits rapellé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,

Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
Et pour vous contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous seul, & je me rends justice;
Et si ce n'est assez d'un si grand sacrifice,
S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
Tout mon sang est à vous; & je cours vous venger.

VENDOME.

Ah! généreux ami, qu'il faut que je révère;
Oui, le destin dans toi me donne un second frère;
Je n'en étais pas digne, il le faut avouer;
Mon cœur....

COUCY.

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer;
Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur, il est ma récompense.
Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
Votre frère nourit contre votre allié.
Sur ce grand intérêt soufrez que je m'explique.
Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris dispersés de l'empire des lis;
Je vous le dis encor au sein de votre gloire;
Et vos lauriers brillans cueillis par la victoire,
Pouront sur votre front se flétrir désormais,
S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
Tous les chefs de l'état lassés de ces ravages,
Cherchent un port tranquile après tant de naufrages;

Gardez

Gardez d'être réduit au hazard dangereux
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.
Paſſez les en prudence, auſſi-bien qu'en courage.
De cet heureux moment prenez tout l'avantage;
Gouvernez la fortune, & ſachez l'aſſervir;
C'eſt perdre ſes faveurs que tarder d'en jouir.
Ses retours ſont fréquens; vous devez les connaître.
Il eſt beau de donner la paix à votre maître.
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
Vous vous verrez réduit à demander pardon.
La gloire vous conduit, que la raiſon vous guide.

VENDÔME.

Brave & prudent Goucy, crois-tu qu'Adélaïde
Dans ſon cœur amolli partagerait mes feux,
Si le même parti nous uniſſait tous deux?
Penſes-tu qu'à m'aimer je pourais la réduire?

COUCY.

Dans le fond de ſon cœur je n'ai point voulu lire;
Mais qu'importent pour vous ſes vœux & ſes deſſeins?
Faut-il que l'amour ſeul faſſe ici nos deſtins?
Lorſque Philippe-Auguſte, aux plaines de Bovines,
De l'état déchiré répara les ruïnes,
Quand ſeul il arrêta dans nos champs inondés,
De l'empire germain les torrens débordés,
Tant d'honneurs étaient-ils l'éfet de ſa tendreſſe?
Sauva-t-il ſon pays pour plaire à ſa maîtreſſe?
Verrai-je un ſi grand cœur à ce point s'avilir?
Le ſalut de l'etat dépend-il d'un ſoupir?

Aimez, mais en héros qui maîtrise son ame,
Qui gouverne à la fois ses états & sa flamme.
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir;
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connait peu l'amour, on craint trop son amorce;
C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force;
C'est nous qui sous son nom troublons notre repos;
Il est tyran du faible, esclave du héros.
Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Dans l'ame d'un Bourbon soufrirez-vous qu'il règne?
Vos autres ennemis par vous sont abatus,
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDOME.

Le sort en est jetté, je ferai tout pour elle;
Il faut bien à la fin désarmer la cruelle;
Ses loix seront mes loix, son roi sera le mien;
Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
Possesseur d'un trésor où s'atache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie;
Je lirai dans ses yeux mon sort & mon devoir:
Mon cœur est enyvré de cet heureux espoir.
Enfin plus de prétexte à ses refus injustes;
Raison, gloire, intérêt, & tous ces droits augustes
Des princes de mon sang & de mes souverains,
Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne,
La vertu le conseille, & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, en ce fortuné jour,
Scèler tous les sermens que je fais à l'amour.

Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

COUCY.

Soufrez donc, près du roi, que mon zèle me guide;
Peut-être il eût falu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros, & non pas à l'amant.
Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
L'éfet en est trop beau pour en blâmer la cause:
Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faiblesse, & rend grace à l'amour.

*Fin du second acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

NÉMOURS, DANGESTE.

NÉMOURS.

Combat infortuné, destin qui me poursuis!
O mort, mon seul recours, douce mort qui me fuis!
Ciel! n'as-tu conservé la trame de ma vie,
Que pour tant de malheurs, & tant d'ignominie?
Adélaïde, au moins, pourai-je la revoir?

DANGESTE.

Vous la verrez, seigneur.

NÉMOURS.

Ah! mortel desespoir!
Elle ose me parler, & moi je le souhaite.

DANGESTE.

Seigneur, en quel état votre douleur vous jette!
Vos jours sont en péril, & ce sang agité....

NÉMOURS.

Mes déplorables jours sont trop en sûreté.
Ma blessure est légère; elle m'est insensible;
Que celle de mon cœur est profonde & terrible!

DANGESTE.

Remerciez les cieux de ce qu'ils ont permis,
Que vous foyez tombé fous de tels ennemis,
Non fous le joug afreux d'une main étrangère.

NÉMOURS.

Il eft dur quelquefois de dépendre d'un frère.

DANGESTE.

De quoi l'accufez-vous! Il vous était lié,
Par les nœuds les plus faints d'une pure amitié.
Que n'éprouvez-vous point de fa main fecourable?

NÉMOURS.

Sa fureur m'eût flaté; fon amitié m'accable.

DANGESTE.

Quoi! pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïffez-vous tant?

NÉMOURS.

Je l'aime, & je me hais;
Et dans les paffions de mon ame éperdue,
La voix de la nature eft encor entendue.

DANGESTE.

Si contre un frère aimé vous avez combatu,
J'en ai vû quelque tems frémir votre vertu:
Mais le roi l'ordonnait, & tout vous juftifie.
L'entreprife était jufte, auffi-bien que hardie.
Je vous ai vû remplir, dans cet afreux combat,
Tous les devoirs d'un chef, & tous ceux d'un foldat;

Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
Votre défaite illuſtre, & vos fers honorables.
On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

NÉMOURS.

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.
Du Guefclin, des Français l'amour & le modèle,
Aux Anglais ſi terrible, à ſon roi ſi fidèle,
Vit ſes honneurs flétris par de plus grands revers :
Deux fois ſa main puiſſante a langui dans les fers :
Il n'en fut que plus grand, plus fier & plus à craindre;
Et ſon vainqueur tremblant fut bientôt ſeul à plaindre.
Du Gueſclin, nom ſacré, nom toujours précieux !
Quoi, ta coupable niéce évite encor mes yeux !
Ah ! ſans doute, elle a dû redouter mes reproches ;
Ainſi donc, cher Dangeſte, elle fuit tes aproches ?
Tu n'as pû lui parler?

DANGESTE.

Seigneur, je vous ai dit
Que bientôt....

NÉMOURS.

Ah! pardonne à mon cœur interdit;
Trop chère Adélaïde! Eh bien quand tu l'as vue,
Parle, à mon nom du moins paraiſſait-elle émue ?

DANGESTE.

Votre ſort en ſecret paraiſſait la toucher;
Elle verſait des pleurs, & voulait les cacher.

NÉMOURS.

Elle pleure & m'outrage! elle pleure & m'oprime!
Son cœur, je le vois bien, n'eſt pas né pour le crime.
Pour me ſacrifier elle aura combatu;
La trahiſon la gène, & pèſe à ſa vertu,
Faible ſoulagement à ma fureur jalouſe!
T'a-t-on dit en éfet que mon frère l'épouſe?

DANGESTE.

S'il s'en vantait lui-même, en pouvez-vous douter?

NÉMOURS.

Il l'épouſe! à ma honte elle vient inſulter.
Ah Dieu!

---

## SCENE II.

ADÉLAÏDE, NÉMOURS.

ADÉLAÏDE.

Le ciel vous rend à mon ame atendrie;
En veillant ſur vos jours, il conſerva ma vie.
Je vous revois, cher prince, & mon cœur empreſſé....
Juſte ciel! quels regards, & quel accueil glacé!

NÉMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
Eſt d'un cœur généreux; mais il doit me ſurprendre.

Vous aviez en éfet besoin de mon trépas :
Mon rival plus tranquile eût passé dans vos bras.
Libre dans vos amours, & sans inquiétude,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude;
Et les remords honteux qu'elle traîne après soi,
S'il peut vous en rester, périssaient avec moi.

ADÉLAÏDE.

Hélas! que dites-vous? Quelle fureur subite...

NÉMOURS.

Non, votre changement n'est pas ce qui m'irite.

ADÉLAIDE.

Mon changement? Némours!

NÉMOURS.

A vous seule asservi,
Je vous aimai trop bien pour n'être point trahi;
C'est le sort des amans, & ma honte est commune;
Mais que vous insultiez vous-même à ma fortune!
Qu'en ces murs où vos yeux ont vû couler mon sang,
Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc!
Et que vous osiez joindre à l'horeur qui m'accable,
D'une fausse pitié l'afront insuportable!
Qu'à mes yeux....

ADÉLAÏDE.

Ah! plutôt donnez-moi le trépas.
Immolez votre amante, & ne l'accusez pas.
Mon cœur n'est point armé contre votre colère,
Cruel, & vos soupçons manquaient à ma misère.
Ah! Némours, de quels maux nos jours empoisonnés...

NÉMOURS.

Vous me plaignez, cruelle, & vous m'abandonnez.

ADÉLAÏDE.

Je vous pardonne, hélas! cette fureur extrême,
Tout jusqu'à vos soupçons; jugez si je vous aime.

NÉMOURS.

Vous m'aimeriez? qui, vous? Et Vendôme à l'instant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous atend.
Lui-même il m'a vanté sa gloire & sa conquête.
Le barbare! il m'invite à cette horrible fête.
Que plutôt...

ADÉLAÏDE.

Ah! cruel! me faut-il employer
Les momens de vous voir à me justifier?
Votre frère, il est vrai, persécute ma vie,
Et par un fol amour & par sa jalousie,
Et par l'emportement dont je crains les éfets,
Et, le dirai-je encor, seigneur? par ses bienfaits.
J'ateste ici le ciel témoin de ma conduite....
Mais pourquoi l'atester? Némours, suis-je réduite,
Pour vous persuader de si vrais sentimens,
Au secours inutile & honteux des sermens?
Non, non, vous connaissez le cœur d'Adélaïde;
C'est vous qui conduisez ce cœur faible & timide.

NÉMOURS.

Mais mon frère vous aime?

ADÉLAÏDE.

Ah! n'en redoutez rien.

NÉMOURS.

Il sauva vos beaux jours !

ADÉLAÏDE,

Il sauva votre bien.
Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre.
Au roi que nous servons, il promit de me rendre ;
Et mon cœur se plaisait, trompé par mon amour,
Puisqu'il est votre frère, à lui devoir le jour.
J'ai répondu, seigneur, à sa flamme funeste,
Par un refus constant, mais tranquile & modeste ;
Et mêlé du respect que je devrai toûjours
A mon libérateur, au frère de Némours.
Mais mon respect l'enflamme, & mon refus l'irrite.
J'anime en l'évitant l'ardeur de sa poursuite.
Tout doit, si je l'en crois, céder à son pouvoir :
Lui plaire est ma grandeur, l'aimer est mon devoir.
Qu'il est loin, juste Dieu ! de penser que ma vie,
Que mon ame à la vôtre est pour jamais unie,
Que vous causez les pleurs dont mes yeux sont chargés,
Que mon cœur vous adore, & que vous m'outragez !
Oui, vous êtes tous deux formés pour mon suplice,
Lui par sa passion, vous par votre injustice :
Vous, Némours, vous, ingrat ! que je vois aujourd'hui
Moins amoureux peut-être, & plus cruel que lui.

NÉMOURS.

C'en est trop.... pardonnez.... voyez mon ame en proye
A l'amour, aux remords, à l'excès de ma joye.
Digne & charmant objet d'amour & de douleur,
Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.

Glorieux, fatisfait, dans un fort fi contraire,
Tout captif que je fuis, j'ai pitié de mon frère.
Il eft le feul à plaindre avec votre couroux;
Et je fuis fon vainqueur étant aimé de vous.

---

## SCENE III.

### VENDOME, NÉMOURS, ADÉLAÏDE.

VENDOME.

Connaiffez donc enfin, jufqu'où va ma tendreffe,
Et tout votre pouvoir, & toute ma faibleffe:
Et vous, mon frère, & vous, foyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre amitié, ce que votre prière,
Les confeils de Coucy, le roi, la France entière,
Exigeaient de Vendôme & qu'ils n'obtenaient pas,
Soumis & fubjugué je l'ofre à fes apas.
L'amour, qui malgré vous nous a faits l'un pour l'autre,
Ne me laiffe de choix, de parti que le vôtre.
Je prens mes loix de vous; votre maître eft le mien;
De mon frère, & de moi, foyez l'heureux lien.
Soyez-le de l'état, & que ce jour commence
Mon bonheur & le vôtre, & la paix de la France.
Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la cour un fi grand changement.
Moi, fans perdre de tems, dans ce jour d'allégreffe,
Qui m'a rendu mon roi, mon frère & ma maîtreffe,

D'un bras vraiment français je vais dans nos remparts,
Sous nos lys triomphans briser les léopards.
Soyez libre, partez, & de mes sacrifices
Allez ofrir au roi vos heureuses prémices.
Puissai-je à ses genoux, présenter aujourd'hui
Celle qui m'a domté, qui me ramène à lui,
Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidèle,
Changé par ses regards & vertueux par elle.

(*à part.*) NÉMOURS.

Il fait ce que je veux, & c'est pour m'accabler!
(*à Adélaïde.*)
Prononcez notre arrêt; madame, il faut parler.

VENDOME.

Eh quoi! vous demeurez interdite & muette!
De mes soumissions êtes-vous satisfaite?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encor ma vie, ingrate? elle est à vous.
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne sans peine
Ce sang infortuné proscrit par votre haine.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, mon cœur est juste; on ne m'a vû jamais
Mépriser vos bontés, & haïr vos bienfaits;
Mais je ne puis penser qu'à mon peu de puissance
Vendôme ait ataché le destin de la France;
Qu'il n'ait lû son devoir que dans mes faibles yeux;
Qu'il ait besoin de moi pour être vertueux.
Vos desseins ont sans doute une source plus pure;
Vous avez consulté le devoir, la nature;
L'amour a peu de part, où doit régner l'honneur.

VENDOME.

L'amour ſeul a tout fait ; & c'eſt là mon malheur ;
Sur tout autre intérêt ce triſte amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accuſez-moi, n'importe !
Duſſai-je vous déplaire & forcer votre cœur,
L'autel eſt prêt ; venez.

NÉMOURS.

Vous oſez ?....

ADÉLAÏDE.

Non, ſeigneur.
Avant que je vous céde, & que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arachez-moi la vie.
Le ſort met entre nous un obſtacle éternel.
Je ne puis être à vous.

VENDOME.

Némours.... ingrate... Ah ciel !
C'en eſt donc fait.... mais non.... mon cœur ſait ſe contraindre.
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans ces prémiers tranſports étoufer mon amour ;
Et par un prómt aveu, qui m'eût guéri ſans doute,
M'épargner les afronts que ma bonté me coute.
Mais je vous rends juſtice ; & ces ſéductions,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos paſſions,
L'eſpoir qu'on donne à peine afin qu'on le ſaiſiſſe,
Ce poiſon préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un ſexe auſſi trompeur que vain,
Que l'œil de la raiſon regarde avec dédain.

Je suis libre par vous. Cet art que je déteste,
Cet art qui m'enchaina, brise un joug si funeste ;
Et je ne prétens pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, & soufrir des mépris.
Montrez-moi seulement ce rival qui se cache ;
Je lui cède avec joye un poison qu'il m'arache.
Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
Perfide ! & c'est ainsi que je dois vous punir.

ADÉLAÏDE.

Je devrais seulement vous quiter & me taire ;
Mais je suis accusée, & ma gloire m'est chère.
Votre frère est présent, & mon honneur blessé
Doit repousser les traits dont il est ofensé.
Pour un autre que vous ma vie est destinée ;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime ; & je serais indigne devant vous
De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
Indigne de l'aimer, si par ma complaisance
J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, & qui n'est plus à moi.
Je vous devais beaucoup ; mais une telle ofense
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance :
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
A mes yeux indignés ne sont plus qu'un afront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
Mais après ma pitié, n'atirez point ma haine.
J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés.
J'ai voulu votre estime, & vous me la levez.

VENDOME.

Je vous dois ma colère, & sachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc, vous atendiez, pour oser m'accabler,
Que Némours fût présent, & me vît immoler;
Vous vouliez ce témoin de l'afront que j'endure?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si... mais il n'a point vû vos funestes apas;
Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
Nommez donc mon rival : mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais : mon cœur ne peut feindre longtems;
Je vous traine à l'autel à ses yeux expirans;
Et ma main sur sa cendre à votre main donnée
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je sais trop qu'on a vû lâchement abusés
Pour des mortels obscurs des princes méprisés;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

NÉMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

VENDOME.

Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée?
Ciel! à ce piége afreux ma foi serait livrée!
Tremblez.

NÉMOURS.

Moi, que je tremble! Ah! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'a livré.

J'ai forcé trop longtems mes transports au silence:
Connais-moi donc, barbare, & rempli ta vengeance.
Connais un desespoir à tes fureurs égal.
Frape, voilà mon cœur; & voilà ton rival.

VENDOME.

Toi, cruel! toi, Némours?

NÉMOURS.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus secrette a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'aracher
Le seul bien sur la terre où j'ai pû m'atacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
Par tes égaremens juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors,
L'excès des passions qui dévorent une ame.
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frère est mon rival, & je l'ai combatu.
J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,
Ni le lieu, ni le tems, ni surtout ton courage;
Je n'ai vû que ma flamme, & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié.
Sois cruel comme moi, puni-moi sans pitié:
Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête;
Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.

A la

À la face des cieux je lui donne ma foi;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frape, & qu'après ce coup ta cruauté jalouse
Traîne aux pieds des autels ta sœur, & mon épouse.
Frape, dis-je: oses-tu?

VENDOME.

Traître, c'en est assez.
Qu'on l'ôte de mes yeux: soldats, obéissez.

ADÉLAÏDE,

(*aux soldats.*) (*à Vendôme.*)
Non, demeurez, cruels... Ah! prince, est-il possible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible?
Seigneur!

NÉMOURS.

Vous le prier? plaignez le plus que moi.
Plaignez-le: il vous ofense, il a trahi son roi.
Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même;
Je suis vengé de toi: l'on te hait, & l'on m'aime.

ADÉLAÏDE.

(*à Némours.*) (*à Vendôme.*)
Ah cher prince!... Ah! Seigneur, voyez à vos genoux.

VENDOME.

(*aux soldats.*) (*à Adélaïde.*)
Qu'on m'en réponde, allez: madame, levez-vous.
Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure:
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé;
Mais, perfide, croyez que je mourai vengé.
Adieu: si vous voyez les éfets de ma rage,
N'en accusez que vous; nos maux sont votre ouvrage.

ADÉLAÏDE.

Je ne vous quite pas: écoutez-moi, seigneur.

VENDOME.

Eh bien, achevez donc de déchirer mon cœur.
Parlez.

## SCENE IV.

VENDOME, NÉMOURS, ADÉLAÏDE, COUCY, DANGESTE, un oficier, soldats.

COUCY.

J'Allais partir: un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
Le désordre est partout: vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés;
Et pour comble de maux, vers la ville allarmée
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

VENDOME.

Allez, cruelle, allez; vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine, & de vos atentats:
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.

(*à l'oficier.*) (*à Coucy.*)

Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

## SCENE V.

NÉMOURS, COUCY.

COUCY.

LE feriez-vous, feigneur, auriez-vous démenti
Le fang de ces héros dont vous êtes forti?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, & ceux de la nature?
Un prince à cet excès pourait-il s'oublier?

NÉMOURS.

Non; mais fuis-je réduit à me justifier?
Coucy, ce peuple eft jufte; il t'aprend à connaître
Que mon frère eft rebelle, & que Charle eft fon maître.

COUCY.

Écoutez: ce ferait le comble de mes vœux,
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France défolée,
A nos diffenfions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé,
Menaçant cet état par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public fervir votre difgrace.
Raprochez les partis; uniffez-vous à moi,
Pour calmer votre frère, & fléchir votre roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

NÉMOURS.

Ne vous en flatez pas; vos foins font inutiles.

Si la discorde seule avait armé mon bras,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas,
Vous pouriez espérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obstacle plus grand s'opose à ce retour.

COUCY.

Et quel est-il, seigneur?

NÉMOURS,

Ah! reconnais l'amour,
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

COUCY.

Ciel! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles desseins?
L'amour subjuguer tout? ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étoufer les tendresses?
Des frères se haïr, & naître en tous climats
Des passions des grands le malheur des états?
Prince, de vos amours laissons là le mistère.
Je vous plains tous les deux; mais je sers votre frère:
Je vais le seconder; je vais me joindre à lui,
Contre un peuple insolent qui se fait votre apui.
Le plus pressant danger est celui qui m'apelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle:
Je vois les passions plus puissantes que moi;
Et l'amour seul ici me fait frémir d'éfroi.
Mon devoir a parlé; je vous laisse, & j'y vole.
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole,
Elle me sufira.

NÉMOURS.

Je vous la donne.

COUCY.

Et moi
Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chère.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

*Fin du troisiéme acte.*



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

NÉMOURS, ADÉLAÏDE, DANGESTE.

NÉMOURS.

NOn, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défense;
Mon frère teint de sang, enyvré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier & plus cruel,
Va trainer à mes yeux sa victime à l'autel.
Je ne suis donc venu disputer ma conquête,
Que pour être témoin de cette horible fête!
Et dans le desespoir d'un impuissant couroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous!
Partez, Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Il faut que je vous quite!....
Quoi, vous m'abandonnez!.. vous ordonnez ma fuite!

NÉMOURS.

Il le faut: chaque instant est un péril fatal;
Vous êtes une esclave aux mains de mon rival.
Remercions le ciel, dont la bonté propice
Nous suscite un secours aux bords du précipice.
Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas;
Sa vigilance adroite a séduit des soldats.

(*à Dangeste.*)

Dangeste, ses malheurs ont droit à tes services;
Je suis loin d'exiger d'injustes sacrifices;
Je respecte mon frère, & je ne prétens pas
Conspirer contre lui dans ses propres états.
Écoute seulement la pitié qui te guide;
Écoute un vrai devoir, sauve Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Hélas! ma délivrance augmente mon malheur.
Je détestais ces lieux, j'en sors avec terreur.

NÉMOURS.

Privez-moi par pitié d'une si chère vue.
Tantôt à ce départ vous étiez résolue;
Le dessein était pris, n'osez-vous l'achever?

ADÉLAÏDE.

Ah, quand j'ai voulu fuir, j'espérais vous trouver.

NÉMOURS.

Prisonnier sur ma foi dans l'horreur qui me presse;
Je suis plus enchaîné par ma seule promesse,
Que si de cet état les tyrans inhumains
Des fers les plus pesans avaient chargé mes mains;
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre;
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre;
Cet ami vous conduit par des détours obscurs,
Qui vous rendront bientôt sous ces coupables murs.
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte;
Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte.
Le tems presse, évitez un ennemi jaloux.

ADÉLAÏDE.

Je vois qu'il faut partir... cher Némours, & sans vous?

NÉMOURS.

L'amour nous a rejoints, que l'amour nous sépare.

ADÉLAÏDE.

Qui! moi? que je vous laisse au pouvoir d'un barbare?
Seigneur, de votre sang l'Anglais est altéré;
Ce sang à votre frère est-il donc si sacré?
Craindra-t-il d'accorder, dans son couroux funeste,
Aux alliés qu'il aime un rival qu'il déteste?

NÉMOURS.

Il n'oserait.

ADÉLAÏDE.

Son cœur ne connait point de frein;
Il vous a menacé, menace-t-il en vain?

NÉMOURS.

Il tremblera bientôt; le roi vient & nous venge;
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Allez. Si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au desordre éfroyable,
Dans des murs pris d'assaut, malheur inévitable:
Mais craignez encor plus mon rival furieux,
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Je frémis de vous voir encor sous sa puissance;
Redoutez son amour autant que sa vengeance;
Cédez à mes douleurs; qu'il vous perde, partez.

ADÉLAÏDE.

Et vous vous exposez seul à ses cruautés!

NÉMOURS.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère;
Et bientôt mon apui lui devient nécessaire.

ADÉLAÏDE.

Auſſi-bien que mon cœur mes pas vous ſont ſoumis.
Eh bien, vous l'ordonnez, je pars & je frémis!
Je ne ſais; mais enfin la fortune jalouſe
M'a toujours envié le nom de votre épouſe.

NÉMOURS.

Partez avec ce nom. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins ſolemnels,
Inutiles garants d'une foi ſi ſacrée,
La rendront plus connue, & non plus aſſurée.
Vous, mânes des Bourbons, princes, rois mes ayeux,
Du ſéjour des héros tournez ici les yeux.
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme;
Confirmez mes ſermens, ma tendreſſe & ma flamme;
Adoptez-la pour fille, & puiſſe ſon époux
Se montrer à jamais digne d'elle & de vous!

ADÉLAÏDE.

Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'allarmes,
Cher époux; cher amant....

NÉMOURS.

Quoi, vous verſez des larmes!
C'eſt trop tarder, adieu... ciel! quel tumulte afreux!



## SCENE II.

ADÉLAÏDE, NÉMOURS, VENDOME, gardes.

VENDOME.

JE l'entends, c'eſt lui-même: arrête, malheureux;
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

NÉMOURS.

Il ne te trahit point, mais il t'ofre ſa tête.
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur;
Va, ne perds point de tems, le ciel arme un vengeur.
Tremble, ton roi s'aproche; il vient, il va paraître.
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

VENDOME.

Il poura te venger, mais non te ſecourir;
Et ton ſang...

ADÉLAÏDE.

Non, cruel, c'eſt à moi de mourir.
J'ai tout fait, c'eſt par moi que ta garde eſt ſéduite;
J'ai gagné tes ſoldats, j'ai préparé ma fuite.
Puni ces atentats, & ces crimes ſi grands,
De ſortir d'eſclavage, & de fuir ſes tyrans:
Mais reſpecte ton frère, & ſa femme, & toi-même;
Il ne t'a point trahi, c'eſt un frère qui t'aime;
Il voulait te ſervir, quand tu veux l'oprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
L'amour n'eſt-il en toi qu'un juge inexorable?

VENDOME.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez;
Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés;
Vous, qui pour leur malheur aimiez des mains si chères.
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères!
Vous pleurez! mais vos pleurs ne peuvent me tromper;
Je suis prêt à mourir, & prêt à le fraper.
Mon malheur est au comble ainsi que ma faiblesse.
Oui, je vous aime encor; le tems, le péril presse.
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel;
Voilà ma main, venez; sa grace est à l'autel.

ADÉLAÏDE.

Moi, seigneur?

VENDOME.

C'est assez.

ADÉLAÏDE.

Moi, que je le trahisse!

VENDOME.

Arrêtez... répondez....

ADÉLAÏDE.

Je ne puis.

VENDOME.

Qu'il périsse.

NÉMOURS.

Ne vous laissez pas vaincre en ces afreux combats;
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas;
Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
Je mourai triomphant des coups de ce barbare;

Et si vous succombiez à son lâche couroux,
Je n'en mourais pas moins, mais je mourais par vous.

VENDOME.

Qu'on l'entraine à la tour : allez ; qu'on m'obéïsse.

---

## SCENE III.

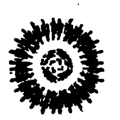
VENDOME, ADÉLAÏDE,

ADÉLAÏDE.

Vous, cruel ! vous feriez cet afreux sacrifice !
De son vertueux sang vous pouriez vous couvrir !
Quoi, voulez-vous ?...

VENDOME.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois,
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
Laissez-moi : votre vue augmente mon suplice.



## SCENE IV.

### VENDOME, ADÉLAÏDE, COUCY.

ADÉLAÏDE *à Coucy.*

AH! je n'atends plus rien que de votre justice;
Coucy, contre un cruel osez me secourir.

VENDOME.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADÉLAÏDE.

J'ateste ici le ciel...

VENDOME.

Qu'on l'ôte de ma vue.
Ami, delivrez-moi d'un objet qui me tue.

ADÉLAÏDE.

Va, tyran, c'en est trop; va, dans mon desespoir,
J'ai combatu l'horreur que je sens à te voir;
J'ai cru, malgré ta rage, à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en serait respectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
Tigre! je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour, immole tes victimes;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes;
Mais compte encor la tienne: un vengeur va venir,
Par ton juste suplice, il va tous nous unir.

Tombe avec tes remparts ; tombe, & péris sans gloire ;
Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom justement abhorrés,
La haine & le mépris que tu m'as inspirés.

---

## SCENE V.

VENDOME, COUCY.

VENDOME.

Oui, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche ;
Que la main de la haine, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

(*Il tombe dans un fauteuil.*)

COUCY.

Il ne se connait plus ; il succombe à sa rage.

VENDOME.

Eh bien, souffriras-tu ma honte & mon outrage ?
Le tems presse ; veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide & l'épouse à mes yeux ?
Tu crains de me répondre ! atens-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, & me livre à son maître ?

COUCY.

Je vois trop, en éfet, que le parti du roi
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme reprimée
Vit encor dans les cœurs en secret rallumée.

V E N D O M E.

C'est Némours qui l'allume, il nous a trahis tous.

C O U C Y.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous;
La suite en est funeste, & me remplit d'allarmes.
Dans la plaine déja les Français sont en armes;
Et vous êtes perdu, si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
Vos dangers sont accrus.

V E N D O M E.

Eh bien, que faut-il faire?

C O U C Y.

Les prévenir, domter l'amour, & la colère.
Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr, assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer, ou braver la tempête;
Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Apaiser avec gloire un monarque irrité;
Ne vous rebutez pas. Ordonnez, & j'espère
Signer en votre nom cette paix salutaire:
Mais s'il vous faut combatre, & courir au trépas,
Vous savèz qu'un ami ne vous survivra pas.

V E N D O M E.

Ami, dans le tombeau, laisse-moi seul descendre;
Vi pour servir ma cause, & pour venger ma cendre;

Mon destin s'accomplit, & je cours l'achever;
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver;
Mais je la veux terrible; & lorsque je succombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCY.

Comment! de quelle horreur vos sens sont possédés!

VENDOME.

Il est dans cette tour, où vous seul commandez;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire...

COUCY.

De qui me parlez-vous, seigneur, de votre frère?

VENDOME.

Non; je parle d'un traître, & d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, & qui m'a tout ravi.
L'Anglais atend de moi la tête du parjure.

COUCY.

Vous leur avez promis de trahir la nature?

VENDOME.

Dès longtems du perfide ils ont proscrit le sang.

COUCY.

Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

VENDOME.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère;
J'obéis à ma rage, & veux la satisfaire.
Que m'importe l'état, & mes vains alliés?

COUCY.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez?

Et

Et vous me chargez, moi, du soin de son suplice?

VENDOME.

Je n'atends pas de vous cette promte justice.
Je suis bien malheureux! bien digne de pitié!
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
Ah! trop heureux dauphin, c'est ton sort que j'envie;
Ton amitié, du moins, n'a point été trahie;
Et Tangui du Châtel, quand tu fus ofensé,
T'a servi sans scrupule, & n'a pas balancé.
Allez, Vendôme encor, dans le sort qui le presse,
Trouvera des amis qui tiendront leur promesse;
D'autres me serviront, & n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

COUCY (*après un long silence.*)

Non, j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.
Je ne soufrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi.
Quand un ami se perd, il faut qu'on l'avertisse,
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice;
Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre couroux;
Vous y voulez tomber: je m'y jette avec vous;
Et vous reconnaitrez, au succès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, & s'il vous fut fidèle.

VENDOME.

Je revois mon ami — vengeons-nous, vole — atend. —
Non, va, te dis-je, frape, & je mourai content.

Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience,
Le canon des remparts annonce ma vengeance.
J'irai, je l'aprendrai sans trouble & sans éfroi
A l'objet odieux qui l'immole par moi.
Allons.

COUCY.

En vous rendant ce malheureux service,
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

VENDOME.

Parle.

COUCY.

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux,
Protecteur insolent, commande sous mes yeux;
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger sans être son esclave?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un apui?
Pour mourir avec vous, ai-je besoin de lui?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite.
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite;
Les Anglais avec moi pouraient mal s'accorder;
Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

VENDOME.

Pourvû qu'Adélaïde, au desespoir réduite,
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite;
Pourvû que de l'horreur de ses gémissemens,
Ma fureur se repaisse à mes derniers momens;
Tout le reste est égal, & je te l'abandonne;
Prépare le combat, agi, dispose, ordonne.

Ce n'eſt plus la victoire où ma fureur prétend;
Je ne cherche pas même un trépas éclatant:
Aux cœurs deſeſpérés, qu'importe un peu de gloire?
Périſſe ainſi que moi ma funeſte mémoire!
Périſſe avec mon nom le ſouvenir fatal
D'une indigne maîtreſſe, & d'un lâche rival!

COUCY.

Je l'avoue avec vous, une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il ſe peut, une fin ſi cruelle:
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir —
Mais je tiendrai parole, & je vais vous ſervir.

*Fin du quatriéme acte.*



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

VENDOME, un oficier, gardes.

VENDOME.

O Ciel! me faudra-t-il de momens en momens,
Voir & des trahiſons & des ſoulévemens?
Eh bien, de ces mutins l'audace eſt terraſſée?

L'OFICIER.

Seigneur, ils vous ont vû; leur foule eſt diſperſée.

VENDOME.

L'ingrat de tous côtés m'oprimait aujourd'hui;
Mon malheur eſt parfait, tous les cœurs ſont à lui.
Dangeſte eſt-il puni de ſa fourbe cruelle?

L'OFICIER.

Le glaive a fait couler le ſang de l'infidèle.

VENDOME.

Ce ſoldat, qu'en ſecret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFICIER.

Oui, ſeigneur, & déja vers la tour il s'avance.

VENDOME.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance.
Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté;
Il a vû ma fureur avec tranquilité.
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux;
Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
Vous sortez d'un combat, un autre vous apelle;
Ayez la même audace avec le même zèle;
Imitez votre maître, & s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*seul.*)

Le sang, l'indigne sang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins, pour moi, le signal du carnage.
Un bras vulgaire & sûr va punir mon rival;
Je vais être servi, j'atends l'heureux signal.
Némours, tu vas périr, mon bonheur se prépare....
Un frère assassiné! quel bonheur! ah, barbare!
S'il est doux d'accabler ses cruels ennemis,
Si ton cœur est content, d'où vient que tu frémis?
Allons.... mais quelle voix gémissante & sévère
Crie au fond de mon cœur, arrête, il est ton frère!
Ah! prince infortuné, dans ta haine afermi,
Songe à des droits plus saints; Némours fut ton ami.
O jours de notre enfance! ô tendresses passées!
Il fut le confident de toutes mes pensées.
Avec quelle innocence & quels épanchemens,
Nos cœurs se sont apris leurs premiers sentimens!

L 3

Que de fois partageant mes naissantes allarmes,
D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes !
Et c'est moi qui l'immole ! & cette même main,
D'un frère que j'aimai, déchirerait le sein !
O passion funeste ! ô douleur qui m'égare !
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
Je sens combien le crime est un fardeau cruel !
Mais, que dis-je ! Némours est le seul criminel.
Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie ;
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie ;
Il aime Adélaïde... Ah ! trop jaloux transport !
Il aime, est-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas ! malgré le tems, & la guerre & l'absence,
Leur tranquile union croissait dans le silence ;
Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
Il me trompe, il me hait ; n'importe, il est mon frère !
Il ne périra point. Nature, je me rens ;
Je ne veux point marcher sur les pas des tyrans.
Je n'ai point entendu le signal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide ;
Il en est encor tems.

## SCENE II.

VENDOME, l'oficier des gardes.

VENDOME.

Que l'on sauve Némours;
Portez mon ordre, allez, répondez de ses jours.

L'OFICIER.

Hélas, seigneur! j'ai vû, non loin de cette porte,
Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte;
C'est Coucy qui l'ordonne, & je crains que le sort...

VENDOME.

(*On entend le canon.*)

Quoi, déjà!..... Dieu, qu'entens-je! Ah ciel! mon frère est mort!
Il est mort, & je vis! Et la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte!
Ennemi de l'état, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, ravisseur, assassin,
Voilà quel est Vendôme. Ah! vérité funeste!
Je vois ce que je suis, & ce que je déteste!
Le voile est déchiré, je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu!

Ah, Némours! ah, mon frère! ah, jour de ma ruine!
Je sens que je t'aimais, & mon bras t'assassine,
Mon frère!

L'OFICIER.

Adélaïde, avec empressement,
Veut, seigneur, en secret vous parler un moment.

VENDOME.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance;
Je ne puis soutenir ni soufrir sa présence.
Mais non. D'un paricide elle doit se venger;
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger;
Qu'elle entre....Ah! je succombe, & ne vis plus qu'à peine!

---

## SCENE III.

VENDOME, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Vous l'emportez, seigneur, & puisque votre haine
(Comment puis-je autrement apeller en ce jour
Ces afreux sentimens que vous nommez amour?)
Puis qu'à ravir ma foi, votre haine obstinée
Veut, ou le sang d'un frère, ou ce triste hymenée...,
Puisque je suis réduite au déplorable sort
Ou de trahir Némours, ou de hâter sa mort,
Et que de votre rage & ministre & victime,
Je n'ai plus qu'à choisir mon suplice & mon crime,
Mon choix est fait, seigneur, & je me donne à vous.
Par le droit des forfaits vous êtes mon époux.

Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère;
De Lille, sous ses pas abaissez la barrière;
Que je ne tremble plus pour des jours si chéris;
Je trahis mon amant, je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime, & suis votre conquête;
Commandez, disposez, ma main est toute prête;
Sachez que cette main que vous tyrannisez,
Punira la faiblesse où vous me réduisez.
Sachez qu'au temple même, où vous m'allez conduire....
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous sufire.
Allons! Eh quoi! d'où vient ce silence afecté?
Quoi, votre frère encor n'est point en liberté?

VENDOME.

Mon frère?

ADÉLAÏDE.

Dieu puissant! dissipez mes allarmes!
Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

VENDOME.

Vous demandez sa vie....

ADÉLAÏDE.

Ah! qu'est-ce que j'entens!
Vous qui m'aviez promis....

VENDOME.

Madame, il n'est plus tems.

ADÉLAÏDE.

Il n'est plus tems! Némours!...

VENDOME.

Il est trop vrai, cruelle!
Oui, vous avez dicté sa sentence mortelle.

Coucy pour nos malheurs a trop sû m'obéir;
Ah! revenez à vous, vivez pour me punir,
Frapez! que votre main contre moi ranimée
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'atend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous.
Vengez sur un amant coupable, & sanguinaire,
Tous les crimes afreux que vous m'avez fait faire.

ADÉLAÏDE.

Némours est mort? barbare!....

VENDOME.

Oui: mais c'est de ta main
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADÉLAIDE (*soutenue par Taïse & presque évanouie.*)
Il est mort!

VENDOME.

Ton reproche....

ADÉLAÏDE.

Epargne ma misère:
Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime, & ton vain repentir.
Je veux encor le voir, l'embrasser, & mourir.

VENDOME.

Ton horreur est trop juste: eh bien, Adélaïde,
Pren ce fer, arme-toi, mais contre un paricide;
Je ne mérite pas de mourir de tes coups,
Que ma main les conduise.

## SCENE IV.

VENDOME, ADÉLAÏDE, COUCY.

COUCY.

Ah ciel! que faites-vous?

VENDOME.

Laissez-moi me punir, & me rendre justice.

ADÉLAÏDE *à Coucy.*

Vous, d'un assassinat vous êtes le complice?

VENDOME.

Ministre de mon crime, as-tu pû m'obéir?

COUCY.

Je vous avais promis, seigneur, de vous servir.

VENDOME.

Malheureux que je suis! ta sévère rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse.
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits,
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère!

COUCY.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
Votre aveugle couroux n'allait-il pas soudain,
Du soin de vous venger charger une autre main?

VENDOME.

L'amour, le ſeul amour, de mes ſens toujours maître,
En m'ôtant ma raiſon, m'eût excuſé peut-être :
Mais toi, dont la ſageſſe, & les réflexions,
Ont calmé dans ton ſein toutes les paſſions,
Toi, dont j'avais tant craint l'eſprit ferme & rigide,
Avec tranquilité permettre un paricide!

COUCY.

Eh bien, puiſque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un ſi juſte remords ont pénétré votre ame;
Puiſque malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre ſang, vous voudriez ſauver
Ce ſang dont vos fureurs ont voulu vous priver,
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous aprendre,
Que de vous même enfin Coucy ſait vous défendre.
Connaiſſez-moi, madame, & calmez vos douleurs.
(*au duc.*) (*à Adélaïde.*)
Vous, gardez vos remords; & vous ſéchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois ſoit un jour ſalutaire.
Venez, paraiſſez, prince, embraſſez votre frère.

## SCENE V.

VENDOME, ADÉLAÏDE, NÉMOURS, COUCY.

ADÉLAÏDE.

Némours !

VENDOME.

Mon frère !

ADÉLAÏDE.

Ah ciel !

VENDOME.

Qui l'aurait pû penser?

NÉMOURS (*s'avancant du fond du théâtre.*)

J'ose encor te revoir, te plaindre & t'embrasser.

VENDOME.

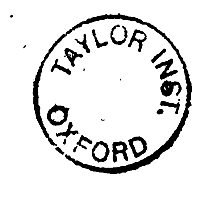
Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

ADÉLAÏDE.

Coucy, digne héros, qui me donnez la vie !

VENDOME.

Il la donne à tous trois.



COUCY.

Un indigne aſſaſſin
Sur Némours à mes yeux avait levé la main;
J'ai frapé le barbare, & prévenant encore
Leurs aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait donner ſoudain le ſignal odieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDOME.

Après ce grand exemple, & ce ſervice inſigne,
Le prix que je t'en dois, c'eſt de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime eſt trop peſant pour moi;
Mes yeux couverts d'un voile & baiſſés devant toi,
Craignent de rencontrer, & les regards d'un frère,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

NÉMOURS.

Tous deux auprès du roi, nous voulions te ſervir.
Quel eſt ton deſſein? parle.

VENDOME.

De me punir,
De nous rendre à tous trois une égale juſtice;
D'expier devant vous, par le plus grand ſuplice,
Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
L'amour & le couroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde, & ma flamme cruelle,
Dans mon cœur déſolé s'irrite encor pour elle.
Coucy ſait à quel point j'adorais ſes apas,
Quand ma jalouſe rage ordonnait ton trépas;

Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
Je l'adore encor plus, & mon amour la cède.
Je m'arache le cœur, je la mets dans tes bras :
Aimez-vous : mais au moins ne me haïssez pas.

NÉMOURS (*à ses pieds.*)

Moi vous haïr jamais! Vendôme, mon cher frère!
J'osai vous outrager... vous me servez de père.

ADÉLAÏDE.

Oui, seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de ma douleur souferte.

VENDOME.

Ah! c'est trop me montrer mes malheurs & ma perte!
Mais vous m'aprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.

(*à Némours.*)

Trop fortunés époux, oui, mon ame atendrie
Imite votre exemple, & chérit sa patrie.
Allez aprendre au roi, pour qui vous combatez,
Mon crime, mes remords, & vos félicités.
Allez; ainsi que vous, je vais le reconaître.
Sur nos remparts soumis amenez votre maître,
Il est déja le mien : nous, allons à ses pieds
Abaisser sans regret nos fronts humiliés.
J'égalerai pour lui votre intrépide zèle;
Bon Français, meilleur frère, ami, sujet fidèle;
Es-tu content, Coucy?

COUCY.

J'ai le prix de mes soins ;
Et du sang des Bourbons je n'atendais pas moins.

*FIN.*



TAN-

# TANCREDE,

## *TRAGÉDIE.*

A MADAME
MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR.

MADAME,

TOUTES les Epîtres dédicatoires ne ſont pas de lâches flateries, toutes ne ſont pas dictées par l'intérêt; celle que vous reçutes de monſieur *Crébillon*, mon confrère à l'académie, & mon premier maître dans un art que j'ai toûjours aimé, fut un monument de ſa reconnaiſſance; le mien durera moins, mais il eſt auſſi juſte. J'ai vû dès votre enfance les graces & les talens ſe développer; j'ai reçu de vous dans tous les tems des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque cenſeur pouvait déſaprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourait être qu'un cœur né ingrat. Je vous

dois beaucoup, MADAME, & je dois le dire. J'ose encor plus, j'ose vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artistes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales sont afreuses, je le sais; la littérature en sera toujours troublée, ainsi que tous les autres états de la vie. On calomniera toujours les gens de lettres comme les gens en place; & j'avouerai que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite, qui seule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même tems que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions, que jamais vous ne reçutes d'impression de l'imposture secrette qui blesse sourdement le mérite, ni de l'imposture publique qui l'ataque insolemment. Vous avez fait du bien avec discernement, parce que vous avez jugé par vous-même; aussi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune personne sans prévention, qui ne rendît justice à votre caractère, non-seulement en public, mais dans les conversations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, MADAME, que c'est quelque chose que le sufrage de ceux qui savent penser.

De tous les arts que nous cultivons en France, l'art de la tragédie n'eſt pas celui qui mérite le moins l'atention publique; car il faut avouer que c'eſt celui dans lequel les Français ſe ſont le plus diſtingués. C'eſt, d'ailleurs, au théâtre ſeul que la nation ſe raſſemble, c'eſt là que l'eſprit & le goût de la jeuneſſe ſe forment; les étrangers y viennent aprendre notre langue; nulle mauvaiſe maxime n'y eſt tolérée, & nul ſentiment eſtimable n'y eſt débité ſans être aplaudi; c'eſt une école toujours ſubſiſtante de poëſie & de vertu.

La tragédie n'eſt pas encore peut-être tout-à-fait ce qu'elle doit être; ſupérieure à celle d'Athènes en pluſieurs choſes, il lui manque ce grand apareil que les magiſtrats d'Athènes ſavaient lui donner.

Permettez moi, MADAME, en vous dédiant une tragédie, de m'étendre ſur cet art des *Sophocles* & des *Euripides*. Je ſais que toute la pompe de l'apareil ne vaut pas une penſée ſublime, ou un ſentiment; de même que la parure n'eſt preſque rien ſans la beauté. Je ſais bien que ce n'eſt pas un grand mérite de parler aux yeux; mais j'oſe être ſûr que le ſublime & le touchant portent un coup beaucoup plus ſenſible, quand ils ſont ſoutenus d'un apareil convenable, & qu'il

faut fraper l'ame & les yeux à la fois. Ce sera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'est dans cet esprit, MADAME, que je dessinai la faible esquisse que je soumets à vos lumières. Je la crayonnai dès que je sus que le théâtre de Paris était changé, & devenait un vrai spectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la représentèrent avec moi sur un petit théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théâtre fût extrêmement étroit, les acteurs ne furent point gênés, tout fut exécuté facilement; ces boucliers, ces devises, ces armes qu'on suspendait dans la lice, faisaient un éfet qui redoublait l'intérêt, parce que cette décoration, cette action, devenait une partie de l'intrigue. Il eût falu que la pièce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'eusse pu éviter les longs récits, que les vers eussent été faits avec plus de soin. Mais le tems où nous nous étions proposé de nous donner ce divertissement, ne permettait pas de délai; la pièce fut faite & aprise en deux mois.

Mes amis me mandent que les comédiens de Paris ne l'ont représentée que parce qu'il en cou-

rait une grande quantité de copies infidèles. Il a donc falu la laisser paraître avec tous les défauts que je n'ai pû corriger. Mais ces défauts même instruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût.

Il y a encor dans cette piéce une autre nouveauté qui me parait mériter d'être perfectionnée; elle est écrite en vers croisés. Cette sorte de poësie sauve l'uniformité de la rime; mais aussi ce genre d'écrire est dangereux, car tout a son écueil. Ces grands tableaux que les anciens regardaient comme une partie essentielle de la tragédie, peuvent aisément nuire au théâtre de France en le réduisant à n'être presque qu'une vaine décoration, & la sorte de vers que j'ai employés dans *Tancréde*, aproche peut-être trop de la prose. Ainsi, il pourait ariver qu'en voulant perfectionner la scène française, on la gâterait entièrement. Il se peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque, il se peut qu'on la corrompe.

J'insiste seulement sur une chose, c'est la variété dont on a besoin dans une ville immense, la seule de la terre qui ait jamais eu des spectacles tous les jours. Tant que nous saurons maintenir par cette variété le mérite de notre scène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres

peuples ; c'est ce qui fait que des personnes de la plus haute distinction représentent souvent nos ouvrages dramatiques, en Allemagne, en Italie, qu'on les traduit même en Angleterre, tandis que nous voyons dans nos provinces des salles de spectacles magnifiques, comme on voyait des cirques dans toutes les provinces romaines ; preuve incontestable du goût qui subsiste parmi nous, & preuve de nos ressources dans les tems les plus difficiles. C'est en vain que plusieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre. Je ne suis pas de l'avis de ceux qui au sortir d'un spectacle, dans un souper délicieux, dans le sein du luxe & des plaisirs, disent gaîment que tout est perdu ; je suis assez près d'une ville de province, aussi peuplée que Rome moderne, & beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, & qui vient de construire en même tems le plus bel hôpital du royaume, & le plus beau théâtre. De bonne foi, tout cela existerait-il si les campagnes ne produisaient que des ronces ?

J'ai choisi pour mon habitation un des moins bons terrains qui soient en France ; cependant rien ne nous y manque. Le pays est orné de maisons, qu'on eût regardées autrefois comme trop belles ;

le pauvre qui veut s'occuper y ceſſe d'être pauvre ; cette petite province eſt devenue un jardin riant ; il vaut mieux ſans doute fertiliſer ſa terre, que ſe plaindre à Paris de la ſtérilité de ſa terre.

Me voilà, MADAME, un peu loin de *Tancrède* ; j'abuſe du droit de mon âge, j'abuſe de vos momens, je tombe dans les digreſſions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'eſt pas là le caractère de votre eſprit ; mais je ſerais plus diffus, ſi je m'abandonnais aux ſentimens de ma reconnaiſſance. Recevez avec votre bonté ordinaire, MADAME, mon atachement & mon reſpect, que rien ne peut altérer jamais.



# PERSONNAGES.

ARGIRE, ⎫
TANCREDE, ⎪
ORBASSAN, ⎬ chevaliers.
LOREDAN, ⎪
CATANE, ⎭
ALDAMON, soldat.
AMENAIDE.
FANIE, suivante.
Plusieurs chevaliers assistans au conseil.
Ecuyers, soldats, peuples.

*La scène est à Syracuse, d'abord dans le palais d'Argire & dans une salle du conseil, ensuite dans la place publique sur laquelle cette salle est construite. L'époque de l'action est de l'année 1005. Les Sarrazins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuviéme siécle; Syracuse avait secoué leur joug. Des gentilshommes Normans commençaient à s'établir vers Salerne dans la Pouille. Les empereurs Grecs possédaient Messine; les Arabes tenaient Palerme & Agrigente.*

# TANCREDE,

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE.

Illustres chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
Et former un état triomphant & tranquille:
Syracuse en ses murs a gémi trop longtems
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est tems de marcher à ces fiers musulmans;
Il est tems de sauver d'un naufrage funeste,
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux,
La liberté; c'est là que tendent tous nos vœux.
Deux puissans ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains,
Les Césars de Bizance, & les fiers Sarrazins,

# PERSONNAGES.

ARGIRE,
TANCREDE,
ORBASSAN, } chevaliers.
LOREDAN,
CATANE,
ALDAMON, soldat.
AMENAIDE.
FANIE, suivante.
Plusieurs chevaliers assistans au conseil.
Ecuyers, soldats, peuples.

*La scène est à Syracuse, d'abord dans le palais d'Argire & dans une salle du conseil, ensuite dans la place publique sur laquelle cette salle est construite. L'époque de l'action est de l'année 1005. Les Sarrazins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuviéme siécle; Syracuse avait secoué leur joug. Des gentilshommes Normans commençaient à s'établir vers Salerne dans la Pouille. Les empereurs Grecs possédaient Messine; les Arabes tenaient Palerme & Agrigente.*

# TANCREDE,

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE.

Illustres chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
Et former un état triomphant & tranquile:
Syracuse en ses murs a gémi trop longtems
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est tems de marcher à ces fiers musulmans;
Il est tems de sauver d'un naufrage funeste,
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux,
La liberté; c'est là que tendent tous nos vœux.
Deux puissans ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains,
Les Césars de Bizance, & les fiers Sarrazins,

Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces despotes altiers partageant l'univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a sous ses loix les peuples de Messine;
Le hardi Solamir insolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna;
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna;
Et tout de Syracuse annonçait la ruine.
Mais nos communs tyrans l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous;
Ils ont perdu leur force en disputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie;
Le moment est propice, il en faut profiter.
La grandeur musulmane est à son dernier âge;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,
Le grand Léon * dans Rome, armé d'un saint courage,
Nous ont assez appris comme on peut la domter.
Je sais qu'aux factions Syracuse livrée
N'a qu'une liberté faible & mal assurée.
Je ne veux point ici vous rapeller ces tems
Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,
Où l'état répandait le sang de ses enfans.

* Léon IV un des grands papes que Rome ait jamais eu. Il chassa les Arabes, & sauva Rome en 849. Voici comme en parle l'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale, & sur les mœurs des nations.* „ Il était né Romain ; le courage des „ premiers âges de la république revivait en lui dans un „ tems de lâcheté & de corruption, tel qu'un des beaux „ monumens de l'ancienne Rome qu'on trouve quelquefois „ dans les ruines de la nouvelle.

Étoufons dans l'oubli nos indignes querelles.
Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public, & du salut de tous.
Que de notre union l'état puisse renaître;
Et si de nos égaux nous fumes trop jaloux,
Vivons & périssons sans avoir eu de maitre.

ORBASSAN.

Argire, il est trop vrai que les divisions
Ont régné trop longtems entre nos deux maisons.
L'état en fut troublé; Syracuse n'aspire
Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille;
Je servirai l'état, vous, & votre famille;
Et du pied des autels où je vais m'engager,
Je marche à Solamir, & je cours vous venger.
Mais ce n'est pas assez de combatre le Maure;
Sur d'autres ennemis il faut jetter les yeux.
Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,
Que peut-être un vil peuple ose chérir encore.
De quel droit les Français, portant partout leurs pas,
Se sont-ils établis dans nos riches climats?
De quel droit un Coucy (*a*) vint-il dans Syracuse,
Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuse?
D'abord modeste & simple il voulut nous servir:
Bientôt fier & superbe il se fit obéir.
Sa race accumulant d'immenses héritages,
Et d'un peuple ébloui maitrisant les suffrages,

(*a*) Un seigneur de Coucy s'établit en Sicile du tems de Charles le Chauve.

Ofa fur ma famille élever fa grandeur.
Nous l'en avons punie, & malgré fa faveur
Nous voyons fes enfans bannis de nos rivages.
Tancrède (*b*), un rejeton de ce fang dangereux,
Des murs de Syracufe éloigné dès l'enfance,
A fervi, nous dit-on, les Céfars de Bizance;
Il eft fier, outragé, fans doute valeureux;
Il doit haïr nos loix, il cherche la vengeance.
Tout Français eft à craindre: on voit même en nos jours
Trois fimples écuyers (*c*), fans biens & fans fecours,
Sortis des flancs glacés de l'humide Neuftrie (*d*),
Aux champs (*e*) Apuliens fe faire une patrie,
Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chaffer les poffeffeurs, & fonder des états.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore:
Et nos champs malheureux par leur fécondité,
Apellent l'avarice & la rapacité
Des brigands du midi, du nord & de l'aurore.
Nous devons nous défendre enfemble & nous venger.
J'ai vû plus d'une fois Syracufe trahie;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer;
Elle condamne à perdre & l'honneur & la vie,
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce fecret, fatal à fon pays.

(*b*) Ce n'eft pas Tancrède de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque tems après.

(*c*) Les premiers Normans qui pafsèrent dans la Pouille, Drogon, Bateric & Repoftel.

(*d*) La Normandie.

(*e*) Le pays de Naples.

A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le fexe ni l'âge.
Venife ne fonda fa fière autorité
Que fur la défiance & la févérité.
Imitons fa fageffe en perdant les coupables.

LOREDAN.

Quelle honte en éfet dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un Maure, un chef des Mufulmans,
Dans la Sicile encor ait tant de partifans!
Que partout dans cette ifle & guerrière & chrétienne,
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des fujets corrompus vendus à fes bienfaits!
Tantôt chez les Céfars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracufe ayant fû s'introduire,
Nous préparant la guerre, & nous ofrant la paix,
Et pour nous défunir foigneux de nous féduire!
Un fexe dangereux dont les faibles efprits
D'un peuple encor plus faible atire les hommages,
Toujours des nouveautés & des héros épris,
A ce Maure impofant prodigua fes fufrages.
Combien de citoyens aujourd'hui prévenus
Pour fes arts féduifans * que l'Arabe cultive!
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
A nos vrais chevaliers noblement inconnus.
Que notre art foit de vaincre, & je n'en veux point d'autre.
J'efpère en ma valeur, j'atends tout de la vôtre;

* En ce tems les Arabes cultivaient feuls les fciences en occident, & ce font eux qui fondèrent l'école de Salerne.

Et j'aprouve surtout cette sévérité
Vengeresse des loix & de la liberté.
Pour détruire l'Espagne il a sufi d'un traître †;
Il en fut parmi nous, chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité:
Au salut de l'état que toute pitié cède:
Combatons Solamir, & proscrivons Tancrède.
Tancrède né d'un sang parmi nous détesté
Est plus à craindre encor pour nôtre liberté.
Dans le dernier conseil un décret juste & sage
Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
A ce nom de Tancrède en secret atachés;
Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,
Sa dot, sa récompense.

CATANE.

Oui, nous y souscrivons.
Que Tancrède, s'il veut, soit puissant à Bizance;
Qu'une cour odieuse honore sa vaillance;
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrède en se donnant un maître despotique,
A renoncé lui-même à nos sacrés remparts.
Plus de retour pour lui; l'esclave des Césars
Ne doit rien posséder dans une république.
Orbassan de nos loix est le plus ferme apui,
Et l'état qu'il soutient ne pouvait moins pour lui.
Tel est mon sentiment.

ARGIRE.

† Le comte Julien, ou l'archevêque Opas.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre;
Ma fille m'eſt bien chère, il eſt vrai; mais enfin,
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin.
Vous ſavez qu'à regret on m'y vit condeſcendre.

LOREDAN.

Blâmez-vous le ſénat?

ARGIRE.

Non; je hais la rigueur;
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens ſont à l'état, l'état ſeul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus; hâtons cet heureux hyménée;
Qu'il amène demain la brillante journée,
Où ce chef arrogant d'un peuple deſtructeur,
Solamir à la fin doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il oſa bien prétendre,
En nous ofrant la paix, à devenir mon gendre (*);
Il penſait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez, — dans tous les tems triomphez d'un rival:
Mes amis — ſoyons prêts — ma faibleſſe & mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander;
A mon gendre Orbaſſan vous daignez l'accorder:

(*) Il était très commun de marier les chrétiennes à des muſulmans; & Abdaliſſe, le fils de Muſa conquérant de l'Eſpagne, épouſa la fille du roi Rodrigues: cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuſes.

Vous ſuivre eſt pour mes ans un aſſez beau partage;
Je ſervi près de vous, j'aurai cet avantage;
Je ſentirai mon cœur encor ſe ranimer;
Mes yeux ſeront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vus vaincre avant de ſe fermer.

LOREDAN.

Nous combatrons ſous vous, ſeigneur, nous oſons croire
Que ce jour, quel qu'il ſoit, nous ſera glorieux;
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur conſolant de mourir à vos yeux.

---

## SCENE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

EH bien, brave Orbaſſan, ſuis-je enfin votre père?
Tous vos reſſentimens ſont-ils bien éfacés?
Pourai-je en vous d'un fils trouver le caractère?
Dois-je compter ſur vous?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit aſſez:
J'aime l'état, Argire, il nous réconcilie.
Cet hymen nous raproche, & la raiſon nous lie.
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle à jamais aſſoupie,
Mon cœur qui vous haït, ne vous eût eſtimé.

L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne;
Mais un si noble hymen ne sera point le fruit
D'un feu né d'un instant, qu'un autre instant détruit,
Que suit l'indiférence, & trop souvent la haine.
Ce cœur que la patrie apelle aux champs de Mars,
Ne sait point soupirer au milieu des hazards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naissante à tous deux nécessaire,
La splendeur de l'état, votre intérêt, le mien;
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
Il poura resserrer un si noble lien;
Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'estime en un soldat cette mâle fierté:
Mais la franchise plait, & non l'austérité.
J'espère que bientôt ma chère Aménaïde
Poura fléchir en vous ce courage rigide.
C'est peu d'être un guerrier; la modeste douceur
Donne un prix aux vertus, & sied à la valeur.
Vous sentez que ma fille au sortir de l'enfance,
Dans nos tems orageux de trouble & de malheur,
Par sa mère élevée à la cour de Bizance,
Pourait s'éfaroucher de ce sévère accueil,
Qui tient de la rudesse, & ressemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard & d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même pardonnez à mon humeur austère:
Élevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politesses vaines,
A cet art de flater, à cet esprit des cours,

La grossière vertu des mœurs républicaines.
Mais je sais respecter la naissance & le rang
D'un estimable objet formé de votre sang.
Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, & m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

---

## SCENE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMENAÏDE.

ARGIRE.

Le bien de cet état, les voix de Syracuse,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux;
Leurs ordres réunis ne soufrent point d'excuse.
Ce noble chevalier, qui se rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
Vous connaissez son nom, son rang, sa renommée:
Puissant dans Syracuse, il commande l'armée:
Tous les droits de Tancrède entre ses mains remis....

AMENAÏDE *à part.*

De Tancrède!

ARGIRE.

.... A mes yeux sont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore assez, seigneur, & sa présence

Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
Puissai-je en méritant vos bontés & son choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'espèrance !

AMENAÏDE.

Mon père, en tous les tems, je sais que votre cœur
Sentit tous mes chagrins, & voulut mon bonheur.
Votre choix me destine un héros en partage;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grace à votre sagesse ont terminé leurs cours,
Du nœud qui vous rejoint votre fille est le gage;
D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbassan permettra que ce cœur étonné,
Qu'oprima dès l'enfance un sort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le sein de son père.

ORBASSAN.

Vous le devez, madame; & loin de m'oposer
A de tels sentimens, dignes de mon estime,
Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abuser.
J'ai quité nos guerriers, je revole à leur tête;
C'est peu d'un tel hymen, il le faut mériter;
La victoire en rend digne, & j'ose me flater
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.



## SCENE IV.

### ARGIRE, AMENAÏDE.

ARGIRE.

Vous semblez interdite : & vos yeux pleins d'éfroi,
De larmes obscurcis, se détournent de moi.
Vos soupirs étoufés semblent me faire injure.
La bouche obéit mal, lorsque le cœur murmure.

AMENAÏDE.

Seigneur, je l'avoûrai, je ne m'atendais pas
Qu'après tant de malheurs, & de si longs débats,
Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre,
Que mes tremblantes mains uniraient l'un & l'autre,
Et que votre ennemi dût passer dans mes bras.
Je n'oublirai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un asyle;
Que ma mère à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger;
Que des bras paternels avec elle arachée,
A ses tristes destins dans Bizance atachée,
J'ai partagé longtems les maux qu'elle a souferts.
Au sortir du berceau j'ai connu les revers :
J'apris sous une mère abandonnée, errante,
A suporter l'exil & le sort des proscrits,
L'accueil impérieux d'une cour arogante,
Et la fausse pitié pire que les mépris.

Dans un fort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis feule au monde, en proie à mon éfroi,
Rofeau faible & tremblant, n'ayant d'apui que moi.
Votre deftin changea. Syracufe en allarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se repofa fur vous du deftin de fes armes,
Et de fes murs fanglans repouffa fes vainqueurs.
Dans le fein paternel je me vis rapellée;
Un malheur inoui m'en avait exilée.
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je fais quel intérêt, quel efpoir vous anime;
Mais de vos ennemis je me vis la victime.
Je fuis enfin la vôtre; & ce jour dangereux
Peut-être de nos jours fera le plus afreux.

ARGIRE.

Il fera fortuné, c'eft à vous de m'en croire.
Je vous aime, ma fille, & j'aime votre gloire.
On a trop murmuré, quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous ofrir,
Ofa me propofer de l'accepter pour gendre;
Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à préfent notre apui.

AMENAÏDE.

Quel apui! vous vantez fa fuperbe fortune;
Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune.

Je voudrais qu'un héros si fier & si puissant
N'eût point pour s'agrandir dépouillé l'innocent (*).

ARGIRE.

Du conseil, il est vrai, la prudence sévère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère.
Elle abusa longtems de son autorité.
Elle a trop d'ennemis.

AMENAÏDE.

Seigneur, ou je m'abuse,
Ou Tancrède est encor aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son cœur indomté;
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illirie;
Mais plus il a servi sous l'aigle des césars,
Moins il doit espérer de revoir sa patrie.
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMENAÏDE.

Pour jamais! lui Tancrède *?

ARGIRE.

Oui, l'on craint sa présence.
Et si vous l'avez vû dans les murs de Bizance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMENAÏDE.

Je ne le croyais pas *.
Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore
L'apui de Syracuse, & le vainqueur du Maure;
Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats

(*) Si on joue cette tragédie dans les provinces, l'actrice représentant *Aménaïde* doit savoir que ces vers marqués * doivent être récités avec l'air & le ton d'une froideur contrainte.

Pour ce fier Orbassan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, & qu'ils vous oprimèrent,
Tancrède aurait pour vous afronté le trépas.
C'est tout ce que j'ai sû.

ARGIRE.

C'est trop, Aménaïde.
Rendez vous aux conseils d'un père qui vous guide.
Conformez vous au tems, conformez vous aux lieux.
Solamir & Tancrède, & la cour de Bizance,
Sont tous également en horreur en ces lieux.
Votre bonheur dépend de votre complaisance.
J'ai pendant soixante ans combatu pour l'état.
Je le servis injuste, & le chéris ingrat.
Je dois penser ainsi jusqu'à ma dernière heure.
Prenez mes sentimens: & devant que je meure,
Consolez mes vieux ans, dont vous faites l'espoir.
Je suis prêt à finir une vie orageuse:
La vôtre doit couler sous les loix du devoir;
Et je mourai content, si vous vivez heureuse.

AMENAÏDE.

Ah seigneur! croyez moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la cour d'un empereur.
Je vous ai consacré mes sentimens, ma vie;
Mais pour en disposer atendez quelques jours.
Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie;
Ce crédit si vanté doit-il durer toujours?
Il peut tomber; tout change: & ce héros peut-être
S'est trop tôt déclaré votre gendre & mon maître.

ARGIRE.

Comment? que dites-vous?

AMENAÏDE.

Cette témérité
Eſt peu reſpectueuſe, & vous ſemble une injure.
Je ſais que dans les cours mon ſexe plus flaté,
Dans votre république a moins de liberté:
A Bizance on le ſert; ici la loi plus dure
Veut de l'obéiſſance, & défend le murmure.
Les muſulmans altiers, trop longtems vos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs;
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles?

ARGIRE.

Vous ſeule, vous, ma fille, en abuſant trop d'elles.
De tout ce que j'entends mon eſprit eſt confus.
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un nœud ſi légitime;
La parole eſt donnée, y manquer eſt un crime.
Vous me l'avez bien dit, je ſuis né malheureux:
Jamais aucun ſuccès n'a couronné mes vœux.
Tous les jours de ma vie ont été des orages.
Dieu puiſſant! détournez ces funeſtes préſages;
Et puiſſe Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins triſtes que les miens!

---

## SCENE V.

AMENAÏDE *ſeule.*

TAncrède, cher amant! moi j'aurais la faibleſſe
De trahir mes ſermens pour ton perſécuteur!

Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
Partageant ta dépouille avec cet opresseur,
Je pourais...

## SCENE VI.

### AMENAÏDE, FANIE.

AMENAÏDE.

Viens, aproche, ô ma chére Fanie :
Voi le trait déteſté qui m'arache la vie.
Orbaſſan par mon père eſt nommé mon époux!

FANIE.

Je ſens combien cet ordre eſt douloureux pour vous.
J'ai vû vos ſentimens, j'en ai connu la force.
Le ſort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce
Qui puſſent arêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choiſie.
Votre cœur s'eſt donné, c'eſt pour toute la vie.
Tancrède & Solamir touchés de vos apas,
Dans la cour des céſars en ſecret ſoupirèrent ;
Mais celui que vos yeux juſtement diſtinguèrent,
Qui ſeul obtient vos vœux, qui ſut les mériter,
En ſera toujours digne ; & puiſque dans Bizance
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbaſſan dans ces lieux ne poura l'emporter ;
Votre ame eſt trop conſtante.

AMENAÏDE.

Ah! tu n'en peux douter ;

On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage;
C'eſt le ſort d'un héros d'être perſécuté;
Je ſens que c'eſt le mien de l'aimer davantage.
Écoute; dans ces murs Tancrède eſt regretté,
Le peuple le chérit?

FANIE.

Banni dans ſon enfance,
De ſon père oublié, les faſtueux amis
Ont bientôt à ſon ſort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'abſence.
A leurs ſeuls intérêts les grands ſont atachés.
Le peuple eſt plus ſenſible.

AMENAÏDE.

Il eſt auſſi plus juſte.

FANIE.

Mais il eſt aſſervi: nos amis ſont cachés;
Aucun n'oſe parler pour ce proſcrit auguſte.
Un ſénat tyrannique eſt ici tout-puiſſant.

AMENAÏDE.

Oui, je ſais qu'il peut tout, quand Tancrède eſt abſent.

FANIE.

S'il pouvait ſe montrer, j'eſpérerais encore:
Mais il eſt loin de vous.

AMENAÏDE.

Juſte ciel, je t'implore
(*à Fanie.*)
Je me confie à toi. Tancrède n'eſt pas loin;
Et quand de l'écarter on prend l'indigne ſoin,
Lorſque la tyrannie au comble eſt parvenue,
Il eſt tems qu'il paraiſſe, & qu'on tremble à ſa vue.

Tancrède eſt dans Meſſine.

FANIE.

Eſt-il vrai ? juſtes cieux!
Et cet indigne hymen eſt formé ſous ſes yeux!

AMENAÏDE.

Il ne le ſera pas, — non, Fanie ; & peut-être
Mes opreſſeurs & moi nous n'aurons plus qu'un maître.
Vien, — je t'aprendrai tout ; — mais il faut tout oſer.
Le joug eſt trop honteux, ma main doit le briſer.
La perſécution enhardit ma faibleſſe ;
Le trahir eſt un crime, obéir eſt baſſeſſe.
S'il vient, c'eſt pour moi ſeule, & je l'ai mérité :
Et moi timide eſclave à ſon tyran promiſe,
Victime malheureuſe indignement ſoumiſe,
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité !
Non, l'amour à mon ſexe inſpire le courage ;
C'eſt à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il eſt des dangers que ma crainte enviſage,
Ces dangers me ſont chers, ils naiſſent de l'amour.

*Fin du premier acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

AMÉNAÏDE *seule.*

OU portai-je mes pas ? — d'où vient que je frissonne ?
Moi des remords? — qui ! moi ? le crime seul les donne. —
Ma cause est juste. — O cieux ! protégez mes desseins ! —

(*à Fanie qui entre.*)

Allons, rassurons nous. — Suis-je en tout obéie ?

FANIE.

Votre esclave est parti, la lettre est dans ses mains.

AMÉNAÏDE.

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie ; —
Mais je connais son zèle : il m'a toujours servie.
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
Né d'ayeux musulmans chez les Syracusains,
Instruit dans les deux loix, & dans les deux langages,
Du camp des Sarrazins il connait les passages,
Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins ;
C'est lui qui découvrit, par une course utile,
Que Tancrède en secret a revû la Sicile ;
C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.
Ma lettre par ses soins remise aux mains d'un Maure,
Dans Messine demain doit être avant l'aurore.

Des Maures & des Grecs les befoins mutuels
Ont toujours confervé, dans cette longue guerre,
Une corefpondance à tous deux néceffaire;
Tant la nature unit les malheureux mortels!

FANIE.

Ce pas eft dangereux; mais le nom de Tancrède,
Ce nom fi redoutable à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'eft point dans cette lettre à Tancrède adreffée.
Si vous l'avez toujours préfent à la penfée,
Vous avez fu, du moins, le taire en écrivant.
Au camp des Sarrazins votre lettre portée,
Vainement ferait lue, ou ferait arêtée.
Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne fut mieux fe voiler dans l'ombre du myftère,
Et ne fut plus hardi, fans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon éfroi.

AMÉNAÏDE.

Le ciel jufqu'à préfent femble veiller fur moi;
Il ramène Tancrède, & tu veux que je tremble?

FANIE.

Hélas! qu'en d'autres lieux fa bonté vous raffemble.
La haine & l'intérêt s'arment trop contre lui;
Tout fon parti fe tait; qui fera fon apui?

AMÉNAÏDE.

Sa gloire. Qu'il fe montre, il deviendra le maître.
Un héros qu'on oprime atendrit tous les cœurs;
Il les anime tous, quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival eſt à craindre.

AMÉNAÏDE.

Ah! combats ces terreurs,
Et ne m'en donne point. Souvien toi que ma mère
Nous unit l'un & l'autre à ſes derniers momens;
Que Tancrède eſt à moi; qu'aucune loi contraire
Ne peut rien ſur nos vœux, & ſur nos ſentimens.
Hélas! nous regrettions cette iſle ſi funeſte,
Dans le ſein de la gloire & des murs des céſars.
Vers ces champs trop aimés qu'aujourd'hui je déteſte,
Nous tournions triſtement nos avides regards.
J'étais loin de penſer que le ſort qui m'obſède
Me gardât pour époux l'opreſſeur de Tancrède,
Et que j'aurais pour dot l'exécrable préſent
Des biens qu'un raviſſeur enlève à mon amant.
Il faut l'inſtruire au moins d'une telle injuſtice;
Qu'il aprenne de moi ſa perte & mon ſuplice;
Qu'il hâte ſon retour & défende ſes droits.
Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah! ſi je le pouvais, j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père, & reſpecte ſon âge;
Mais je voudrais armer nos peuples ſoulevés,
Contre cet Orbaſſan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier ſa conduite eſt indigne.
Intéreſſé, cruel, il prétend à l'honneur!
Il croit d'un peuple libre être le protecteur!
Il ordonne ma honte, & mon père la ſigne!
Et je dois la ſubir, & je dois me livrer
Au maître impérieux qui penſe m'honorer!

Hélas!

Hélas ! dans Syracuse on hait la tyrannie ;
Mais la plus exécrable, & la plus impunie,
Est celle qui commande & la haine & l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le sort en est jeté.

F A N I E.

Vous aviez paru craindre.

A M É N A Ï D E.

Je ne crains plus.

F A N I E.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrède même est aujourd'hui porté ;
Il y va de la vie à qui le veut enfraindre.

A M É N A Ï D E.

Je le sais, mon esprit en fut épouvanté ;
Mais l'amour est bien faible alors qu'il est timide.
J'adore, tu le sais, un héros intrépide ;
Comme lui je dois l'être.

F A N I E.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, serait-elle écoutée ?
Pour éfrayer le peuple elle paraît dictée.

A M É N A Ï D E.

Elle ataque Tancrède ; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres !
Ce n'était point ainsi que ces braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illustres vainqueurs,
Subjuguaient l'Italie, & conquéraient des cœurs.

On aimait leur franchiſe, on redoutait leurs armes;
Les ſoupçons n'entraient point dans leurs eſprits altiers.
L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers;
Chez les ſeuls ennemis ils portaient les allarmes;
Et le peuple amoureux de leur autorité,
Combatait pour leur gloire & pour ſa liberté.
Ils abaiſſaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un ſénat ombrageux,
Toujours en défiance, & toujours orageux,
Qui lui-même ſe craint, & que le peuple abhore.
Je ne ſais ſi mon cœur eſt trop plein de ſes feux.
Trop de prévention peut-être me poſſède;
Mais je ne puis ſoufrir ce qui n'eſt pas Tancrède.
La foule des humains n'exiſte point pour moi;
Son nom ſeul en ces lieux diſſipe mon éfroi,
Et tous ſes ennemis iritent ma colère.

---

## SCENE II.

AMÉNAÏDE, FANIE, *ſur le devant*, ARGIRE, les chevaliers *au fond.*

ARGIRE.

CHevaliers, — je ſuccombe à cet excès d'horeur.
Ah! j'eſpérais du moins mourir ſans deshonneur.
(*à ſa fille avec des ſanglots mêlés de colère.*)
Retirez-vous, — ſortez.

AMÉNAÏDE.

Qu'entens-je! vous, mon père?

ARGIRE.

Moi, ton père! — est-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison?

AMÉNAÏDE (*faisant un pas apuyée sur Fanie.*)

Je suis perdue!...

ARGIRE.

Arrête.... ah! trop chère victime,
Qu'as-tu fait?...

AMÉNAÏDE (*pleurant.*)

Nos malheurs....

ARGIRE.

Pleures-tu sur ton crime?

AMÉNAÏDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi! tu démens ton seing?

AMÉNAÏDE.

Non...

ARGIRE.

Tu vois que le crime est écrit de ta main.
Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre.
Ma fille! — il est donc vrai? — tu n'oses me répondre!
Laisse au moins dans le doute un père au desespoir.
J'ai vécu trop longtems. — Qu'as-tu fait?....

AMÉNAÏDE.

Mon devoir.
Aviez-vous fait le vôtre?

ARGIRE.

Ah! c'en est trop, cruelle!
Oses-tu te vanter d'être si criminelle?

Laisse moi, malheureuse! ôte toi de ces lieux:
Va, sors, — une autre main saura fermer mes yeux.

AMÉNAÏDE *sort, presque évanouïe entre les bras de Fanie.*

Je me meurs!

---

## SCENE III.

ARGIRE, les chevaliers.

ARGIRE.

Mes amis, dans une telle injure, —
Après son aveu même, — après ce crime afreux, —
Excusez d'un vieillard les sanglots douloureux. —
Je dois tout à l'état, — mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos sévères voix mêle la voix tremblante.
Aménaïde, hélas! ne peut être innocente;
Mais signer à la fois mon oprobre & sa mort,
Vous ne le voulez pas, — c'est un barbare éfort;
La nature en frémit, & j'en suis incapable.

LORÉDAN.

Nous plaignons tous, seigneur, un père respectable;
Nous sentons sa blessure, & craignons de l'aigrir;
Mais vous-même avez vû cette lettre coupable;
L'esclave la portait au camp de Solamir;
Auprès de ce camp même on a surpris le traître,
Et l'insolent Arabe a pû le voir punir.
Ses odieux desseins n'ont que trop sû paraître.

L'état était perdu. Nos dangers, nos fermens
Ne soufrent point de nous de vains ménagemens.
Les loix n'écoutent point la pitié paternelle;
L'état parle, il sufit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entens.
Je sais ce qu'on prépare à cette criminelle;
Mais elle était ma fille, — & voilà son époux. —
Je cède à ma douleur, — je m'abandonne à vous. —
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle. (*il sort.*)

---

## SCENE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

DÉja de la saisir l'ordre est donné par nous.
Sans doute il est afreux de voir tant de noblesse,
Les graces, les atraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier suplice enfermés au tombeau.
Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée;
C'est la religion lâchement profanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidèle en nos murs apelle l'étranger!
La Grèce & la Sicile ont vû des citoyennes
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos loix pour ces fiers musulmans,
Vainqueurs de tous côtés, & partout nos tyrans;

Mais que d'un chevalier la fille respectée,

( *à Orbassan.* )

Sur le point d'être à vous, & marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche & si cruel!
De ce crime nouveau Syracuse infectée,
Veut de notre justice un exemple éternel.

LOREDAN.

Je l'avoue en tremblant: sa mort est légitime,
Plus sa race est illustre, & plus grand est le crime.
On sait de Solamir l'espoir ambitieux;
On connaît ses desseins, son amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper & de plaire,
D'imposer aux esprits, & d'éblouïr les yeux.
C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste,
*Régnez dans nos états;* Ces mots trop odieux
Nous révèlent assez un complot manifeste.
Pour l'honneur d'Orbassan je suprime le reste;
Il nous ferait rougir. Quel est le chevalier
Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,
Pour ce coupable objet signaler son courage,
Et hazarder sa gloire à le justifier?

CATANE.

Orbassan, comme vous nous sentons votre injure,
Nous allons l'éfacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen. Oubliez la parjure.
Son suplice vous venge, & ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me consterne, au moins: — on aproche, — c'est elle,
Qu'au séjour des forfaits conduisent des soldats. —

Cette honte m'indigne autant qu'elle m'ofenſe ;
Laiſſez moi lui parler.

---

## SCENE V.

Les chevaliers *ſur le devant*, AMÉNAÏDE *au fond entourée de gardes.*

AMÉNAÏDE *dans le fond.*

O Céleſte puiſſance !
Ne m'abandonnez point dans ces momens afreux.
Grand Dieu ! vous connaiſſez l'objet de tous mes vœux ;
Vous connaiſſez mon cœur ; eſt-il donc ſi coupable ?

CATANE.

Vous voulez voir encore cet objet condamnable ?

ORBASSAN.

Oui, je le veux. —

CATANE.

Sortons, parlez lui, mais ſongez
Que les loix, les autels, l'honneur ſont outragés ;
Syracuſe à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le ſais comme vous : un même ſoin m'anime.
Eloignez vous, ſoldats.

## SCENE VI.

AMÉNAÏDE, ORBASSAN.

AMÉNAÏDE.

QU'ofez-vous atenter ?
A mes derniers momens venez-vous infulter ?

ORBASSAN.

Ma fierté jufques-là ne peut-être avilie.
— Je vous donnais ma main ; je vous avais choifie,
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne fais fi mon cœur s'en fouviendrait encore,
Ou s'il eft indigné d'avoir connu des loix ;
Mais il ne peut foufrir ce qui le deshonore.
Je ne veux point penfer qu'Orbaffan foit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhore ;
Ce crime eft trop indigne, il eft trop inouï ;
Et pour vous, pour l'état, & furtout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, & prétends ne rien croire.
Syracufe aujourd'hui voit en moi votre époux,
Ce titre me fufit, je me refpecte en vous ;
Ma gloire eft ofenfée, & je prends fa défenfe.
Les loix des chevaliers ordonnent ces combats ;
Le jugement de Dieu * dépend de notre bras ;

* On fait affez qu'on apellait ces combats *le jugement de Dieu.*

C'eſt le glaive qui juge & qui fait l'innocence.
Je ſuis prêt.

AMÉNAÏDE.

Vous ?

ORBASSAN.

Moi ſeul : & j'oſe me flater
Qu'après cette démarche, après cette entrepriſe,
( Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autoriſe )
Un cœur qui m'était dû, me ſaura mériter.
Je n'examine point ſi votre ame ſurpriſe
Ou par mes ennemis, ou par un ſéducteur,
Un moment aveuglée eut un moment d'erreur,
Si votre averſion fuyait mon hyménée.
Les bienfaits peuvent tout ſur une ame bien née ;
La vertu s'afermit par un remors heureux.
Je ſuis ſûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'eſt point aſſez ; j'ai le droit de prétendre
( Soit fierté, ſoit amour ) un ſentiment plus tendre.
Les loix veulent ici des ſermens ſolemnels ;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faibleſſe, en impoſe à la crainte,
Qu'en ſe trompant ſoi-même on prodigue aux autels ;
A ma franchiſe altière il faut parler ſans feinte :
Prononcez. Mon cœur s'ouvre & mon bras eſt armé ;
Je peux mourir pour vous ; — mais je dois être aimé.

AMÉNAÏDE.

Dans l'abîme éfroyable où je ſuis deſcendue,
A peine avec horeur à moi-même rendue,

Cet éfort généreux, que je n'atendais pas,
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait ſous mes pas.
Vous me forcez, ſeigneur, à la reconnaiſſance,
Et tout près du ſépulcre où l'on va m'enfermer,
Mon dernier ſentiment eſt de vous eſtimer.
Connaiſſez moi, ſachez que mon cœur vous ofenſe;
Mais je n'ai point trahi ma gloire & mon pays;
Je ne vous trahis point; je n'avais rien promis.
Mon ame envers la vôtre eſt aſſez criminelle;
Sachez qu'elle eſt ingrate, & non pas infidèle..
Je ne peux vous aimer; je ne peux à ce prix
Accepter un combat pour ma cauſe entrepris.
Je ſais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du faſtueux éfort,
De voir ſans m'allarmer les aprêts de ma mort; —
Je regrette la vie, — elle dut m'être chère..
Je pleure mon deſtin, je gémis ſur mon père.
Mais, malgré ma faibleſſe, & malgré mon éfroi,
Je ne peux vous tromper; n'atendez rien de moi.
Je vous parais coupable après un tel outrage;
Mais ce cœur, croyez moi, le ferait davantage,
Si juſqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
Je ne veux (pardonnez à ce triſte langage)
De vous, pour mon époux, ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé; jugez, & vengez votre ofenſe.

ORBASSAN.

Je me borne, madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,

A l'oublier. Mon bras prenait votre défenſe,
Mais quite envers ma gloire, auſſi-bien qu'envers vous,
Je ne ſuis plus qu'un juge à ſon devoir fidèle,
Soumis à la loi ſeule, inſenſible comme elle,
Et qui ne doit ſentir ni regrets ni couroux.

---

## SCENE VII.

AMÉNAÏDE, — ſoldats *dans l'enfoncement.*

J'Ai donc dicté l'arrêt, — & je me ſacrifie! —
O toi ſeul des humains qui méritas ma foi,
Toi pour qui je mourai, pour qui j'aimais la vie,
Je ſuis donc condamnée! — Oui, je le ſuis pour toi;
Allons, — je l'ai voulu; — mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé dont les jours vont finir!
Des liens, des boureaux; — ces aprêts d'infamie!
O mort! afreuſe mort! puis-je vous ſoutenir?
Tourmens, trépas honteux, — tout mon courage cède.
— Non, il n'eſt point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, & non pas me punir.
Quoi! je meurs en coupable! — un père! une patrie!
Je les ſervais tous deux, & tous deux m'ont flétrie!
Et je n'aurai pour moi, dans ces momens d'horeur,
Que mon ſeul témoignage, & la voix de mon cœur!
(*à Fanie, qui entre.*)
Quels momens pour Tancrède! O ma chère Fanie!

(*Fanie lui baiſe la main en pleurant, & Aménaïde l'embraſſe.*)

La douceur de te voir ne m'eſt donc point ravie!

FANIE.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux!

AMÉNAÏDE.

Ah! — je vois s'avancer ces monſtres odieux.....

(*Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.*)

Porte un jour au héros à qui j'étais unie,
Mes derniers ſentimens, & mes derniers adieux,
Fanie, — il aprendra ſi je mourus fidèle;
Je coûterai du moins des larmes à ſes yeux:
Il poura me venger: — ma mort eſt moins cruelle.

*Fin du ſecond acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

TANCREDE *suivi de deux écuyers qui portent sa lance, son écu &c.* ALDAMON.

TANCREDE.

A Tous les cœurs bien nés que la patrie eſt chère !
Qu'avec raviſſement je revois ce ſéjour !
Cher & brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'eſt toi dont l'heureux zèle a ſervi mon retour.
Que Tancrède eſt heureux ! que ce jour m'eſt proſpère !
Tout mon ſort eſt changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'oſe dire — & plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'eſt trop vanter mes ſervices vulgaires,
Et c'eſt trop relever un ſort tel que le mien;
Je ne ſuis qu'un ſoldat, un ſimple citoyen....

TANCREDE.

Je le ſuis comme vous : les citoyens ſont frères.

ALDAMON.

Deux ans dans l'orient ſous vous j'ai combatu ;
Je vous vis éfacer l'éclat de vos ancêtres ;
J'admirai d'aſſez près votre haute vertu ;
C'eſt là mon ſeul mérite : élevé par mes maîtres,

Né dans votre maison, je vous suis asservi.
Je dois....

TANCREDE.

Vous ne devez être que mon ami.
— Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
Ces murs tôûjours sacrés pour le cœur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vû naître, & dont je suis banni!
— Apren moi dans quels lieux respire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où son père réside;
Cette place y conduit; plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillans chevaliers, ce sénat intrépide,
Qui font les loix du peuple & combatent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le musulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand apui.
Voilà leurs bouclîers, leurs lances, leurs devises,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCREDE.

Que ce nom soit caché, puis qu'on le persécute;
Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.
(*à ses écuyers.*)
Vous, qu'on suspende ici mes chifres éfacés;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en bute;
Que mes armes sans faste, emblême des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient atâchés sans pompe à ces tristes murailles.

(*Les écuyers suspendent ses armes aux places vuides, au milieu des autres trophées.*)

Conservez ma devise ; elle est chère à mon cœur ;
Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance ;
Elle a conduit mes pas & fait mon espérance ;
Les mots en sont sacrés ; c'est, *l'amour & l'honneur.*
Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les suivre aux combats dans leurs murs est venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.

(*à Aldamon.*)

Quel est leur chef, ami ?

ALDAMON.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez sû, le respectable Argire.

TANCREDE *à part.*

Père d'Aménaïde !..

ALDAMON.

On le vit trop longtems
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin sa juste autorité :
On respecte son rang, son nom, sa probité :
Mais l'âge l'afaiblit ; Orbassan lui succède.

TANCREDE.

Orbassan ! l'ennemi, l'opresseur de Tancrède !
Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux ?
Ah ! parle, est-il bien vrai que cet audacieux,
D'un père trop facile ait surpris la faiblesse,
Que de son alliance il ait eu la promesse,

Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle?

ALDAMON.

Hier confusément j'en apris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort,
Où je vous ai reçu, grace à mon heureux sort,
A mon poste ataché, j'avoûrai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhore;
On vous y persécute, ils sont afreux pour moi.

TANCREDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;
Cours chez Aménaïde, & parais devant elle:
Di lui qu'un inconnu brulant du plus beau zèle,
Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom,
Pour les prospérités de sa noble maison,
Ataché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
D'un entretien secret lui demande la grace.

ALDAMON.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès.
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zèle atache encore.
Plût au ciel qu'on eût vû le pur sang des Français
Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire!
Quel que soit le dessein, seigneur, qui vous inspire,
Puisque vous m'envoyez, je réponds du succès.



SCE-

## SCENE II.

TANCREDE, ses éeuyers *au fond.*

IL sera favorable : & ce ciel qui me guide,
Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
Et qui dans tous les tems accorda sa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur,
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
Aménaïde m'aime, & son cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un afront.
Loin des camps des césars, & loin de l'Illirie,
Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, & qui dans mon malheur
Après Aménaïde est si chère à mon cœur!
J'arive; un autre ici l'obtiendrait de son père!
Et sa fille à ce point aurait pû me trahir!
Quel est cet Orbassan? quel est ce téméraire?
Quels sont donc les exploits dont il doit s'aplaudir?
Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
Qui des plus grands héros serait la récompense,
Qui m'apartient du moins par les droits de l'amour?
Avant de me l'ôter il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même elle serait fidèle.
L'opresseur de mon sang ne peut régner sur elle.

Oui, ton cœur m'eſt connu; je n'en redoute rien,
Ma chère Aménaïde, il eſt tel que le mien,
Incapable d'éfroi, de crainte & d'inconſtance.

## SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON.

TANCREDE.

Ah! trop heureux ami, tu ſors de ſa préſence;
Tu vois tous mes tranſports; allons, condui mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funeſtes lieux, ſeigneur, n'avancez pas.

TANCREDE.

Que me dis-tu? les pleurs inondent ton viſage!

ALDAMON.

Ah! fuyez pour jamais ce malheureux rivage.
Après les atentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obſcur que je ſuis.

TANCREDE.

Comment?...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage ſublime;
La gloire vous atend aux tentes des céſars;
Elle n'eſt point pour vous dans ces afreux remparts.
Fuyez, vous n'y verriez que la honte & le crime.

TANCREDE.

De quels traits inouis viens-tu percer mon cœur!
Qu'as-tu vû? que t'a dit? que fait Aménaïde?

ALDAMON.

J'ai trop vû vos desseins... Oubliez-la, seigneur.

TANCREDE.

Ciel! Orbassan l'emporte, Orbassan! la perfide!
L'ennemi de son père, & mon persécuteur!

ALDAMON.

Son père a ce matin signé cet hyménée,
Et la pompe fatale en était ordonnée....

TANCREDE.

Et je serais témoin de cet excès d'horeur!

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient sa dot. — Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos ayeux.

TANCREDE.

Le lâche! il m'enlevait ce qu'un héros méprise.
Aménaïde, ô ciel! en ses mains est remise?
Elle est à lui?

ALDAMON.

Seigneur, ce sont les moindres coups
Que le ciel irité vient de lancer sur vous.

TANCREDE.

Achéve donc, cruel, de m'arracher la vie,
Achève, — parle, — hélas!

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier persécuteur de vos jours glorieux,
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,

Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie;
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux,
L'infidèle, seigneur, vous trahissait tous deux.

TANCREDE.

Pour qui ?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'opresseur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCREDE.

O ciel! ô trop funeste nom!
Solamir!.... Dans Bizance il soupira pour elle,
Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur;
Elle n'a pû trahir ses sermens & mon cœur.
Tant d'horeur n'entre point dans une ame si belle,
Elle en est incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé:
Mais ce secret horible est partout revélé.

TANCREDE.

Écoute, je connais l'envie & l'imposture:
Eh! quel cœur généreux échape à leur injure!
Proscrit dès mon berceau, nouri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
Qui d'états en états ai porté mon courage,
Qui partout de l'envie ai senti la fureur,
Depuis que je suis né, j'ai vû la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie,

Chez les républicains, comme à la cour des rois.
Argire fut longtems accufé par fa voix;
Il foufrit comme moi; cher ami, je m'abufe,
Ou ce monftre odieux règne dans Syracufe.
Ses ferpens font nouris de ces mortels poifons,
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'efprit de parti je fais quelle eft la rage;
L'augufte Aménaïde en éprouve l'outrage.
Entrons: je veux la voir, l'entendre, & m'éclairer.

ALDAMON.

Ah! feigneur, arêtez; il faut donc tout vous dire:
On l'arache des bras du malheureux Argire;
Elle eft aux fers.

TANCREDE.

Qu'entens-je?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus afreux fuplice.

TANCREDE.

Aménaïde!

ALDAMON.

Hélas! fi c'eft une juftice,
Elle eft bien odieufe; on ofe en murmurer;
On pleure; mais, feigneur, on fe borne à pleurer.

TANCREDE.

Aménaïde! ô cieux!... croi moi, ce facrifice,
Cet horible atentat ne s'achévera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite fes pas;

Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide;
Et d'un cruel spectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compassion,
Il s'agite en tumulte autour de la prison.
Étrange empressement de voir des misérables!
On hâte en gémissant ces momens formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déserts,
De nombreux citoyens seront bientôt couverts.
Éloignez vous, venez.

TANCREDE.

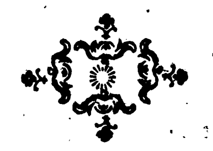
Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs?
Ses suivans consternés imitent ses douleurs.

ALDAMON.

C'est Argire, seigneur, c'est ce malheureux père...

TANCREDE.

Retire toi, — surtout ne me découvre pas.
Que je le plains!



## SCENE IV.

ARGIRE *dans un des côtés de la ſcène*, TANCREDE *ſur le devant*, ALDAMON *loin de lui dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O Ciel! avance mon trépas.
O mort! vien me fraper, c'eſt ma ſeule prière!

TANCREDE.

Noble Argire, excuſez un de ces chevaliers
Qui contre le croiſſant déployant leur bannière,
Dans de ſi ſaints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais, — pardonnez — dans l'état où vous êtes,
Si je méle à vos pleurs mes larmes indiſcrétes.

ARGIRE.

Ah! vous êtes le ſeul qui m'oſiez conſoler;
Tout le reſte me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même, pardonnez à mon déſordre extrême.
A qui parlai-je? hélas!

TANCREDE.

Je ſuis un étranger,
Plein de reſpect pour vous, touché comme vous-méme,
Honteux & frémiſſant de vous interroger,

Malheureux comme vous. — Ah ! par pitié, — de grace,
Une seconde fois excusez tant d'audace.
Est-il vrai? — votre fille! — est-il possible? —

ARGIRE.

Hélas!
Il est trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

TANCREDE.

Elle est coupable?

ARGIRE (*avec des soupirs & des pleurs.*)

Elle est.... la honte de son père!

TANCREDE.

Votre fille!.... seigneur, nouri loin de ces lieux,
Je pensais, sur le bruit de son nom glorieux,
Que si la vertu même habitait sur la terre,
Le cœur d'Aménaïde était son sanctuaire.
Elle est coupable! ô jour! ô détestables bords!
Jours à jamais afreux!

ARGIRE.

Ce qui me desespère,
Ce qui creuse ma tombe, & ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait descendre,
C'est qu'elle aime son crime, & qu'elle est sans remors.
Aussi, nul chevalier ne cherche à la défendre;
Ils ont en gémissant signé l'arêt mortel;
Et malgré notre usage antique & solemnel,
Si vanté dans l'Europe & si cher au courage,
De défendre en champ clos le sexe qu'on outrage,
Celle qui fut ma fille, à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'ose secourir.

Ma douleur s'en accroit, ma honte s'en augmente;
Tout frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

TANCREDE.

Il s'en présentera: gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel espoir, seigneur, daignez-vous me flater!

TANCREDE.

Il s'en présentera, — non pas pour votre fille,
Elle est loin d'y prétendre & de le mériter, —
Mais pour l'honeur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, & pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abatu.
Eh! qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous sommes en horeur, on est glacé d'éfroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'ose m'en flater: — qui combatra?

TANCREDE.

Qui? moi,
Moi, dis-je; & si le ciel seconde ma vaillance,
Je demande de vous, seigneur, pour récompense,
De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Améraïde, & sans être connu.

ARGIRE.

Ah! seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous envoye,
Mon cœur triste & flétri ne peut goûter de joie;

Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah ! ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect & de reconaissance ?
Tout anonce à mes yeux votre haute naissance.
Hélas ! qui vois-je en vous ?

TANCREDE.

Vous voyez un vengeur.

---

## SCENE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCREDE, chevaliers, suite.

ORBASSAN (*à Argire.*)

L'État est en danger, songeons à lui, seigneur.
Nous prétendions demain sortir de nos murailles ;
Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis,
Sans doute avertissaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le destin des batailles ;
Nous marcherons à lui. Vous, si vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un spectacle funeste,
Insupportable, horible à nos sens éfrayés.

ARGIRE.

Il sufit, Orbassan ; tout l'espoir qui me reste,
C'est d'aller expirer au milieu des combats.
(*montrant Tancrède.*)
Ce brave chevalier y guidera mes pas ;

Et malgré les horeurs dont ma race eſt flétrie,
Je périrai du moins en ſervant ma patrie.

ORBASSAN.

Des ſentimens ſi grands ſont bien dignes de vous.
Allez, aux muſulmans portez vos derniers coups.
Mais avant tout, fuyez cet apareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, & déja qu'on prépare;
On aproche.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent ſe détourner de ces objets cruels.
Ma place me retient, & mon devoir ſévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire;
L'inexorable loi ne fait rien ménager:
Toute horible qu'elle eſt, je la dois protéger.
Mais vous qui n'avez point cet afreux miniſtère,
Qui peut vous retenir? & qui peut vous forcer
A voir couler le ſang que la loi va verſer?
On vient, éloignez vous.

TANCREDE (*à Argire.*)

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous?

TANCREDE.

Votre ennemi, ſeigneur,
L'ami de ce vieillard, peut-être ſon vengeur,
Peut-être autant que vous à l'état néceſſaire.

## SCENE VI.

*La scène s'ouvre: on voit* AMENAÏDE *au milieu des gardes*; les chevaliers, le peuple *remplissant la place.*

ARGIRE (*à Tancrède.*)

GEnéreux inconnu, daignez me soutenir;
Cachez moi ces objets, — c'est ma fille elle-même.

TANCREDE.

Quels momens pour tous trois!

AMENAÏDE.

O justice suprême!
Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir,
Tu lis seule en mon cœur, toi seule es équitable.
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle & juge en aveugle, & condamne au hazard.
Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part
Au sanguinaire arêt porté contre ma vie,
Ce n'est pas devant vous que je me justifie.
Que ce ciel qui m'entend, juge entre vous & moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi;
Je l'avais en horeur, elle était tyrannique.
Oui, j'ofensais un père, il a forcé mes vœux.
J'ofensais Orbassan, qui fier & rigoureux,
Prétendait sur mon ame une injuste puissance.
Citoyens, si la mort est dûe à mon ofense, ...

Frapez ; mais écoutez ; ſachez tout mon malheur.
Qui va répondre à Dieu, parle aux hommes ſans peur.
Et vous, mon père, & vous, témoin de mon ſuplice,
Qui ne deviez pas l'être, & de qui la juſtice
(*apercevant Tancrède.*)
Aurait pû... ciel! ô ciel! qui vois-je à ſes côtés ?
Eſt-ce lui?... je me meurs.
(*elle tombe évanouie entre les gardes.*)

TANCREDE.

Ah! ma ſeule préſence
Eſt pour elle un reproche! il n'importe, — arêtez,
Miniſtres de la mort, ſuſpendez la vengeance;
Arêtez, citoyens, j'entreprends ſa défenſe,
Je ſuis ſon chevalier. Ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, & non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la ſeule valeur rende ici des arêts,
Des dignes chevaliers c'eſt le plus beau partage.
Que l'on ouvre la lice à l'honeur, au courage;
Que les juges du camp faſſent tous les aprêts. —
Toi, ſuperbe Orbaſſan, c'eſt toi que je défie;
Vien mourir de mes mains, ou m'aracher la vie.
Tes exploits & ton nom ne ſont pas ſans éclat;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne:
Je jette devant toi le gage du combat.
(*il jette ſon gantelet ſur la ſcène.*)
L'oſes-tu relever ?

ORBASSAN.

Ton arogance inſigne

Ne mériterait pas qu'on te fît cet honeur :
(*il fait signe à son écuyer de ramasser le gage de bataille.*)
Je le fais à moi-même, & consultant mon cœur,
Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oser défier.
Quel est ton rang, ton nom ? ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCREDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, & tel est mon dessein ;
Mais je te l'aprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'instant même on ouvre la barière ;
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonière,
Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, sachez, compagnons, qu'en quitant la carière,
Je marche à votre tête, & je défends l'état.
D'un combat singulier la gloire est périssable,
Mais servir la patrie est l'honeur véritable.

TANCREDE.

Viens : & vous, chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'état sera sauvé par d'autres que par lui.



## SCENE VII.

ARGIRE *sur le devant*, AMENAÏDE *au fond*, *à qui l'on a ôté les fers.*

AMENAÏDE (*revenant à elle.*)

Ciel! que deviendra-t-il? Si l'on fait sa naissance,
Il est perdu.

ARGIRE.

Ma fille....

AMENAÏDE *apuyée sur Fanie*, & *se retournant vers son père.*

Ah! que me voulez-vous?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O destins en couroux!
Voulez-vous, ô mon Dieu! qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder?
Est-ce justice ou grace? Ah! je tremble & j'espère.
Qu'as-tu fait? & comment dois-je te regarder?
Avec quels yeux, hélas!

AMENAÏDE.

Avec les yeux d'un père. —
Votre fille est encor au bord de son tombeau.

Je ne ſais ſi le ciel me ſera favorable.
Rien n'eſt changé : je ſuis encor ſous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle eſt inaltérable.
Mais ſi vous êtes père, ôtez moi de ces lieux ;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet apareil, à la foule inſultante,
Qui ſur mon infortune arête ici ſes yeux,
Obſerve mes afronts, & contemple des larmes,
Dont la cauſe eſt ſi belle, — & qu'on ne connait pas.

ARGIRE.

Vien ; mes tremblantes mains raſſureront tes pas.
Ciel ! de ſon défenſeur favoriſez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas.

*Fin du troiſième acte.*



ACTE

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

TANCREDE, LOREDAN, chevaliers. *Marche guerrière : on porte les armes de Tancrède devant lui.*

LOREDAN.

SEigneur, votre victoire eſt illuſtre & fatale ;
Vous nous avez privés d'un brave chevalier,
Dont le cœur à l'état ſe livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale.
Ne pouvons-nous ſavoir votre nom, votre ſort ?

TANCREDE.

Orbaſſan ne l'a ſû qu'en recevant la mort ;
Il emporte au tombeau mon ſecret & ma haine.
De mon ſort malheureux ne ſoyez point en peine.
Si je peux vous ſervir, qu'importe qui je ſuis ?

LOREDAN.

Demeurez ignoré, puiſque vous voulez l'être ;
Mais que votre vertu ſe faſſe ici conaître,
Par un courage utile & de dignes exploits ;
Les drapeaux du croiſſant dans nos champs vont paraître :
Défendez avec nous notre culte & nos loix :
Voyez dans Solamir un plus grand adverſaire,

Nous perdons notre apui, mais vous le remplacez.
Rendez nous le héros que vous nous ravissez;
Le vainqueur d'Orbassan nous devient nécessaire.
Solamir vous atend.

TANCREDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis;
Je tiendrai ma parole; & Solamir peut-être
Est plus mon ennemi que celui de l'état;
Je le hais plus que vous; — mais quoi qu'il en puisse être,
Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous atendons beaucoup d'une telle vaillance;
Atendez tout aussi de la reconaissance
Que devra Syracuse à votre illustre bras.

TANCREDE.

Il n'en est point pour moi, je n'en exige pas;
Je n'en veux point, seigneur, & cette triste enceinte
N'a rien qui désormais soit l'objet de mes vœux.
Si je peux vous servir, si je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompense ni plainte,
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir;
Solamir me verra; c'est là tout mon espoir.

LOREDAN.

C'est celui de l'état; déja le tems nous presse,
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse,

A la victoire ; & vous qui l'allez partager,
Vous ferez averti quand il faudra vous rendre
Au poſte où l'ennemi croit bientôt nous ſurprendre.
Dans le ſang muſulman tout prêts à nous plonger,
Tout autre ſentiment nous doit être étranger.
Ne penſons, croyez moi, qu'à ſervir la patrie.

TANCREDE.

Qu'elle en ſoit digne, ou non, je lui donne ma vie.
( *Les chevaliers ſortent.* )

---

## SCENE II.

TANCREDE, ALDAMON.

ALDAMON.

ILs ne conaiſſaient pas quel trait envenimé
Eſt caché dans ce cœur trop noble & trop charmé.
Mais malgré vos douleurs, & malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indiſpenſable uſage
De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit ſon honeur, ſes jours, ſa liberté,
Et de lui préſenter, de vos mains triomphantes,
D'Orbaſſan terraſſé les dépouilles ſanglantes ?

TANCREDE.

Non, ſans doute, Aldamon — je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh! quoi, pour la servir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle?

TANCREDE.

Et son cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point son crime vous irite.
Mais pour ce crime enfin vous avez combatu.

TANCREDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai; je l'ai dû.
Je n'ai pû, cher ami, malgré sa perfidie,
Suporter ni sa mort, ni son ignominie.
Et l'eussai-je aimé moins, comment l'abandoner?
J'ai dû sauver ses jours, & non lui pardoner.
Qu'elle vive, il sufit, & que Tancrède expire.
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire....
A quel excès, ô ciel! je lui fus asservi!
Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je pensais adorer la vertu la plus pure;
Je croyais les sermens, les autels moins sacrés,
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde...

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
A la proscription vos jours furent livrés;

Sa loi vous perfécute & l'amour vous outrage.
Eh bien, s'il eft ainfi, fuyons de ce rivage.
Je vous fuis aux combats, je vous fuis pour jamais,
Loin de ces murs afreux trop fouillés de forfaits.

TANCREDE.

Quél charme dans fon crime à mes efprits rapelle
L'image des vertus que je crus voir en elle!
Toi qui me fais defcendre avec tant de tourment
Dans l'horeur du tombeau dont je t'ai délivrée,
Odieufe coupable...& peut-être adorée!
Toi qui fais mon deftin jufqu'au dernier moment,
Ah! s'il était poffible, ah! fi tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vû toujours paraître!
Non, ce n'eft qu'en mourant que je peux l'oublier;
Ma faibleffe eft afreufe: —il la faut expier,
Il faut périr, —mourons, fans nous ócuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, difiez-vous, au menfonge eft livré;
La calomnie y règne.

TANCREDE.

Ah! tout eft avéré;
Tout eft aprofondi dans cet afreux myftère.
Solamir en ces lieux adora fes atraits.
Il demanda fa main pour le prix de la paix:
Hélas l'eût-il ofé, s'il n'avait pas fû plaire?
Ils font d'intelligence. En vain j'ai crû mon cœur.

En vain j'avais douté ; je dois en croire un père.
Le père le plus tendre est son acusateur ;
Il condamne sa fille ; elle-même s'acuse ;
Enfin mes yeux l'ont vû ce billet plein d'horeur :
*Puissiez-vous vivre en maître aux murs de Syracuse,*
*Et régner dans nos murs, ainsi que dans mon cœur !*
Mon malheur est certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie ;
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCREDE.

Et pour comble d'horeur elle a cru s'honorer !
Au plus grand des humains elle a crû se livrer !
Que cette idée encor m'acable & m'humilie !
L'Arabe impérieux domine en Italie ;
Et le sexe imprudent, que tant d'éclat séduit,
Ce sexe à l'esclavage en leurs états réduit,
Frapé de ce respect que des vainqueurs impriment,
Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oprimeut !
Il nous trahit pour eux, nous, son servile apui,
Qui vivons à ses piés, & qui mourons pour lui !
Ma fierté sufirait, dans une telle injure,
Pour détester ma vie, & pour fuir la parjure.

## SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON, plusieurs chevaliers.

CATANE.

NOs chevaliers sont prêts; le tems est précieux.

TANCREDE.

Oui, j'en ai trop perdu, je m'arache à ces lieux:
Je vous suis, c'en est fait.

## SCENE IV.

TANCREDE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE, chevaliers.

AMENAÏDE (*arivant avec précipitation.*)

O Mon Dieu tutélaire!
Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.
(*Tancréde la relève, mais en se détournant.*)
Ce n'est point m'abaisser; & mon malheureux père
A vos piés comme moi va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguste présence?
Qui poura condamner ma juste impatience?
Je m'arache à ses bras: — mais ne puis-je, seigneur,
Me permettre ma joie & montrer tout mon cœur?

Je n'ose vous nommer, — & vous baissez la vûe, —
Ne puis-je vous revoir en cet afreux séjour,
Qu'au milieu des boureaux qui m'arachaient le jour?
Vous êtes consterné, —— mon ame est confondue;
Je crains de vous parler; —— quelle contrainte, hélas!
Vous détournez les yeux, —— vous ne m'écoutez pas.

TANCREDE (*d'une voix entrecoupée.*)
Retournez, —— consolez ce vieillard que j'honore;
D'autres soins plus pressans me rapellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
J'en ai reçu le prix, —— je n'ai point d'autre espoir;
Trop de reconaissance est un fardeau peut-être,
Mon cœur vous en dégage, — & le vôtre est le maitre
De pouvoir à son gré disposer de son sort.
Vivez heureuse... & moi je vais chercher la mort.

---

## SCENE V.

AMENAÏDE, FANIE.

AMENAÏDE.
Veillai-je? & du tombeau suis-je en éfet sortie?
Est-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie?
Ce jour, ce triste jour éclaire-t-il mes yeux?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie!
Est un arêt de mort plus dur, plus odieux,
Plus afreux que les loix qui m'avaient condamnée.

FANIE.
L'un & l'autre est horible à mon ame étonnée.

AMÉNAÏDE.

Eſt-ce Tancrède, ô ciel! qui vient de me parler?
As-tu vû ſa froideur altière, aviliſſante,
Ce couroux dédaigneux dont il m'oſe acabler?
Fanie, avec horeur il voyait ſon amante!
Il m'arache à la mort, & c'eſt pour m'imoler!
Qu'ai-je donc fait, Tancrède? ai-je pû vous déplaire?

FANIE.

Il eſt vrai que ſon front reſpirait la colère.
Sa voix entrécoupée afectait des froideurs.
Il détournait les yeux; mais il cachait ſes pleurs.

AMENAÏDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce & m'outrage!
Quel changement afreux a formé cet orage?
Que veut-il? quelle ofenſe excite ſon couroux?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux?
Oui, je lui dois la vie, & c'eſt toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux il eſt mon ſeul apui.
Je mourais, je le ſais, ſans lui, ſans ſa victoire:
Mais s'il ſauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer, la voix publique entraîne;
Même en s'en défiant, on lui réſiſte à peine.
Cet eſclave, ſa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de ſa vaillance,
L'ofre de ſon hymen, l'audace de ſes feux,
Tout parlait contre vous, juſqu'à votre ſilence,
Ce ſilence ſi fier, ſi grand, ſi généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuſte vengeance
De vos comuns tyrans armés contre vous deux.

Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux ?
Le préjugé l'emporte, & l'on croit l'aparence.

AMENAÏDE.

Lui me croire coupable ?

FANIE.

Ah ! s'il peut s'abuser,
Excusez un amant.

AMENAÏDE (*reprenant sa fierté & ses forces.*)

Rien ne peut l'excuser.
—— Quand l'univers entier m'acuserait d'un crime,
Sur son jugement seul un grand home apuyé,
A l'univers séduit opose son estime.
Il aura donc pour moi combatu par pitié !
Cet oprobre est afreux, & j'en suis acablée.
Hélas mourant pour lui, je mourais consolée ;
Et c'est lui qui m'outrage & m'ose soupçoner !
C'en est fait, je ne veux jamais lui pardoner.
Ses bienfaits sont toujours présens à ma pensée ;
Ils resteront gravés dans mon ame ofensée :
Mais s'il a pû me croire indigne de sa foi,
C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.
Ah ! de tous mes afronts c'est le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne conait pas.....

AMENAÏDE.

Il devait me conaître ;
Il devait respecter un cœur tel que le mien ;
Il devait présumer qu'il était impossible
Que jamais je trahisse un si noble lien.
Ce cœur est aussi fier que son bras invincible ;

Ce cœur était en tout aussi grand que le sien,
Moins soupçoneux sans doute, & surtout plus sensible.
Je renonce à Tancrède, au reste des mortels;
Ils sont faux ou méchans, ils sont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés; & ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oublira tout le monde.

---

## SCENE VI.

ARGIRE, AMENAÏDE, suite.

ARGIRE (*soutenu par ses écuyers.*)

Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourmens:
On va combatre, allons, guidez mes pas tremblans.
Ne pourai-je embrasser ce héros tutélaire?
Ah! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour?

AMENAÏDE (*plongée dans sa douleur, apuyée d'une main sur Fanie, & se tournant à moitié vers son père.*)

Un mortel autrefois digne de mon amour;
Un héros en ces lieux oprimé par mon père,
Que je n'osais nommer, que vous aviez proscrit;
Le seul & cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejeton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains, hélas! le plus injuste!
En un mot c'est Tancrède.

ARGIRE.

O ciel! que m'as-tu dit?

AMENAÏDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,

Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui ! Tancrède !

AMENAÏDE.

Et quel autre eût été mon apui ?

ARGIRE.

Tancrède qu'oprima notre sénat barbare ?

AMENAÏDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui !
Nous lui ravissions tout, biens, dignité, patrie,
Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie !
O juges malheureux ! qui dans nos faibles mains,
Tenons aveuglément le glaive & la balance,
Combien nos jugemens sont injustes & vains !
Et combien nous égare une fausse prudence !
Que nous étions ingrats ! que nous étions tyrans !

AMÉNAÏDE.

Je peux me plaindre à vous, je le sais, — mais, mon père,
Votre vertu se fait des reproches si grands,
Que mon cœur désolé tremble de vous en faire.
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis ?
A qui je dois tes jours ?

AMÉNAÏDE.

Ils sont trop avilis,
Ils sont trop malheureux. C'est en vous que j'espère.

Réparez tant d'horeurs & tant de cruauté ;
Ah ! rendez moi l'honeur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbaffan n'a fauvé que ma vie.
Venez, que votre voix parle & me juftifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMENAÏDE.

Je vole fur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMENAÏDE.

Moi refter ! je vous fuis aux combats.
J'ai vû la mort de près, & je l'ai vûe horible ;
Croyez qu'aux champs d'honeur elle eft bien moins terible
Qu'à l'indigne échafaut où vous me conduifiez.
Seigneur, il n'eft plus tems que vous me refufiez ;
J'ai quelques droits fur vous ; mon malheur me les done.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandone ?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité fur toi ;
J'en avais abufé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel eft ce deffein qui me glace d'éfroi ?
Crain les égaremens de ton ame éperdue ;
Ce n'eft point en ces lieux, comme en d'autres climats,
Où le fexe élevé loin d'une trifte gêne,
Marche avec les héros, & s'en diftingue à peine ;
Et nos mœurs & nos loix ne le permettent pas.

AMENAÏDE.

Quelles loix, quelles mœurs, indignes & cruelles !
Sachez qu'en ce moment je fuis au-deffus d'elles ;

Sachez que dans ce jour d'injustice & d'horeur,
Je n'écoute plus rien que la voix de mon cœur.
Quoi, ces afreuses loix dont le poids vous oprime,
Auront pris dans vos bras votre sang pour victime!
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infames liens;
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'acompagne mon père & défende ma gloire?
Et le sexe en ces lieux conduit aux échafauts,
Ne poura se montrer qu'au milieu des boureaux!
L'injustice à la fin produit l'indépendance.
Vous frémissez, mon père; ah! vous deviez frémir,
Quand de vos ennemis caressant l'insolence,
Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
Contre le seul mortel qui prend votre défense,
Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

ARGIRE.

Va, c'est trop acabler un père déplorable;
N'abuse point du droit de me trouver coupable;
Je le suis, je le sens, je me suis condamné.
Ménage ma douleur, & si ton cœur encore
D'un père au desespoir ne s'est point détourné,
Laisse moi seul mourir par les fléches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, & tu n'en peux douter.
Vous, observez ses pas.



## SCENE VII.

AMENAÏDE *seule.*

Qui poura m'arêter ?
Tancrède, qui me hais, & qui m'as outragée,
Qui m'oses mépriser, après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combatre & t'imiter,
Des traits sur toi lancés afronter la tempête,
En recevoir les coups, en garantir ta tête,
Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi,
Punir ton injustice en expirant pour toi,
Surpasser, s'il se peut, ta rigueur inhumaine,
Mourante entre tes bras t'acabler de ma haine,
De ma haine trop juste, & laisser à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima, le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime iréparable,
Et l'amour que j'abjure, & l'horeur qui m'acable.

*Fin du quatriéme acte.*





# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

Les chevaliers & leurs écuyers, *l'épée à la main.* Des soldats *portant des trophées.* Le peuple *dans le fond.*

LOREDAN.

ALlez & préparez les chants de la victoire,
Peuple, au dieu des combats prodiguez votre encens;
C'est lui qui nous fait vaincre, à lui seul est la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impuissans.
Il a brisé les traits, il a rompu les piéges,
Dont nous environaient ces brigands sacriléges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout sanglans érigez vos trophées;
Et foulant à vos piés leurs fureurs étoufées,
Des trésors du croissant ornez nos saints autels.
Que l'Espagne oprimée, & l'Italie en cendre,
L'Egypte terrassée, & la Syrie aux fers,
Aprennent aujourd'hui comme on peut se défendre
Contre ces fiers tyrans l'éfroi de l'univers.
C'est à nous maintenant de consoler Argire.
Que le bonheur public apaise ses douleurs!
Puissions-nous voir en lui, malgré tous ses malheurs,
L'home d'état heureux, quand le père soupire!

Mais

Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le ſuccès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'eſt-il point revenu?
Ce triomphe à ſes yeux a-t-il ſi peu de charmes?
Croit-il de ſes exploits que nous ſoyons jaloux?
Nous ſommes aſſez grands pour être ſans envie.
Veut-il fuir Syracuſe après l'avoir ſervie?

(*à Catane.*)

Seigneur, il a longtems combatu près de vous;
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune,
Il ne partage point l'alégreſſe commune?

CATANE.

Aprenez-en la cauſe, & daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le paſſage
Placé loin de vos yeux j'étais vers le rivage,
Où nos fiers ennemis oſaient nous réſiſter,
Je l'ai vû courir ſeul & ſe précipiter.
Nous étions étonés qu'il n'eût point ce courage
Inaltérable & calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef, & ce don d'un grand cœur.
Un deſeſpoir afreux égarait ſa valeur;
Sa voix entrecoupée & ſon regard farouche
Anonçaient la douleur qui troublait ſes eſprits.
Il apellait ſouvent Solamir à grands cris;
Le nom d'Aménaïde échapait de ſa bouche;
Il la nommait parjure, & malgré ſes fureurs,
De ſes yeux enflammés j'ai vû tomber des pleurs;
Il cherchait à mourir, & toûjours invincible,
Plus il s'abandonait, plus il était terrible.

Tout cédait à nos coups, & sur-tout à son bras.
Nous revenions vers vous conduits par la victoire;
Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,
Morne, triste, abatu, regrettant le trépas,
Il apelle en pleurant Aldamon qui s'avance,
Il l'embrasse, il lui parle, & loin de nous s'élance,
Aussi rapidement qu'il avait combatu.
C'est pour jamais, dit-il: ces mots nous laissent croire
Que ce grand chevalier, si digne de mémoire,
Veut être à Syracuse à jamais inconu.
Nul ne peut soupçoner le dessein qui le guide.
Mais dans le même instant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des soldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée;
Elle apelle Tancrède, elle vole égarée;
Son père en gémissant suit à peine ses pas.
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes;
C'est Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étoné nos yeux par de si grands exploits,
Ce vengeur de l'état, vengeur d'Aménaïde,
C'est lui que ce matin d'une commune voix
Nous déclarions rebelle, & nous nommions perfide;
C'est ce même Tancrède exilé par nos loix.
Amis, que faut-il faire, & quel parti nous reste?

LOREDAN.

Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir.
Persister dans sa faute est horible & funeste;
Un grand homme oprimé doit nous faire rougir.
On condamna souvent la vertu, le mérite:
Mais quand ils sont conus, il les faut honorer.

## SCÈNE II.

Les chevaliers, ARGIRE, AMÉNAÏDE *dans l'enfoncement soutenue par ses femmes.*

ARGIRE (*arrivant avec précipitation.*)

IL les faut secourir, il les faut délivrer;
Tancrède est en péril, trop de zèle l'excite;
Tancrède s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
Hélas! j'acuse en vain mon âge qui me glace.
Vous qui du faix des ans n'êtes point afaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente,
Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

LORÉDAN.

C'est nous en dire trop, le tems est cher, volons,
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désaprouvons.

## SCÈNE III.

ARGIRE, AMÉNAÏDE.

ARGIRE.

O Ciel! tu prens pitié d'un père qui t'adore;
Tu m'as rendu ma fille, & tu me rends encore

L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.

*( Aménaïde entre. )*

Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître.
J'ai causé tes malheurs; je les ai partagés;
Je les termine enfin. Tancrède va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits afligés?

AMÉNAÏDE.

Je me consolerai quand je verrai Tancréde,
Quand ce fatal objet de l'horeur qui m'obsède,
Aura plus de justice, & sera sans danger;
Quand j'aprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager,
Et lorsque ses remords expieront mes injures.

ARGIRE.

Je ressens ton état: sans doute il doit t'aigrir.
On n'essuya jamais des épreuves plus dures.
Je sais ce qu'il en coûte, & qu'il est des blessures
Dont un cœur généreux peut rarement guérir.
La cicatrice en reste, il est vrai; mais, ma fille,
Nous avons vû Tancrède en ces lieux abhoré,
Apren qu'il est chéri, glorieux, honoré;
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de sa gloire, & de tant de services,
L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.
Le vulgaire est content s'il remplit son devoir.
Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance
Aille au-delà du terme & de notre espérance.
C'est ce que fait Tancrède: — il passe notre espoir.

Il te verra conftante, il te fera fidèle.
Le peuple en ta faveur s'élève & s'atendrit.
Tancrède va fortir de fon erreur cruelle.
Pour éclairer fes yeux, pour calmer fon efprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMÉNAÏDE.

Et ce mot n'eft pas dit.
Que m'importe à préfent ce peuple & fon outrage,
Et fa faveur crédule & fa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas?
D'un feul mortel, d'un feul dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas
Que de vivre un moment fans en être eftimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçû nos promeffes;
Sa dernière prière a béni nos tendreffes;
Elle joignit nos mains, qui fermèrent fes yeux;
Nous jurames par elle, à la face des cieux,
Par ces mânes, par vous, vous trop malheureux père,
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur, les échafauts ont été nos autels.
Mon amant, mon époux cherche un trépas funefte,
Et l'horeur de ma honte eft tout ce qui me refte.
Voila mon fort.

ARGIRE.

Eh bien! ce fort eft réparé;
Et nous obtiendrons plus que tu n'as efpéré.

AMÉNAÏDE.

Je crains tout.

## SCENE IV.

ARGIRE, AMÉNAÏDE, FANIE.

FANIE.

PArtagez l'alégresse publique.
Jouissez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combatu: Tancrède a dissipé
Le reste d'une armée au carnage échapé.
Solamir est tombé sous cette main terrible;
Victime dévouée à notre état vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Sur-tout à votre nom qu'on avait outragé.
La promte renommée en répand la nouvelle;
Ce peuple yvre de joye, & volant après lui,
Le nomme son héros, sa gloire, son apui,
Parle même du trône où sa vertu l'apelle.
Un seul de nos guerriers, seigneur, l'avait suivi;
C'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.
Lui seul a partagé ses exploits incroyables;
Et quand nos chevaliers, dans un danger si grand,
Lui sont venus ofrir leurs armes secourables,
Tancrède avait tout fait; il était triomphant.
Entendez-vous ces cris, qui vantent sa vaillance?
On l'élève au-dessus des héros de la France,
Des Rolands, des Lysois, dont il est descendu.
Venez voir mille mains couroner sa vertu.

Venez voir ce triomphe, & recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop longtems atendu.
Tout vous rit, tout vous ſert, tout venge votre outrage;
Et Tancrède à vos vœux eſt pour jamais rendu.

AMÉNAÏDE.

Ah! je reſpire enfin; mon cœur conait la joye.
Ah, mon père, adorons le ciel qui me renvoye,
Par ces coups inouis, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourmens ſa bonté me délivre!
Ce n'eſt qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur eſt au comble, hélas! il m'eſt bien dû.
Je veux tout oublier; pardonez moi mes plaintes,
Mes reproches amers, & mes frivoles craintes.
Opreſſeurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ſes pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne eſſuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidèle Aldamon,
Qui ſuivait ſeul Tancrède, & ſecondait ſes armes:
C'eſt lui, c'eſt ce guerrier ſi cher à ma maiſon.
De nos proſpérités la nouvelle eſt certaine.
Mais d'où vient que vers nous il ſe traine avec peine?
Eſt-il bleſſé? ſes yeux anoncent la douleur.



## SCENE V.

ARGIRE, AMÉNAÏDE, ALDAMON, FANIE.

AMÉNAÏDE.

PArlez, cher Aldamón, Tancrède eſt donc vainqueur?

ALDAMON.

Sans doute, il l'eſt, madame.

AMÉNAÏDE.

A ces chants d'alégreſſe,
A cés voix que j'entends, il s'avance en ces lieux?

ALDAMON.

Ces chants vont ſe changer en des cris de triſteſſe.

AMÉNAÏDE.

Qu'entens-je? Ah malheureuſe!

ALDAMON.

Un jour ſi glorieux
Eſt le dernier des jours de ce héros fidèle.

AMÉNAÏDE.

Il eſt mort!

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ſes yeux,
Mais il eſt expirant d'une ateinte mortelle;
Je vous aporte ici de funeſtes adieux.
Cette lettre fatale, & de ſon ſang tracée,
Doit vous aprendre, hélas! ſa dernière penſée.
Je m'acquite en tremblant de cet afreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune! ô jour du desespoir!

AMÉNAÏDE (*revenant à elle.*)

Donnez moi mon arêt, il me défend de vivre;
Il m'est cher.... ô Tancrède! ô maître de mon sort!
Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te suivre;
J'obéirai.... Donnez votre lettre, & la mort.

ALDAMON.

Lisez donc, pardonnez ce triste ministère.

AMÉNAÏDE.

O mes yeux! lirez-vous ce sanglant caractère?
Le pourai-je? il le faut, — c'est mon dernier éfort.

(*elle lit.*)

„ Je ne pouvais survivre à votre perfidie;
„ Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
„ J'aurais voulu, cruelle, en m'exposant pour vous,
„ Vous avoir conservé & la gloire & la vie.
Eh bien, mon père! (*elle se rejette dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Enfin, les destins désormais
Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits:
Nous voilà maintenant sans espoir & sans crainte.
Ton état & le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde! avant que de quiter
Ce jour, ce monde afreux que je dois détester,
Que j'aprenne du moins à ma triste patrie
Les honeurs qu'on devait à ta vertu trahie;
Que dans l'horible excès de ma confusion,
J'aprenne à l'univers à respecter ton nom.

AMÉNAÏDE.

Eh! que fait l'univers à ma douleur profonde?
Que me fait ma patrie & le reste du monde?
Tancrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frapé.

AMÉNAÏDE.

Tancrède meurt, ô ciel! sans être détrompé!
Vous en êtes la cause, —— Ah! devant qu'il expire....
Que voi-je? mes tyrans!

---

## SCENE DERNIERE.

LOREDAN, chevaliers, suite, AMÉNAÏDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON, TANCREDE *dans le fond porté par des soldats.*

LOREDAN.

O Malheureux Argire!
O fille infortunée! on conduit devant vous,
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie;
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux versé pour la patrie
Nos secours empressés ont suspendu les flots;
Cette ame qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arêter pour voir Aménaïde;

Il la nomme; les pleurs coulent de tous les yeux,
Et d'un juste remors je ne puis me défendre.

( *Pendant qu'il parle on aproche lentement Tancrède vers Aménaïde, presque évanouïe entre les bras de ses femmes; elle se débarasse précipitamment des femmes qui la soutiennent, & se retournant avec horeur vers Lorédan, dit:* )

Barbares, laissez là vos remords odieux:
( *puis courant à Tancrède & se jettant à ses pieds,* )
Tancrède, cher amant, trop cruel & trop tendre,
Dans nos derniers instants, hélas! peux-tu m'entendre?
Tes yeux apesantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconai moi, conai mon desespoir.
Dans le même tombeau soufre au moins ton épouse,
C'est là le seul honeur dont mon ame est jalouse.
Ce nom sacré m'est dû; tu me l'avais promis;
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis.
Honore d'un regard ton épouse fidèle.
( *il la regarde.* )
— C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle! —
De ton cœur généreux son cœur est-il haï?
Peux-tu me soupçoner?

TANCREDE (*se soulevant un peu.*)

Ah! vous m'aviez trahi!

AMÉNAÏDE.

Qui! moi! Tancrède!

ARGIRE (*se jettant aussi à genoux de l'autre côté, & embrassant Tancrède, puis se relevant.*)

Hélas! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé fut par nous condamnée,

Et nous la punissions de te garder sa foi.
Nous fumes tous cruels, envers elle, envers toi.
Nos loix, nos chevaliers, un tribunal auguste;
Nous avons failli tous; elle seule était juste.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCREDE.

Aménaïde! — ô ciel! est-il vrai? vous m'aimez!

AMÉNAÏDE.

Va, j'aurais en éfet mérité mon suplice,
Ce suplice honteux dont tu m'as sû tirer,
Si j'avais un moment cessé de t'adorer,
Si mon cœur eût commis cette horible injustice.

TANCREDE.

(*en reprenant un peu de force, & élevant la voix.*)
Vous m'aimez! ô bonheur plus grand que mes revers!
Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai crû la calomnie.
Ma vie était horible! hélas! & je la perds,
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse.

AMÉNAÏDE.

Ce n'est donc, juste Dieu! que dans cette heure afreuse,
Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pû lui parler!
Ah, Tancréde!

TANCREDE.

Vos pleurs devraient me consoler.
Mais il faut vous quiter, ma mort est douloureuse!
Je sens qu'elle s'aproche. Argire, écoutez moi.
Voilà le digne objet qui me donna sa foi;

Voilà de nos ſoupçons la victime innocente.
A ſa tremblante main joignez ma main ſanglante.
Que j'emporte au tombeau le nom de ſon époux.
Soyez mon père.

ARGIRE *prenant leurs mains.*

Hélas! mon cher fils, puiſſiez-vous
Vivre encor adoré d'une épouſe chérie!

TANCREDE.

J'ai vécu pour venger ma femme & ma patrie;
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,
De toutes deux aimé, — j'ai rempli tous mes vœux. —
— Ma chère Aménaïde! — —

AMÉNAÏDE.

— — Eh bien!

TANCREDE.

Gardez de ſuivre
Ce malheureux amant, — & jurez moi de vivre....

(*il retombe.*)

CATANE.

Il expire.... & nos cœurs de regrets pénétrés...
Qui l'ont connu trop tard....

AMÉNAÏDE (*ſe jettant ſur le corps de Tancrède.*)

Il meurt, & vous pleurez...
Vous cruels, vous tyrans qui lui coûtez la vie!

(*elle ſe relève & marche.*)

Que l'enfer engloutiſſe & vous & ma patrie!
Et ce ſénat barbare, & ces horibles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des loix!
Que ne puis-je expirer dans Syracuſe en poudre,
Sur vos corps tout ſanglans écraſés par la foudre!

*( elle se rejette sur le corps de Tancrède. )*

Tancrède, cher Tancrède! *( elle se relève en fureur. )*
Il meurt, & vous vivez?
Vous vivez, je le suis, — je l'entends, il m'apelle, —
Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laisse aux tourmens qui vous sont réservés.

*( elle tombe dans les bras de Fanie. )*

ARGIRE.

Ah, ma fille!

AMÉNAÏDE *égarée & le repoussant.*

Arêtez, — vous n'êtes point mon père;
Votre cœur n'en eut point le sacré caractère.
Vous futes leur complice; — Ah! pardonez, hélas!
Je meurs en vous aimant, — j'expire entre tes bras,
Cher Tancrède.

*( elle tombe à côté de lui. )*

ARGIRE.

O! ma fille! ô ma chère Fanie!
Qu'avant ma mort hélas! on la rende à la vie.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

## A Mr. LE MARQUIS
# ALBERGATI CAPACELLI
## SENATEUR DE BOLOGNE.

*Au château de Ferney en Bourgogne,*
*23 Décembre 1760.*

MONSIEUR,

NOus ſommes unis par les mêmes goûts ; nous cultivons les mêmes arts ; & ces beaux arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez ; ce ſont eux qui lient les ames bien nées, quand tout diviſe le reſte des homes.

J'ai ſû dès longtems que les principaux ſeigneurs de vos belles villes d'Italie ſe raſſemblent ſouvent pour repréſenter ſur des théâtres élevés avec goût, tantôt des ouvrages dramatiques italiens, tantôt même les nôtres. C'eſt auſſi ce qu'ont fait quelquefois les princes des maiſons les plus auguſtes, & les plus puiſſantes ; c'eſt ce que l'eſprit humain a jamais inventé de plus noble & de plus utile pour former les mœurs & pour les polir ; c'eſt là le chef-d'œuvre de la ſocieté ; car, monſieur, pendant que le commun

des homes est obligé de travailler aux arts méchaniques, & que leur tems est heureusement occupé, les grands & les riches ont le malheur d'être abandonés à eux-mêmes, à l'ennui inséparable de l'oisiveté, au jeu plus funeste que l'ennui, aux petites factions plus dangereuses que le jeu & que l'oisiveté.

Vous êtes, monsieur, un de ceux qui ont rendu le plus de service à l'esprit humain dans votre ville de Bologne, cette mère des sciences; vous avez représenté à la campagne sur le théâtre de votre palais, plus d'une de nos piéces françaises, élégamment traduites en vers italiens: vous daignez traduire actuellement la tragédie de *Tancrède*; & moi qui vous imite de loin, j'aurai bientôt le plaisir de voir représenter chez moi, la traduction d'une piéce de votre célèbre *Goldoni*, que j'ai nommé, & que je nommerai toujours le peintre de la nature; digne réformateur de la comédie italienne, il en a banni les farces insipides, les sotises grossières, lorsque nous les avions adoptées sur quelques théâtres de Paris. Une chose m'a frapé surtout dans les piéces de ce génie fécond, c'est qu'elles finissent toutes par une moralité, qui rapelle le sujet & l'intrigue de la piéce, & qui prouve que ce sujet & cette intrigue sont faits pour rendre les homes plus sages & plus gens de bien.

Qu'est-ce, en éfet, que la vraye comédie? C'est l'art d'enseigner la vertu & les bienséances en action & en dialogues. Que l'éloquence du monologue est froide en comparaison! A-t-on jamais

jamais retenu une ſeule phraſe de trente ou quarante mille diſcours moraux? & ne ſait-on pas par cœur, ces ſentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéreſſans?

*Homo ſum, humani nihil à me alienum puto.*
*Apprime in vita eſt utile, ut ne quid nimis.*
*Natura tu illi pater es, conſiliis ego. &c.*

C'eſt ce qui fait un des grands mérites de *Térence*; c'eſt celui de nos bonnes tragédies, de nos bonnes comédies; elles n'ont pas produit une admiration ſtérile: elles ont ſouvent corrigé les hommes. J'ai vû un prince pardonner une injure après une repréſentation de la clémence d'*Auguſte*. Une princeſſe qui avait mépriſé ſa mère, alla ſe jetter à ſes pieds en ſortant de la ſcène où *Rodope* demande pardon à ſa mère. Un homme connu ſe raccommoda avec ſa femme, en voyant *le préjugé à la mode*. J'ai vû l'homme du monde le plus fier, devenir modeſte après la comédie du *Glorieux*: & je pourais citer plus de ſix fils de famille que la comédie de *l'enfant prodigue* a corrigés. Si les financiers ne ſont plus groſſiers, ſi les gens de cour ne ſont plus de vains petits-maîtres, ſi les médecins ont abjuré la robe, le bonnet, & les conſultations en latin, ſi quelques pédants ſont devenus hommes, à qui en a-t-on l'obligation? au théâtre, au ſeul théâtre.

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de ceux qui s'élèvent contre ce premier art de la litérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du

théâtre d'aujourd'hui par les tréteaux de nos siécles d'ignorance, & qui confondent les *Sophocles* & les *Ménandres*, les *Varius* & les *Térences*, avec les *Tabarins* & les *Polichinelles!*

Mais que ceux-là sont encor plus à plaindre, qui admettent les *Polichinelles* & les *Tabarins*, & qui rejettent les *Polyeuctes*, les *Athalies*, les *Zaïres* & les *Alzires!* Ce sont là de ces contradictions où l'esprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux sourds qui parlent contre la musique, aux aveugles qui haïssent la beauté; ce sont moins des ennemis de la société, conjurés pour en détruire la consolation & le charme, que des malheureux à qui la nature a refusé des organes.

*Nos verò dulces teneant ante omnia musæ.*

J'ai eu le plaisir de voir chez moi à la campagne, représenter *Alzire*, cette tragédie où le christianisme & les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vû dans *Mérope* l'amour maternel faire répandre des larmes sans le secours de l'amour galant. Ces sujets remuent l'ame la plus grossière, comme la plus délicate; & si le peuple assistait à des spectacles honetes, il y aurait bien moins d'ames grossières & dures. C'est ce qui fit des Athéniens une nation si supérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes l'argent qui devait nourir leurs familles; mais les magistrats apellaient dans des fêtes célèbres la nation entière à des représentations qui enseignaient la vertu & l'amour

de la patrie ; les spectacles que nous donnons chez nous, sont une bien faible imitation de cette magnificence ; mais enfin, elles en retracent quelque idée ; c'est la plus belle éducation qu'on puisse donner à la jeunesse, le plus noble délassement du travail, la meilleure instruction pour tous les ordres des citoyens. C'est presque la seule manière d'assembler les hommes pour les rendre sociables.

*Emollit mores, nec sinit esse feros.*

Aussi, je ne me lasserai point de répéter que parmi vous le pape *Léon dix*, l'archevêque *Trissino*, le cardinal *Bibiena*, & parmi nous les cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*, ressuscitèrent la scène ; ils savaient qu'il vaut mieux voir l'*Oedipe* de *Sophocle*, que de perdre au jeu la nourriture de ses enfans, son tems dans un café, sa raison dans un cabaret, sa santé dans des réduits de débauche, & toute la douceur de sa vie dans le besoin & dans la privation des plaisirs de l'esprit.

Il serait à souhaiter, monsieur, que les spectacles fussent dans les grandes villes, ce qu'ils sont dans vos terres & dans les miennes, & dans celles de tant d'amateurs ; qu'ils ne fussent point mercénaires ; que ceux qui sont à la tête des gouvernemens, fissent ce que nous faisons, & ce qu'on fait dans tant de villes. C'est aux édiles à donner les jeux publics ; s'ils deviennent une marchandise, ils risquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mé-

priser les services qu'ils payent. Alors l'intérêt plus fort encor que la jalousie, enfante les cabales. Les *Claverets* cherchent à perdre les *Corneilles*; les *Pradons* veulent écraser les *Racines*.

C'est une guerre toûjours renaissante, dans laquelle la méchanceté, le ridicule & la bassesse sont sans cesse sous les armes.

Un entrepreneur des spectacles de la foire, tâche à Paris de miner les comédiens qu'on nomme italiens: ceux-ci veulent anéantir les comédiens français par des parodies; les comédiens français se défendent comme ils peuvent. L'opéra est jaloux d'eux tous; chaque compositeur a pour ennemis tous les autres compositeurs & leurs protecteurs, & les maîtresses des protecteurs.

Souvent pour empêcher une piéce nouvelle de paraître, pour la faire tomber au théâtre, & si elle réussit, pour la décrier à la lecture, & pour abîmer l'auteur, on employe plus d'intrigues que les *Wighs* n'en ont tramé contre les *Toris*, les *Guelfes* contre les *Gibelins*, les *Molinistes* contre les *Jansenistes*, les *Cocceiens* contre les *Voetiens*. &c. &c. &c. &c.

Je sais de science certaine, qu'on accusa *Phèdre* d'être Janséniste. Comment (disaient les ennemis de l'auteur) sera-t-il permis de débiter, à une nation chrêtienne ces maximes diaboliques?

*Vous aimez, on ne peut vaincre sa destinée;*
*Par un charme fatal vous futes entraînée.*

N'est-ce pas là évidemment un juste à qui

la grace a manqué? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. On a vû une cabale de canailles, & un abbé *Des Fontaines* à la tête de cette cabale, au sortir de Bissètre, forcer le gouvernement à suspendre les représentations de *Mahomet*, joué par ordre du gouvernement; ils avaient pris pour prétexte que dans cette tragédie de *Mahomet* il y avait plusieurs traits contre ce faux prophête, qui pouvaient rejaillir sur les couvulsionaires; ainsi, ils eurent l'insolence d'empècher pour quelque tems les représentations d'un ouvrage dédié à un pape, aprouvé par un pape.

Si monsieur de l'*Empirée*, auteur de province, est jaloux de quelques autres auteurs, il ne manque pas d'assurer dans un long discours public, que messieurs ses rivaux sont tous des ennemis de l'état & de l'église gallicane. Bientôt *Arlequin* accusera *Polichinelle* d'ètre jansénifte, molinifte, calvinifte, athée, déifte, collectivement.

Je ne sais quels écrivains subalternes se sont avisés, dit-on, de faire un journal chrétien, comme si les autres journaux de l'Europe étaient idolâtres. Monsieur de *Ste. Foix*, gentilhomme breton, célèbre par la charmante comédie de l'*Oracle*, avait fait un livre très utile & très-agréable sur plusieurs points curieux de notre histoire de France. La plûpart de ces petits dictionaires ne sont que des extraits des savans ouvrages du siécle passé. Celui-ci est d'un homme d'esprit qui a vû & pensé. Mais qu'est-il arrivé? Sa comédie de l'*Oracle*, & ses recherches sur l'histoi-

re, étaient si bonnes, que messieurs du journal chrétien l'ont accusé de n'être pas chrétien. Il est vrai qu'il ont essuyé un procès criminel, & qu'ils ont été obligés de demander pardon; mais rien ne rebute ces honêtes gens.

La France fournissait à l'Europe un dictionaire encyclopédique dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellens rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas des mains des maîtres. On le traduisait dans votre langue; c'était un des plus grands monumens des progrès de l'esprit humain. Un convulsionaire s'avise d'écrire contre ce vaste dépôt des sciences. Vous ignorez peut-être, monsieur, ce que c'est qu'un convulsionaire; c'est un de ces énergumènes de la lie du peuple, qui pour prouver qu'une certaine bulle d'un pape est erronée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rotissant des petites filles sans leur faire de mal, leur donnant des coups de buche & de fouét pour l'amour de Dieu, & criant contre le pape. Ce monsieur convulsionaire se croit prédestiné, par la grace de Dieu, à détruire l'Encyclopédie; il accuse, selon l'usage, les auteurs de n'être pas chrétiens; il fait un inlisible libelle en forme de dénonciation; il ataque à tort & à travers tout ce qu'il est incapable d'entendre. Ce pauvre homme s'imaginant que l'article *Ame* de ce dictionaire n'a pû être composé que par un homme d'esprit, & n'écoutant que sa juste

averſion pour les gens d'eſprit ; ſe perſuade que cet article doit abſolument prouver le matérialiſme de ſon ame ; il dénonce donc cet article comme impie, comme épicurien, enfin, comme l'ouvrage d'un philoſophe.

Il ſe trouve que l'article, loin d'être d'un philoſophe, eſt d'un docteur en théologie, qui établit l'immatérialité, la ſpiritualité, l'immortalité de l'ame de toutes ſes forces ; il eſt vrai que ce docteur encyclopediſte ajoutait aux bonnes preuves que les philoſophes en ont aportées, de très-mauvaiſes qui ſont de lui ; mais enfin la cauſe eſt ſi bonne qu'il ne pouvait l'afaiblir ; il combat le matérialiſme tant qu'il peut ; il ataque même le ſyſtème de *Loke*, ſupoſant que ce ſyſtème peut favoriſer le matérialiſme ; il n'entend pas un mot des opinions de *Loke ;* cet article, enfin, eſt l'ouvrage d'un écolier ortodoxe, dont on peut plaindre l'ignorance, mais dont on doit eſtimer le zèle, & aprouver la ſaine doctrine. Notre convulſionaire défére donc cet article de l'*ame*, & probablement ſans l'avoir lû. Un magiſtrat acablé d'afaires ſérieuſes, & trompé par ce malheureux, le croit ſur ſa parole ; on demande la ſupreſſion du livre ; on l'obtient, c'eſt-à-dire, on trompe mille ſouſcripteurs qui ont avancé leur argent, on ruïne cinq ou ſix libraires conſidérables qui travaillaient ſur la foi d'un privilège du roi, on détruit un objet de commerce de trois cents mille écus. Et d'où eſt venu tout ce grand bruit, & cette perſécution ?

de ce qu'il s'est trouvé un homme ignorant, orgueilleux & passioné.

Voilà, monsieur, ce qui s'est passé, je ne dis pas aux *yeux de l'univers*, mais, au moins, aux yeux de tout Paris. Plusieurs avantures pareilles que nous voyons assez souvent, nous rendraient les plus méprisables de tous les peuples policés, si d'ailleurs nous n'étions pas assez aimables. Et dans ces belles querelles, les partis se cantonent, les factions se heurtent, chaque parti a pour lui un foliculaire *; maître *Aliboron*, par exemple, est le foliculaire de monsieur de l'*Empirée*; ce maître *Aliboron* ne manque pas de décrier tous ses camarades foliculaires, pour mieux débiter ses feuilles; l'un gagne à ce métier cent écus par an, l'autre mille, l'autre deux mille; ainsi l'on combat *pro focis*. Il faut bien que je vive, disait l'abbé *Des Fontaines* à un ministre d'état; le ministre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la nécessité; *Des Fontaines* vécut; & tant qu'il y aura une pistole à gagner dans ce métier, il y aura des *Frérons* qui décrieront les beaux arts & les bons artistes.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner; c'est là ce qui excita tant d'orages contre le *Tasse*, contre le *Guarini* en Italie, contre *Driden*, & contre *Pope* en Angleterre; contre *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Quinault*, en France. Que n'a point essuyé de nos jours votre célèbre *Goldoni!* & si vous remontez aux Romains

* Faiseur de feuilles.

& aux Grecs, voyez les prologues de *Térence*, dans lesquels il aprend à la postérité, que les hommes de son tems étaient faits comme celui du nôtre: — *tutto l' mondo è fatto com' è la nostra famiglia.* Mais remarquez, monsieur, pour la consolation des grands artistes, que les persécuteurs sont assurés du mépris & de l'horreur du genre humain, & que les bons ouvrages demeurent. Où sont les écrits des ennemis de *Térence*, & les feuilles des *Bavius* qui insultèrent *Virgile?* où sont les impertinences des rivaux du *Tasse*, & des rivaux de *Corneille* & de *Molière?*

Qu'on est heureux, monsieur, de ne point voir toutes ces misères, toutes ces indignités, & de cultiver en paix les arts d'*Apollon*, loin des *Marsias* & des *Midas!* Qu'il est doux de lire *Virgile* & *Homère*, en foulant à ses pieds les *Bavius* & les *Zoïles*; & de se nourir d'ambrosie, quand l'envie mange des couleuvres!

*Despréaux* disait autrefois en parlant de la rage des cabales:

*Qui méprise Cotin, n'estime point son roi,*
*Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.*

Le grand *Corneille*, c'est-à-dire, le premier homme par qui la France litéraire commença à être estimée en Europe, fut obligé de répondre ainsi à ses ennemis litéraires, ( car les auteurs n'en ont point d'autres: ) *Je déclare que je soumets tous mes écrits au jugement de l'Eglise, je doute fort qu'ils en fassent autant.*

S 5.

On pourait prendre la liberté de dire ici la même chose que le grand *Corneille*, & il ferait agréable de le dire à un fénateur de la feconde ville de l'état du faint père ; il ferait doux encor de le dire dans des terres auffi voifines des hérétiques que les miennes.

Quant à quelques meffieurs, qui fans être chrétiens, inondent le public depuis quelques années de fatyres chrétiennes, qui nuiraient, s'il était poffible, à notre religion, par les ridicules apuis qu'ils ofent prêter à cet édifice inébranlable, enfin, qui la deshonorent par leurs impoftures : fi on faifait jamais quelque atention aux libelles de ces nouveaux *Garaffes*, on pourait leur faire voir qu'on eft auffi ignorant qu'eux, mais beaucoup meilleur chrétien qu'eux.

C'eft une plaifante idée qui a paffé par la tête de quelques barbouilleurs de notre fiécle, de crier fans ceffe que tous ceux qui ont quelque efprit ne font pas chrétiens ! Penfent-ils rendre en cela un grand fervice à notre religion ? Quoi ! la faine doctrine, c'eft-à-dire, comme vous croyez bien, la doctrine apoftolique & romaine, ne ferait-elle, felon eux, que le partage des fots ? *Sans penfer être quelque chofe*, je ne penfe pas être un fot ; mais il me femble que fi je me trouvais jamais avec l'abbé *Guyon* dans la rue, (car je ne peux le rencontrer que là) * je lui dirais, mon ami, de quel

* L'abbé *Guyon* auteur d'un libelle deteftable, intitulé l'*Oracle des philofophes*.

droit prétends-tu être meilleur chrétien que moi? est-ce parce que tu afirmes dans un livre aussi plat que calomnieux, que je t'ai fait bonne chère, quoique tu n'ayes jamais diné chez moi? est-ce parce que tu as revélé au public, c'est-à-dire, à quinze ou seize lecteurs oisifs, tout ce que je t'ai dit du roi de Prusse, quoique je ne t'aye jamais parlé, & que je ne t'aye jamais vû? ne sais-tu pas que ceux qui mentent sans esprit, ainsi que ceux qui mentent avec esprit, n'entreront jamais dans le royaume des cieux?

Je te prie d'exprimer l'unité de l'église, & l'invocation des saints mieux que moi:

*L'église toujours une, & partout étendue,*
*Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,*
*Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.*

Tu me feras encor plaisir de donner une idée plus juste de la transsubstantiation que celle que j'en ai donnée.

*Le Christ, de nos péchés victime renaissante,*
*De ses élus chéris nouriture vivante,*
*Descend sur les autels à ses yeux éperdus,*
*Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.*

Crois-tu définir plus clairement la trinité qu'elle ne l'est dans ces vers:

*La puissance, l'amour, avec l'intelligence,*
*Unis & divisés, composent son essence?*

Je t'exhorte toi & tes ſemblables, non-ſeulement à croire les dogmes que j'ai chantés en vers, mais à remplir tous les devoirs que j'ai enſeignés en proſe. Mais ce n'eſt pas aſſez de croire, il faut faire : il faut être ſoumis dans le ſpirituel à ſon évêque, entendre la meſſe de ſon curé, comunier à ſa paroiſſe, procurer du pain aux pauvres. Sans vanité, je m'aquite mieux que toi de ces devoirs, & je conſeille à tous les poliſſons qui crient, d'être chrètiens, & de ne point crier. Ce n'eſt pas encor aſſez; je ſuis en droit de te citer *Corneille.*

*Servez bien votre Dieu, ſervez votre monarque.*

Il faut pour être bon chrétien, être ſurtout bon ſujet, bon citoyen; or, pour être tel, il faut n'être ni janſéniſte, ni moliniſte, ni d'aucune faction; il faut reſpecter, aimer, ſervir ſon prince; il faut, quand notre patrie eſt en guerre, ou aller ſe battre pour elle, ou payer ceux qui ſe battent pour nous: il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre à l'âge de ſoixante & ſept ans, qu'un conſeiller de grand-chambre; il faut donc que je paye ſans la moindre dificulté ceux qui vont ſe faire eſtropier pour le ſervice de mon roi, & pour ma ſûreté particulière.

J'oubliais vraiment l'article du pardon des injures. Les injures les plus ſenſibles, dit-on, ſont les railleries; je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me ſuis moqué.

Voilà, monſieur, à peu près ce que je dirais à tous ces petits prophètes du coin, qui écrivent contre le roi, contre le pape, & qui daignent quelquefois écrire contre moi & contre des perſonnes qui valent mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder du tout comme des pères de l'égliſe, ceux qui prétendent qu'on ne peut croire en Dieu ſans croire aux convulſions, & qu'on ne peut gagner le ciel qu'en avalant des cendres du cimetière de *St. Médard*, en ſe faiſant donner des coups de buche dans le ventre, & des claques ſur les feſſes. * Pour moi, je crois que ſi on gagne le ciel, c'eſt en obéiſſant aux puiſſances établies de Dieu, & en faiſant du bien à ſon prochain.

Un journaliſte a remarqué que je n'étais pas adroit, puiſque je n'épouſais aucune faction, & que je me moquais ſouvent de tous ceux qui veulent former des partis. Je fais gloire de cette maladreſſe; ne ſoyons ni à *Apollos*, ni à *Paul*, mais à Dieu ſeul, & au roi que Dieu nous a donné. Il y a des gens qui entrent dans un parti pour être quelque choſe, il y en a d'autres qui exiſtent ſans avoir beſoin d'aucun parti.

Adieu, monſieur: je penſais ne vous envoyer qu'une tragédie, & je vous ai envoyé ma profeſſion de foi. Je vous quite pour aller à la meſſe de minuit avec ma famille & la petite-fille du grand *Corneille*. Je ſuis fâché d'avoir chez moi quelques Suiſſes qui n'y vont pas; je travaille

* Ce ſont les myſtères des janſéniſtes convulſionaires.

à les ramener au giron, & si Dieu veut que je vive encor deux ans, j'espère aller baiser les pieds du saint père avec les huguenots que j'aurai convertis, & gagner les indulgences.

*In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità ch'io le reco nella congiuntura delle sante feste natalizie; e viva.*



# LES SCYTHES

## *TRAGÉDIE,*

Revue & corigée par l'auteur.

# PRÉFACE.

ON ſait aſſez que chez des nations polies & ingénieuſes, dans de grandes villes comme Paris & Londres, il faut abſolument des ſpectacles dramatiques : on a peu beſoin d'élégies, d'odes, d'églogues; mais les ſpectacles étant devenus néceſſaires, toute tragédie quoique médiocre porte ſon excuſe avec elle, parce qu'on en peut donner quelques repréſentations au public, qui ſe délaſſe par des nouveautés paſſagères, des chef-d'œuvres immortels dont il eſt raſſaſié.

La piéce qu'on préſente ici aux amateurs peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encor expoſées ſur le théâtre tragique. Brumoy s'imaginait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des ſujets hiſtoriques. Il cherchait les raiſons pour leſquelles les ſujets d'invention n'avaient point réuſſi; mais la véritable raiſon eſt que les piéces de Scudéri & de Bois-Robert qui ſont dans ce goût, manquent en éfet d'invention, & ne ſont que des fables inſipides, ſans mœurs & ſans caractères. Brumoy ne pouvait deviner le génie.

Ce n'eſt pas aſſez, nous l'avouons, d'inventer un ſujet dans lequel ſous des noms nouveaux on traite des paſſions uſées & des évé-

nemens communs. *Omnia jam vulgata.* Il eſt vrai que les ſpectateurs s'intéreſſent toujours pour une amante abandonnée, pour une mère dont on immole le fils, pour un héros aimable en danger, pour une grande paſſion malheureuſe; mais s'il n'eſt rien de neuf dans ces peintures, les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de Campiſtron eſt triſte; le lecteur dit, je connaiſſais tout cela, & je l'avais vû bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toujours, & que bientôt il ſera impoſſible de trouver, un amateur du théâtre a été forcé de mettre ſur la ſcène l'ancienne chevalerie, le contraſte des mahométans & des chrétiens, celui des Américains & des Eſpagnols, celui des Chinois & des Tartares. Il a été forcé de joindre à des paſſions ſi ſouvent traitées, des mœurs que nous ne connaiſſions pas ſur la ſcène.

On hazarde aujourd'hui le tableau contraſté des anciens Scythes & des anciens Perſans, qui peut-être eſt la peinture de quelques nations modernes. C'eſt une entrepriſe un peu téméraire d'introduire des paſteurs, des laboureurs avec des princes, & de mêler les mœurs champêtres avec celles des cours.

Mais enfin, cette invention théatrale (heureuſe ou non) eſt puiſée entiérement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature ſi ſimple; on peut faire parler des pâtres guerriers & libres, avec une fierté qui s'é-

lève au dessus de la bassesse que nous atribuons très-injustement à leur état, pourvu que cette fierté ne soit jamais boursouflée ; car qui doit l'être ? le boursouflé, l'ampoulé ne convient pas même à César. Toute grandeur doit être simple.

C'est ici en quelque sorte l'état de nature mis en oposition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il est dans les grandes villes. On peut enfin étaler dans des cabanes des sentimens aussi touchans que dans des palais.

On avait souvent traité en burlesque cette oposition si frapante, des citoyens des grandes villes avec les habitans des campagnes, tant le burlesque est aisé, tant les choses se présentent en ridicule à certaines nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réussissent dans le grotesque & peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'esprit, & qui a un nom dans la litérature, s'étant fait expliquer le sujet d'Alzire qui n'avait pas encor été représentée, dit à celui qui lui exposait ce plan, *j'entends ; c'est arlequin sauvage.*

Il est certain qu'Alzire n'aurait pas réussi si l'éfet théatral n'avait convaincu les spectateurs que ces sujets peuvent être aussi propres à la tragédie que les avantures des héros les plus connus & les plus imposans.

La tragédie des Scythes est un plan beaucoup plus hazardé. Qui voit-on paraître d'abord sur la scène ? deux vieillards auprès de leurs cabanes, des bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on ? d'une fille qui prend soin de la vieillesse de son père, & qui fait le service le plus

pénible. Qui épouse-t-elle? un pâtre, qui n'est jamais sorti des champs paternels. Les deux vieillards s'asseient sur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pouraient faire valoir cette simplicité!

Imaginez au lieu de Persans & de Scythes, un grand seigneur du tems de *François I*, qui vient reprendre sa maitresse retirée chez des Suisses ou chez des Grisons. C'est là le sujet de cette tragédie. Le costume, les décorations, la déclamation, tout doit être dans un goût diférent de celui de Sémiramis ou de Zaïre.

Mais il faut partout de ces peintures vivantes & animées.

C'est là le véritable art de l'acteur. On ne savait guères auparavant que réciter proprement des couplets, comme nos maîtres de musique aprenaient à chanter proprement. Qui aurait osé avant mademoiselle Clairon jouer dans Oreste la scène de l'urne comme elle l'a jouée? qui aurait imaginé de peindre ainsi la nature, de tomber évanouïe tenant l'urne d'une main, en laissant l'autre descendre immobile & sans vie? qui aurait osé comme monsieur le Kain sortir les bras ensanglantés du tombeau de Ninus, tandis que l'admirable actrice qui représentait Sémiramis se trainait mourante sur les marches du tombeau même. Voilà ce que les petits maîtres & les petites maitresses apellèrent d'abord *des postures*, & ce que les connaisseurs étonnés de la perfection inatendue de l'art ont apellé des tableaux de Michel Ange. C'est là en éfet la véritable action

théatrale. Le reste était une conversation, quelquefois passionnée.

C'est dans ce grand art de parler aux yeux, qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, monsieur Garrik, qui a éfrayé & atendri parmi nous, ceux mêmes qui ne savaient pas sa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un philosophe, qui à l'exemple d'Aristote a su joindre aux sciences abstraites l'éloquence, la connaissance du cœur humain, & l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de Sémiramis, qui a toujours voulu qu'on animât la scène par un plus grand apareil, par plus de pitoresque, par des mouvemens plus passionnés qu'elle ne semblait en comporter auparavant. Ce philosophe sensible a même proposé des choses que l'auteur de Sémiramis, d'Oreste & de Tancrède, n'oserait jamais hazarder. C'est bien assez qu'il ait fait entendre les cris & les paroles de Clitemnestre qu'on égorge derrière la scène, paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix aussi terrible que douloureuse, sans quoi tout est manqué. Ces paroles faisaient dans Athènes un éfet prodigieux; tout le monde frémissait, quand il entendait, *ô teknon! teknon! Oikdeiré ten tékousan.* Ce n'est que par degrés qu'on peut acoutumer notre théâtre à ce grand patétique.

Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit ofrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horible. On peut éfrayer la nature, mais non pas la révolter & la dégouter.

Gardons-nous surtout de chercher dans un grand apareil, & dans un vain jeu de théâtre, un suplément à l'intérêt & à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux sans doute, savoir faire parler ses acteurs que de se borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de sentiment valent mieux que quarante belles atitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes, avec des solecismes ou avec des vers froids & durs, pires que toutes les fautes contre la langue. Il n'est rien de beau en aucun genre que ce qui soutient l'examen atentif de l'homme de goût.

L'apareil, l'action, le pitoresque font un grand éfet sans doute: mais ne mettons jamais le bizare & le gigantesque à la place de la nature, & le forcé à la place du simple; que le décorateur ne l'emporte point sur l'auteur: car alors au lieu de tragédies on aurait la *rareté*, la *curiosité*.

La piéce qu'on soumet ici aux lumières des connaisseurs est simple, mais très dificile à bien jouer; on ne la donne point au théâtre, parce qu'on ne la croit point assez bonne. D'ailleurs presque tous les rôles étant principaux, il faudrait un concert, & un jeu de théâtre parfait pour faire suporter la piéce à la représentation. Il y a plusieurs tragédies dans ce cas, telles

que Brutus, Rome sauvée, la mort de César, qu'il est impossible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laisse tomber le théâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs, & chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs est très rare dans la tragédie. Ceux qui sont chargés des seconds rôles ne prennent jamais de part à l'action, ils craignent de contribuer à former un grand tableau, ils redoutent le parterre trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'est pas d'usage. Très peu savent distinguer le familier du naturel. D'ailleurs, la misérable habitude de débiter des vers comme de la prose, de méconnaitre le rithme & l'harmonie, a presque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur n'osant donc pas donner les Scythes au théâtre, ne présente cet ouvrage que comme une très faible esquisse, que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui poura finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être représentés sur la scène tragique, en observant toutefois les bienséances sans lesquelles il n'y a point de vraies beautés chez les nations policées, & surtout aux yeux des cours éclairées.

Enfin, l'auteur des Scythes s'est occupé pendant quarante ans du soin d'étendre la carière de l'art. S'il n'y a pas réussi, il aura du moins dans sa vieillesse la consolation de voir son ob-

jet rempli par de jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.



NB. Les tirets — qu'on trouvera dans les vers, indiquent les pauſes, les ſilences, les tons ou radoucis, ou élevés, ou douloureux, que l'acteur doit employer, en cas que cette ſaible tragédie ſoit jamais repréſentée.



# AVIS AU LECTEUR.

*L'Auteur est obligé d'avertir que la plupart de ses tragédies imprimées à Paris chez Duchêne au temple du goût en 1764 avec privilège du roi, ne sont point du tout conformes à l'original. Il ne sait pas pourquoi le libraire a obtenu un privilège sans le consulter. Le roi ne lui a certainement pas donné le privilège de défigurer des piéces de théâtre & de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.*

*Dans la tragédie d'Oreste, le libraire du temple du goût finit la piéce par ces deux vers de Pilade :*

Que l'amitié triomphe en tous tems, en tous lieux,
Des malheurs des mortels & des crimes des dieux.

*Ce blasphême est d'autant plus ridicule dans la bouche de Pilade, que c'est un personage religieux qui a toujours recommandé à son ami Oreste d'obéir aveuglément aux ordres de la divinité.* Dans toutes les autres éditions on lit, *& du couroux des dieux.*

*On ne conçoit pas comment dans la même tragédie l'éditeur a pu imprimer (page 237).*

Je la mets dans vos fers, elle va vous servir.

C'eſt m'aquiter vers vous bien moins que la punir.
Vous laiſſez cette cendre à mon juſte couroux. &c.

*Qui jamais a pu imaginer de mettre ainſi quatre rimes maſculines de ſuite, & de violer ſi groſſiérement les premiéres régles de la poëſie françaiſe? Il y a plus encor. Le ſens eſt perverti. Il y a ſix vers néceſſaires d'oubliés. Il ſe peut qu'un comédien, pour avoir plutôt fait, ait écourté & gâté ſon rôle. Un libraire ignorant achète une mauvaiſe copie du ſoufleur de la comédie, & au lieu de ſuivre l'édition de Lauſanne qui eſt fidéle, il imprime un ouvrage entiérement méconnaiſſable.*

*La même ſotiſe ſe trouve dans la tragédie de* Brutus, *page* 282.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes.
Un cœur tel que le ſien méritait d'être à vous.
Abominables loix que la cruelle impoſe !

*Peut-on préſenter aux lecteurs un pareil galimatias & voler ainſi leur argent? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle eſt la négligence de quelques libraires. Ils n'ont ni aſſez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni aſſez d'honêteté pour payer un corecteur d'imprimerie. Pourvû qu'ils vendent leur marchandiſe, ils ſont contens. Mais bientôt leur mauvaiſe conduite eſt découverte, & leurs miſérables éditions décriées reſtent dans leurs boutiques pour leur ruine.*

Tancrède *eſt imprimé beaucoup plus infidélement. L'auteur eſt obligé de déclarer qu'il y a dans*

*cette piéce beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits ni pu faire, comme ceux-ci par exemple.*

Voyant tomber leur chef, les Maures *furieux*
L'ont accablé de traits dans *leur rage cruelle.*

L'orphelin de la Chine *n'est pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de Duchêne ces quatre vers que dit Gengis-kan, & qui sont dans toutes les éditions.*

Gardez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les tems;
Respectez-les; ils sont le prix de mon courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de loix, ce long amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle ocupe ce peuple, & le rend plus docile.

*Ce discours est très convenable dans la bouche d'un prince sage, qui parle à des Tartares ennemis des loix & de la science.*

*Voici ce que l'éditeur a mis à la place:*

Cessez de mutiler tous ces grands monumens
Echapés aux *fureurs des flammes*, *du pillage.*

*Toute la fin de la tragédie de* Zulime *est ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, ataqué son père, qui sent tous ses crimes, & qui s'en punit, à qui son père pardonne, & qui s'é-*

*crie dans son desespoir*, j'en suis indigne, *doit faire un grand éfet. On a tronqué & altéré cette fin, & on finit la piéce par une phrase qui n'est pas même achevée. Les vers impertinens qu'on a mis dans* Olimpie *sont dignes d'une telle édition: en voici un qui me tombe sous la main.*

Ne vien point, malheureux, par diférens éforts.

*En un mot, l'auteur doit pour l'honneur de l'art, encor plus que pour sa propre justification, précautioner le lecteur contre cette édition de Duchêne, qui n'est qu'un tissu de fautes & de falsifications. Il n'est pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme de son vivant pour les rendre ridicules.*

*On a pris à tâche de falsifier le stile d'*Olimpie, *de substituer des liaisons impertinentes à des scènes plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été poussée à un tel excès, que les comédiens de province eux-mêmes, révoltés contre la licence du mauvais goût qui gâta entiérement la tragédie d'Olimpie, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a représentée d'abord à Paris.*

*Ce n'est pas assez d'être parvenu à corompre presque tous les ouvrages qu'un homme a composés pendant plus de cinquante années. Tantôt on publie sous son nom de prétendues* lettres secrettes, *tantôt ce sont des lettres à ses* amis du Parnasse, *qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon; & puis c'est son* porte-feuille retrouvé, *que personne ne voudrait ramasser. Granger le libraire met son*

*nom hardiment à un tome de mélanges ; un ex-jésuite lui atribue des livres ridicules, & écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore ; & tout cela se vend à des provinciaux & à des étrangers, qui croyent acheter ce qu'il y a de plus intéressant dans la litérature française. Il est vrai que toutes ces impertinences tombent & meurent, comme des insectes éphémères. Mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre, si ce n'est une mauvaise critique. La basse litérature inonde une partie de l'Europe. Le goût se corompt tous les jours. Il en est à peu près de l'art d'écrire comme de celui de la déclamation. Il y a plus de six cents comédiens français répandus dans l'Europe, & à peine deux ou trois qui ayent reçu de la nature les dons nécessaires, & qui ayent pû aprofondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine savent leur langue, & qui commencent par dire leurs avis sur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, sur l'agriculture sans avoir possédé un champ, sur le ministère sans être jamais entrés dans le bureau d'un commis, sur l'art de gouverner sans avoir pû seulement gouverner leur servante ? Combien s'érigent en critiques qui n'ont jamais pû produire d'eux-mêmes un ouvrage suportable, qui parlent de poësie, & qui ne savent pas seulement la mesure d'un vers ? Combien enfin deviennent calomniateurs de profession pour avoir du pain, & qui vendent des injures à tant la feuille?*

*Un homme de lettres a daigné recueillir une par-*

*tie de ces honnêtetés, qu'il donnera bientôt aux amateurs, pour faire voir à quel point on est éclairé, équitable & poli dans ce siécle.*



# LES

# SCYTHES,

## *TRAGÉDIE.*

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR.

## PERSONAGES.

HERMODAN, père d'Indatire, habitant d'un canton Scythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, prince d'Ecbatane.

SOZAME, ancien général Perſan, retiré en Scythie.

OBÉIDE, fille de Sozame.

SULMA, compagne d'Obéide.

HIRCAN, oficier d'Athamare.

Scythes & Perſans.

LES

# LES SCYTHES, TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

*( Le théâtre représente un bocage & un berceau, avec un banc de gazon : on voit dans le lointain des campagnes & des cabanes. )*

HERMODAN, INDATIRE, & deux Scythes couverts de peaux de tigres, ou de lions.

HERMODAN.

INdatire, mon fils, quelle est donc cette audace ?
Qui sont ces étrangers ? quelle insolente race
A franchi les sommets des rochers d'Immaüs ?
Aportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus ?
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquiles ?

INDATIRE.

Mes braves compagnons sortis de leurs aziles,
Avec rapidité se sont rejoints à moi,
Ainsi qu'on les voit tous s'atrouper sans éfroi
Contre les fiers assauts des tigres d'Hircanie.
Notre troupe assemblée est faible, mais unie,
Instruite à défier le péril & la mort.
Elle marche aux Persans, elle avance; & d'abord,
L'olivier à la main, devant nous se présente
Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante;
L'or & les diamans brillent sur ses habits,
Son turban disparaît sous les feux des rubis;
Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître.
Nous le saluons tous, en lui faisant connaître
Que ce titre de maître aux Persans si sacré
Dans l'antique Scythie est un titre ignoré.
*Nous sommes tous égaux sur ces rives si chéres,*
*Sans rois & sans sujets, tous libres & tous frères.*
*Que veux-tu dans ces lieux! viens-tu pour nous traiter*
*En hommes, en amis, ou pour nous insulter?*
Alors il me répond, d'une voix douce & fière,
Que des états Persans visitant la frontière,
Il veut voir à loisir ce peuple si vanté
Pour ses antiques mœurs & pour sa liberté.
Nous avons avec joie entendu ce langage.
Mais j'observais pourtant je ne sais quel nuage,
L'empreinte des ennuis ou d'un dessein profond,
Et les sombres chagrins répandus sur son front.
Nous ofrons cependant à sa troupe brillante,
Des hôtes de nos bois la dépouille sanglante,

Nos utiles toisons, tout ce qu'en nos climats
La nature indulgente a semé sous nos pas,
Mais surtout des carquois, des fléches, des armures,
Ornemens des guerriers & nos seules parures.
Ils présentent alors, à nos regards surpris,
Des chefs-d'œuvre d'orgueil sans mesure & sans prix;
Instrumens de mollesse, où sous l'or & la soie
Des inutiles arts tout l'éfort se déploie;
Nous avons rejetté ces présens corupteurs,
Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour nos mœurs;
Superbes ennemis de la simple nature.
L'apareil des grandeurs au pauvre est une injure;
Et recevant enfin, des dons moins dangereux,
Dans notre pauvreté nous sommes plus grands qu'eux.
Nous leur donnons le droit de poursuivre en nos plaines,
Sur nos lacs, en nos bois, au bord de nos fontaines,
Les habitans des airs, de la terre & des eaux.
Contens de notre accueil, ils nous traitent d'égaux.
Enfin, nous nous jurons une amitié sincère.
Ce jour, n'en doutez point, nous est un jour prospère.
Ils pouront voir nos jeux & nos solemnités,
Les charmes d'Obéïde & mes félicités.



HERMODAN.

Ainsi donc, mon cher fils, jusqu'en notre contrée,
La Perse est triomphante; Obéïde adorée,
Par un charme invincible a subjugué tes sens!
Cet objet, tu le sais, nâquit chez les Persans.

INDATIRE.

On le dit; mais qu'importe où le ciel la fit naître?

HERMODAN.

Son père jufqu'ici ne s'eft point fait connaître ;
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
La liberté, la paix que nous donnent les dieux,
Malgré notre amitié, j'ignore quel orage
Tranfplanta fa famille en ce défert fauvage.
Mais dans fes entretiens j'ai fouvent démêlé
Que d'une cour ingrate il était exilé.
Il eft perfécuté : la vertu malheureufe
Devient plus refpectable, & m'eft plus précieufe.
Je vois avec plaifir que du fein des honneurs,
Il s'eft foumis fans peine à nos loix, à nos mœurs,
Quoiqu'il foit dans un âge où l'ame la plus pure
Peut rarement changer le pli de la nature.

INDATIRE.

Son adorable fille eft encor au deffus.
De fon fexe & du nôtre elle unit les vertus,
Le croiriez-vous, mon père ? elle eft belle, & l'ignore.
Sans doute elle eft d'un rang que chez elle on honore.
Son ame eft noble au moins ; car elle eft fans orgueil.
Jamais aucun dégout ne glaça fon accueil.
Sans aviliffement à tout elle s'abaiffe ;
D'un père infortuné foulage la vieilleffe,
Le confole, le fert, & craint d'apercevoir
Qu'elle va quelquefois par-delà fon devoir.
On la voit fuporter la fatigue obftinée
Pour laquelle on fent trop qu'elle n'était point née.
Elle brille furtout dans nos champêtres jeux,
Nobles amufemens d'un peuple belliqueux.

Elle eſt de nos beautés l'amour & le modèle;
Le ciel la récompenſe en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.
Mais d'où vient que ſon père admis dans ce ſéjour,
Plus formé qu'elle encor aux uſages des Scythes,
Adorateur des loix que nos mœurs ont preſcrites,
Nôtre ami, notre frère en nos cœurs adopté,
Jamais de ſon deſtin n'a rien manifeſté?
Sur ſon rang, ſur les ſiens pourquoi ſe taire encore?
Rougit-on de parler de ce qui nous honore?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu
Au ſang d'un étranger qui craint d'être connu?

INDATIRE.

Quel qu'il ſoit, il eſt libre, il eſt juſte, intrépide,
Il m'aime, il eſt enfin le père d'Obéïde.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.



## SCENE II.

HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE.

O Vieillard généreux !
O cher concitoyen de nos pâtres heureux !
Les Perſans en ce jour venus dans la Scythie
Seront donc les témoins du ſaint nœud qui nous lie !
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus ſe crut égal aux dieux.
J'en ateſte les miens, & le jour qui m'éclaire,
Mon cœur ſe donne à toi, comme il eſt à mon père ;
Je te ſers comme lui. Quoi, tu verſes des pleurs !

SOZAME.

J'en verſe de tendreſſe ; & ſi dans mes malheurs
Cette heureuſe alliance, où mon bonheur ſe fonde,
Guérit d'un cœur flétri la bleſſure profonde,
La cicatrice en reſte ; & les biens les plus chers
Rapellent quelquefois les maux qu'on a ſouferts.

INDATIRE.

J'ignore tes chagrins ; ta vertu m'eſt connue ;
Qui peut donc t'afliger ? ma candeur ingénue
Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

HERMODAN.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir,
Tu le dois.

SOZAME.

O mon fils! ô mon cher Indatire!
Ma fille, eſt, je le ſais, ſoumiſe à mon empire;
Elle eſt l'unique bien que les dieux m'ont laiſſé.
J'ai voulu cet hymen, je l'ai déja preſſé;
Je ne la gêne point ſous la loi paternelle,
Son choix ou ſon refus, tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui pour former ce lien
Traite ſon digne ſang comme je fais le mien;
Et que la liberté de ta ſage contrée
Préſide à l'union que j'ai tant deſirée.
Avec ce digne ami laiſſe-moi m'expliquer:
Va, ma bouche jamais ne poura révoquer
L'arêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va, cher & noble eſpoir de ma triſte famille;
Mon fils, obtien ſes vœux; je te réponds des miens.

INDATIRE.

J'embraſſe tes genoux, & je revole aux ſiens.



## SCENE III.

HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

AMi, reposons-nous sur ce siége sauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mousse & le feuillage;
La nature nous l'ofre; & je hais dès longtems
Ceux que l'art a tissus dans les palais des grands.

HERMODAN.

Tu fus donc grand en Perse?

SOZAME.

Il est vrai.

HERMODAN.

Ton silence
M'a privé trop longtems de cette confidence.
Je ne hais point les grands. J'en ai vû quelquefois
Qu'un desir curieux atira dans nos bois.
J'aimai de ces Persans les mœurs nobles & fières.
Je sais que les humains sont nés égaux & frères;
Mais je n'ignore pas que l'on doit respecter
Ceux qu'en exemple au peuple un roi veut présenter;
Et la simplicité de notre république
N'est point une leçon pour l'état monarchique.
Craignais-tu qu'un ami te fût moins ataché?
Crois-moi, tu t'abusais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché
Mes honneurs, mes chagrins, ma chute, ma misère,
La source de mes maux, pardonne au cœur d'un père.
J'ai tout perdu ; ma fille est ici sans apui ;
Et j'ai craint que le crime, & la honte d'autrui
Ne réjaillît sur elle & ne flétrît sa gloire.
Apren d'elle & de moi la malheureuse histoire.

HERMODAN. (*Ils s'asseyent tous deux.*)
Sèche tes pleurs & parle.

SOZAME.

Apren que sous Cyrus
Je portai la terreur aux peuples éperdus.
Yvre de cette gloire, à qui l'on sacrifie,
C'est moi de qui la main subjugua l'Hircanie,
Pays libre autrefois.

HERMODAN.

Il est bien malheureux ;
Il fut libre.

SOZAME.

Ah ! croi-moi ; tous ces lauriers afreux,
Les exploits des tyrans, des peuples les misères,
Ces états dévastés par des mains mercénaires,
Ces honneurs, cet éclat par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.
Enfin, Cyrus sur moi répandant ses largesses,
M'orna de dignités, me combla de richesses.
A ses conseils secrets je fus associé.
Mon protecteur mourut, & je fus oublié.

J'abandonnai Cambyse, illustre téméraire,
Indigne successeur de son auguste père.
Ecbatane du Mède autrefois le séjour,
Cacha mes cheveux blancs à sa nouvelle cour.
Mais son frère Smerdis gouvernant la Médie,
Smerdis de la vertu persécuteur impie,
De mes jours honorés empoisonna la fin.
Un enfant de sa sœur, un jeune homme sans frein,
Généreux, il est vrai, vaillant, peut-être aimable,
Mais dans ses passions caractère indomptable,
Méprisant son épouse en possédant son cœur,
Pour la jeune Obéide épris avec fureur,
Prétendit m'aracher, en maître despotique,
Ce soutien de mon âge & mon espoir unique.
Athamare est son nom; sa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de deshonneur.

HERMODAN.

As-tu par son trépas repoussé cet outrage?

SOZAME.

J'osai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les transports violens
D'un esprit indomptable en ses emportemens.
De sa mère en ce tems les dieux l'avaient privée.
Par moi seul à ce prince elle fut enlevée.
Les dignes courtisans de l'infame Smerdis,
Monstres par ma retraite à parler enhardis,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,
Le grand art de tromper en paraissant sincères;
Ils feignaient de me plaindre en osant m'accuser;
Et me cachaient la main qui savait m'écraser.

C'eſt un crime en Médie, ainſi qu'à Babilone,
D'oſer parler en homme à l'héritier du trône.

HERMODAN.

O de la ſervitude éfets aviliſſans !
Quoi ! la plainte eſt un crime à la cour des Perſans !

SOZAME.

Le premier de l'état, quand il a pû déplaire,
S'il eſt perſécuté, doit ſoufrir & ſe taire.

HERMODAN.

Comment recherchas-tu cette baſſe grandeur ?

SOZAME.

(*Ils ſe lèvent.*)

Ce ſouvenir honteux ſoulève encor mon cœur.
Ami, ce que pouvait l'adroite calomnie
Pour m'aracher l'honneur, la fortune & la vie,
Tout fut tenté par eux, & tout leur réuſſit.
Smerdis proſcrit ma tête ; on partage, on ravit
Mes emplois & mes biens le prix de mon ſervice.
Ma fille en fait ſans peine un noble ſacrifice,
Ne voit plus que ſon père, & ſubiſſant ſon ſort
Accompagne ma fuite & s'expoſe à la mort.
Nous partons, nous marchons de montagne en abîme ;
Du Taurus eſcarpé nous franchiſſons la cime.
Bientôt dans vos forêts grace au ciel parvenu,
J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.
J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,
Eſt d'avoir parcouru ma fatale carrière
Dans les camps, dans les cours, à la ſuite des rois,
Loin des ſeuls citoyens gouvernés par les loix.

Mais je crains que ma fille aux déserts enterrée,
Du faste des grandeurs autrefois entourée,
Dans le secret du cœur ne puisse entretenir
De ses honneurs passés l'importun souvenir.
J'ai peur que la raison, l'amitié filiale
Combatent faiblement l'illusion fatale
Dont le charme trompeur a fasciné toûjours
Des yeux accoutumés à la pompe des cours.
Voilà ce qui tantôt rapellant mes allarmes,
A rouvert un moment la source de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici? qu'a-t-elle à regretter?
Nous valons pour le moins ce qu'elle a sû quiter;
Elle est libre avec nous, aplaudie, honorée;
Jamais de tristes soins sa paix n'est altérée.
La franchise qui règne en nos déserts heureux
Fait mépriser ta cour & ses fers dangereux.

SOZAME.

Je mourais trop content si ma chère Obéide
Haïssait comme moi cette cour si perfide.
Mais j'exige de toi que ta tendre amitié
Me garde le secret que je t'ai confié.
Ne révèle jamais mes grandeurs éclipsées,
Ni mes soupçons présens, ni mes douleurs passées:
Cache-les à ton fils; & que de ses amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets; mais apren qu'on devine
Dans ces rustiques lieux ton illustre origine.

Tu n'en es pas moins cher à nos ſimples eſprits.
Je tairai tout le reſte, & ſurtout à mon fils;
Il s'en allarmerait.

## SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

OBéide ſe donne;
Obéide eſt à moi, ſi ta bonté l'ordonne,
Si mon père y ſouſcrit.

SOZAME.

Nous l'aprouvons tous deux.
Notre bonheur, mon fils, eſt de te voir heureux.
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie,
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

## SCENE V.

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE, un Scythe.

LE SCYTHE.

REſpectables vieillards, ſachez que nos hameaux
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef eſt empreſſé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.

Il nous demande à tous en quels lieux est caché
Ce vieillard malheureux qu'il a longtems cherché.

HERMODAN (*à Sozame.*)
O ciel! jusqu'en mes bras il viendrait te poursuivre!

INDATIRE.
Lui poursuivre Sozame! il cesserait de vivre.

LE SCYTHE.
Ce généreux Persan ne vient point défier.
Un peuple de pasteurs innocent & guerrier.
Il paraît accablé d'une douleur profonde.
Peut-être est-ce un banni qui se dérobe au monde,
Un illustre exilé, qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos péres en ont vû, qui loin de ces naufrages,
Rassasiés de trouble, & fatigués d'orages,
Préféraient de nos mœurs la grossière âpreté
Aux atentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier, mais sensible, mais tendre;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vû répandre.

HERMODAN (*à Sozame.*)
Ces pleurs me font suspects, ainsi que ses présens.
Pardonne à mes soupçons, mais je crains les Persans.
Ces esclaves brillans veulent au moins séduire.
Peut-être c'est à toi qu'on cherche encor à nuire.
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
Demande ici ton sang à sa rage échapé.
D'un prince quelquefois le malheureux ministre
Pleure en obéissant à son ordre sinistre.

SOZAME.

Oubliant tous les rois dans ces heureux climats,
Je suis oublié d'eux, & je ne les crains pas.

INDATIRE (*à Hermodan.*)

Nous mourions à tes pieds, avant qu'un téméraire
Pût manquer seulement de respect à mon père.

LE SCYTHE.

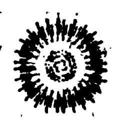
S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.
Si c'est un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure allégresse,
Que nous fait d'un Persan la joie ou la tristesse?
Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur?
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures
Préparer cet autel redouté des parjures,
Ces festons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.

(*à Sozame.*)

Viens ofrir cette main, qui combatra pour toi,
Cette main trop heureuse à ta fille promise,
Terrible aux ennemis, à toi toujours soumise.



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

Vous y résolvez-vous?

OBÉIDE.

Oui, j'aurai le courage
D'ensevelir mes jours en ce désert sauvage.
On ne me verra point lasse d'un long éfort
D'un père inébranlable atendre ici la mort,
Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane
Essayer d'adoucir la loi qui le condamne,
Pour aller recueillir des débris dispersés,
Que tant d'avides mains ont en foule amassés.
Quand sa fuite en ces lieux fut par lui méditée,
Ma jeunesse peut-être en fut épouvantée,
Mais j'eus honte bientôt de ce secret retour,
Qui rapellait mon cœur à mon premier séjour.
J'ai sans doute à ce cœur fait trop de violence,
Pour démentir jamais tant de persévérance.
Je me suis fait enfin dans ces grossiers climats
Un esprit & des mœurs que je n'espérais pas.
Ce n'est plus Obéide à la cour adorée,
D'esclaves couronnés à toute heure entourée;

Tous

Tous ces grands de la Perse à ma porte rampants
Ne viennent plus flater l'orgueil de mes beaux ans.
D'un peuple industrieux les talens mercenaires
De mon goût dédaigneux ne sont plus tributaires.
J'ai pris un nouvel être; & s'il m'en a couté
Pour subir le travail avec la pauvreté,
La gloire de me vaincre & d'imiter mon père,
En m'en donnant la force est mon noble salaire.

SULMA.

Votre rare vertu passe votre malheur;
Dans votre abaissement je vois votre grandeur.
Je vous admire en tout; mais le cœur est-il maître
De n'aimer pas les lieux où le ciel nous fit naître?
La nature a ses droits; ses bienfaisantes mains
Ont mis ce sentiment dans les faibles humains.
On soufre en sa patrie; elle peut nous déplaire;
Mais quand on l'a perdue, alors elle est bien chère.

OBÉIDE.

Si la Perse a pour toi des charmes si puissans,
Je ne te contrains pas, quite moi, j'y consens;
J'en gémirai, Sulma: dans mon palais nourie,
Tu fus en tous les tems le soutien de ma vie;
Mais je serais barbare en t'osant proposer
De suporter un joug qui commence à peser.
Dans les lâches parens qui m'ont abandonnée
Tu trouveras peut-être une ame assez bien née,
Compatissante assez pour aquiter vers toi
Ce que le sort m'enlève, & ce que je te dois.
D'une pitié bien juste elle sera frapée,
En voyant de mes pleurs une lettre trempée.

Pars, ma chère Sulma; revoi si tu le veux
La superbe Ecbatane & ses peuples heureux.
Laisse dans ces déserts ta fidèle Obéide.

SULMA.

Ah! que la mort plutôt frape cette perfide,
Si jamais je conçois le criminel dessein
De chercher loin de vous un bonheur incertain!
J'ai vécu pour vous seule; & votre destinée
Jusques à mon tombeau tient la mienne enchainée.
Mais je vous l'avouerai, ce n'est pas sans horeur
Que je vois tant d'apas, de gloire, de grandeur,
D'un soldat de Scythie être ici le partage.

OBÉIDE.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejeton;
Après la honte enfin, qu'une telle insolence
Fait toujours rejaillir sur la faible innocence,
Morte pour mon pays, & cachée en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, sont égaux à mes yeux;
Tout m'est indiférent.

SULMA.

Ah! contrainte inutile!
Est-ce avec des sanglots qu'on montre un cœur tranquille?

OBÉIDE.

Hélas! veux-tu m'ôter, en croyant m'éblouir,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir?
Cesse de m'afliger. Mon père veut un gendre;
Il ne l'ordonne point, mais je sais trop l'entendre.

Le fils de son ami doit être préféré.

SULMA.

Votre choix est donc fait ?

OBÉIDE.

Tu vois l'autel sacré (*).
Que préparent déja mes compagnes heureuses,
Ignorant de l'hymen les chaines dangereuses,
Tranquiles, sans regrets, sans cruel souvenir.

SULMA.

D'où vient qu'à cet aspect vous paraissez frémir ?

---

## SCENE II.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

CEt autel me rapelle en ces forêts si chères.
Tu conduis tous mes pas, je devance nos pères.
Je veux lire en tes yeux, entendre de ta voix
Que ton heureux époux est nommé par ton choix.
L'hymen est parmi nous le nœud que la nature
Forme entre deux amans de sa main libre & pure.
Chez les Persans, dit-on, l'intérêt odieux,
Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,
De cent bizares loix la contrainte importune,
Soumettent tristement l'amour à la fortune.

(*) De jeunes filles dressent un autel au fond du théâtre.

Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour soi;
D'un mercenaire hymen on ignore la loi,
On fait sa destinée. Une fille guerrière,
De son guerrier chéri court la noble carière;
Elle aime à partager ses travaux & son sort,
L'acompagne aux combats & sait venger sa mort.
Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton empire?
La sincère Obéide aime-t-elle Indatire?

OBÉIDE.

Je connais tes vertus, j'estime ta valeur,
Et de ton cœur ouvert la naïve candeur;
Je te l'ai déja dit; je l'ai dit à mon père;
Et son choix & le mien doivent te satisfaire.

INDATIRE.

Non, tu sembles parler un langage étranger;
Et même en m'aprouvant tu viens de m'afliger.
Dans les murs d'Ecbatane est-ce ainsi qu'on s'explique?
Obéide, est-il vrai qu'un astre tyrannique
Dans cette ville immense a pû te mettre au jour?
Est-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
Et que l'on t'éleva dans ce riche esclavage
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image?
Di-moi, chère Obéide, aurais-je le malheur
Que le ciel t'eût fait naître au sein de la grandeur?

OBÉIDE.

Ce n'est point ton malheur, c'est le mien. — Ma mémoire
Ne me retrace plus cette trompeuse gloire.
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton cœur adoré
En perd le fouvenir, plus je m'en fouviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet apareil ruftique,
Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos pères bientôt recevront les fermens
Dont nos cœurs & nos dieux font les facrés garans?
Obéide, il n'a rien de la pompe inutile
Qui fatigue ces dieux dans ta fuperbe ville.
Il n'a pour ornement que des tiffus de fleurs,
Préfens de la nature, images de nos cœurs.

OBÉIDE.

Va, je crois que des cieux le grand & jufte maître
Préfère ce faint culte, & cet autel champêtre,
A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les dieux qu'on y fait d'or y font bien mal fervis.

INDATIRE.

ais-tu que ces Perfans venus fur ces rivages
Veulent voir notre fête & nos rians bocages?
Par la main des vertus ils nous verront unis.

OBÉIDE.

Les Perfans! — que dis-tu! — les Perfans!

INDATIRE.

Tu frémis!
Qnelle pâleur, ô ciel! fur ton front répandue!
Des efclaves d'un roi peux-tu craindre la vue?

OBÉIDE.

Ah! ma chère Sulma!

SULMA.

Votre père & le sien
Viennent former ici votre éternel lien!

INDATIRE.

Nos parens, nos amis, tes compagnes fidèles,
Viennent tous consacrer nos fêtes solemnelles.

OBÉIDE (*à Sulma.*)

Allons, — je l'ai voulu.

---

## SCENE III.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME, HERMODAN. (*Des filles couronnées de fleurs, & des Scythes sans armes font un demi-cercle autour de l'autel.*)

HERMODAN.

Voici l'autel sacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes sermens, où jurèrent nos pères.
(*à Obéide.*)
Nous n'avons point ici de plus pompeux mistères;
Notre culte, Obéide, est simple comme vous.

SOZAME (*à Obéide.*)

De la main de ton père accepte ton époux.
(*Obéide & Indatire mettent la main sur l'autel.*)

INDATIRE.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
A nos dieux éternels, à cet objet que j'aime,

De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
Aura mis Obéide aux mains de son amant;
Et toujours plus épris, & toujours plus fidèle,
De vivre, de combattre, & de mourir pour elle.

OBÉIDE.

Je me soumets, grands dieux, à vos augustes loix;
Je jure d'être à lui. Ciel! qu'est-ce que je vois!
*( Ici Athamare & des Persans paraissent dans le fond. )*

SULMA.

Ah! madame.

OBÉIDE.

Je meurs, qu'on m'emporte.

INDATIRE.

Ah! Sozame,
Quelle terreur subite a donc frapé son ame?
Compagnes d'Obéide, allons à son secours.
*( Les femmes Scythes sortent avec Indatire. )*

---

## SCENE IV.

SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE, HIRCAN, Scythes.

SOZAME.

Scythes, demeurez tous... Voici donc de mes jours
Le jour le plus étrange & le plus éfroyable.
*( Athamare avance avec deux suivans. )*
Athamare, est-ce toi? quel sort impitoyable

X 4

T'a conduit dans des lieux de retraite & de paix?
Tu dois être content des maux que tu m'as faits.
Ton indigne monarque avait proscrit ma tête,
Viens-tu la demander? malheureux, elle est prête,
Mais tremble pour la tienne. Apren que tu te vois
Chez un peuple équitable & redouté des rois.
Je demeure étonné de l'audace inouïe
Qui t'amène si loin pour hazarder ta vie.

ATHAMARE.

Peuple juste, écoutez, je m'en remets à vous.
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.
Aprenez que dans moi vous voyez un coupable.
Vous voyez dans Sozame un vieillard vénérable,
Qui soutint autrefois de ses vaillantes mains
Le pouvoir dont Cyrus effraya les humains.
Quand Smerdis a régné, ma fougueuse jeunesse
A du brave Sozame afligé la vieillesse.
Smerdis l'a dépouillé de ses biens, de son rang.
Une sentence inique a poursuivi son sang.
Ce prince est chez les morts; & la première idée
Dont après son trépas mon ame est possédée,
Est de rendre justice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les dieux m'ont amené
Pour expier ma faute hélas trop pardonnable;
La suite en fut terrible, inhumaine, exécrable;
Elle acabla mon cœur, il la faut réparer.
Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer.
Je partage avec toi mes trésors, ma puissance;
Ecbatane est du moins sous mon obéïssance;

C'est tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus;
Tout le reste a subi les loix de Darius;
Mais je suis assez grand, si ton cœur me pardonne.
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
Aprouve mes regrets, mon repentir, mes vœux.
L'objet de mes remords est de te rendre heureux.
Renonce à tes déserts, & revoi ta patrie;
Écoute en ta faveur ton prince qui te prie,
Qui met à tes genoux sa faute & ses douleurs,
Et qui s'honore encor de les baigner de pleurs.

HERMODAN.

Je me sens atendri d'un spectacle si rare.

SOZAME.

Tu ne me séduis point, malheureux Athamare.
Si le repentir seul avait pu t'amener,
Malgré tous mes afronts je pourais pardonner.
Tu sais quel est mon cœur; il n'est point inflexible.
Mais je lis dans le tien; je le connais sensible.
Je vois trop les chagrins dont il est désolé:
Et ce n'est pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
Il n'est plus tems; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languissante vie.
Retourne en tes états où tu devais rester;
Abandonne un objet qui te les fit quiter.
Tu m'entens, il sufit. Va, pars, & ren-moi grace
De ne pas réveler ton imprudente audace.
Amis, courons chercher & ma fille & ton fils.

HERMODAN.

Vien, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

## SCENE V.

### ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

JE demeure immobile. O ciel! ô destinée!
O passion fatale à me perdre obstinée!
Il n'est plus tems, dit-il; il a pu sans pitié
Soufrir à ses genoux son maître humilié.
Ami, quand nous percions cette horde assemblée,
J'ai vu près de l'autel une femme voilée,
Qu'on a soudain soustraite à mon œil égaré.
Quel est donc cet autel de guirlandes paré?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée?
Pour qui brulaient ici les flambeaux d'hyménée?
Ciel! quel tems je prenais! à cet aspect d'horeur
Mes remords douloureux se changent en fureur.
Grands dieux, s'il était vrai!

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes.
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiscrètes.
Respectez, croyez-moi, les modestes foyers
D'agrestes habitans, mais de vaillans guerriers,
Qui sans ambition, comme sans avarice,
Observateurs zélés de l'exacte justice,
Ont mis leur seule gloire en leur égalité,
De qui vos grandeurs même iritent la fierté.

N'allez point allarmer leur noble indépendance ;
Ils savent la défendre ; ils aiment la vengeance ;
Ils ne pardonnent point quand ils sont ofensés.

ATHAMARE.

Tu t'abuses, ami ; je les connais assez ;
J'en ai vû dans nos camps, j'en ai vû dans nos villes,
De ces Scythes altiers à nos ordres dociles,
Qui briguaient en vantant leurs stériles climats
L'honneur d'être comptés aux rangs de nos soldats.

HIRCAN.

Mais souverains chez eux.....

ATHAMARE.

Ah ! c'est trop contredire
Le dépit qui me ronge & l'amour qui m'inspire.
Ma passion m'emporte & ne raisonne pas.
Si j'eusse été prudent, serais-je en leurs états ?
Au bout de l'univers Obéide m'entraine ;
Son esclave échapé lui raporte sa chaine,
Pour l'enchainer moi-même au sort qui me poursuit,
Pour l'aracher des lieux où sa douleur me fuit,
Pour la sauver enfin de l'indigne esclavage
Qu'un malheureux vieillard impose à son jeune âge ;
Pour mourir à ses pieds d'amour & de fureur,
Si ce cœur déchiré ne peut fléchir son cœur.

HIRCAN.

Mais si vous écoutiez.....

ATHAMARE.

Non — je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

Atendez.

ATHAMARE.

Que j'atende? & que de la cruelle
Un rival méprisable, à mes yeux possesseur,
Insulte mon amour, oûtrage mon honneur!
Que du bien qu'il m'arache, il soit en paix le maître!
Mais trop tôt, cher ami, je m'alarme peut-être.
Son père à ce vil choix poura-t-il la forcer?
Entre un Scythe & son maître a-t-elle à balancer?
Dans son cœur autrefois j'ai vû trop de noblesse,
Pour croire qu'à ce point son orgueil se rabaisse.

HIRCAN.

Mais si dans ce choix même elle eut mis sa fierté!

ATHAMARE.

De ce doute ofensant je suis trop irité.
Allons: si mes remords n'ont pû fléchir son père,
S'il méprise mes pleurs, — qu'il craigne ma colère.
Je sais qu'un prince est homme, & qu'il peut s'égarer;
Mais lorsqu'au repentir facile à se livrer,
Reconnaissant sa faute & s'oubliant soi-même,
Il condamne, il flétrit l'orgueil du rang suprême,
Quand il répare tout, il faut se souvenir
Que s'il demande grace, il la doit obtenir.

*Fin du second acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Quoi! je ne puis la voir! ô tendresse, ô couroux!
Que d'afronts redoublés!

HIRCAN.

Seigneur, contraignez-vous.

ATHAMARE.

Me contraindre! qui? moi!

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes
Rapellaient ses esprits sur ses lèvres mourantes....

ATHAMARE.

Elle était en danger? Obéide!

HIRCAN.

Oui, seigneur;
Et ranimant à peine un reste de chaleur,
Dans ces cruels momens d'une voix afaiblie,
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un Scythe me l'a dit; un Scythe qu'autrefois
La Médie avait vû combatre sous nos loix.
Son père & son époux sont encor auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui! son époux, un Scythe!

HIRCAN.

Et quoi, cette nouvelle
A votre oreille encor, seigneur, n'a pû voler!

ATHAMARE.

Eh qui des miens hors toi, m'ose jamais parler?
De mes honteux secrets quel autre a pû s'instruire?
Son époux me dis-tu?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire,
Jeune & de ces cantons l'espérance & l'honneur,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur;
Sous ces mêmes ciprès, à cet autel champêtre,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vû disparaître.
Vous n'étiez pas encor arivé vers l'autel,
Qu'un long tressaillement suivi d'un froid mortel
A fermé les beaux yeux d'Obéide opressée.
Des filles de Scythie une foule empressée
La portait en pleurant sous ces rustiques toits,
Asyle malheureux dont son pére a fait choix.
Ce vieillard la suivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans afaiblie & pesante,
Quand vous avez sur vous atiré ses regards.

ATHAMARE.

Mon cœur à ce récit ouvert de toutes parts,
De tant d'impressions sent l'ateinte subite.
Dans ses derniers replis un tel combat s'excite,
Que sur aucun parti je ne puis me fixer;
Et je démêle mal ce que je peux penser.

Mais d'où vient qu'en ce temple Obéide rendue,
En touchant cet autel est tombée éperdue!
Parmi tous ces pasteurs elle aura d'un coup d'œil
Reconnu des Persans le fastueux orgueil.
Ma présence à ses yeux a montré tous mes crimes,
Mes amours emportés, mes feux illégitimes;
A l'afreuse indigence un père abandonné,
Par un monarque injuste à la mort condamné,
Sa fuite, son séjour en ce pays sauvage,
Cette foule de maux qui sont tous mon ouvrage.
Elle aura rassemblé ces objets de terreur;
Elle imite son père, & je lui fais horeur.

HIRCAN.

Il serait bien afreux, j'ose ici vous le dire,
Que vous eussiez quité le soin de votre empire,
Chargé d'un repentir si noble & si profond,
Pour venir en Scythie essuyer un afront.

ATHAMARE.

Ah! lorsqu'elle m'a vû, si son ame surprise
D'une ombre de pitié s'était au moins éprise,
Si lisant dans mon cœur, son cœur eût éprouvé
Un tumulte secret faiblement élevé! —
Cher ami, je m'égare & je me rends justice;
Je sais ce qu'on me doit, il faut qu'on me haïsse.
Qu'ai-je fait, malheureux! & quel sera mon sort?
Mon aspect en tout tems lui porta donc la mort!
Mais dis-tu, dans le mal qui menaçait sa vie,
Sa bouche a prononcé le nom de sa patrie!

HIRCAN.

Elle l'aime sans doute.

ATHAMARE.

Ah! pour me secourir
C'est une arme du moins qu'elle daigne m'ofrir.
Elle aime sa patrie — elle épouse Indatire! —
Va, l'honneur dangereux où le barbare aspire
Lui coûtera bientôt un sanglant repentir.
C'est un crime trop grand pour ne le pas punir.

HIRCAN.

Pensez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane?
Là votre voix décide, elle absout ou condamne.
Ici vous péririez: vous êtes dans des lieux
Que jadis arosa le sang de vos ayeux.

ATHAMARE.

Eh bien, j'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale yvresse!
Age des passions! trop aveugle jeunesse!
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchans livrés?

ATHAMARE.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorés?
( *Indatire passe dans le fond du théâtre à la tête d'une troupe de guerriers.* )
Que veut le fer en main cette troupe rustique?

HIRCAN.

On m'a dit qu'en ces lieux c'est un usage antique.
Ce sont de simples jeux par le tems consacrés,
Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.
Tous leurs jeux sont guerriers; la valeur les aprête.
Voyez-vous Indatire? il s'avance à leur tête.

Tout

Tout le ſexe eſt exclus de ces ſolemnités,
Et les mœurs de ce peuple ont des ſévérités
Qui pouraient des Perſans condamner la licence.

ATHAMARE.

Grands dieux ! vous me voulez conduire en ſa préſence.
Cette fête du moins m'aprend que vos ſecours
Ont diſſipé l'orage élevé ſur ſes jours.
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, ſeigneur, Obéide
Marche vers la cabane où ſon père réſide;
Je l'aperçois.

ATHAMARE.

Va, cours, obtien, ſi tu le peux,
De ce père implacable un pardon généreux. —
Des chaumes ! des roſeaux ! voilà donc ſa retraite !
Ah ! peut-être elle y vit tranquile & ſatisfaite.
Et moi....

---

## SCENE II.

OBÉIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

NOn, demeurez, ne vous détournez pas.
De vos regards du moins honorez mon trépas.
Qu'à vos genoux tremblans un malheureux périſſe !

OBÉIDE.

Ah ! Sulma, qu'en tes bras mon deſeſpoir finiſſe !

C'en eſt trop. — Laiſſe-moi, fatal perſécuteur;
Va, c'eſt toi qui reviens pour m'aracher le cœur.

ATHAMARE.

Écoute un ſeul moment.

OBÉIDE.

Et le dois-je barbare ?
Dans l'état où je ſuis que peut dire Athamare ?

ATHAMARE.

Tu ſais que mes forfaits, que tes calamités,
Ta malheureuſe fuite en ces bords écartés,
Tout fut fait par l'amour. Cet amour qui t'ofenſe,
Alla dans ſes excès juſqu'à la violence.
Par un autre hyménée enchaîné malgré moi,
Je ne pouvais t'offrir un rang digne de toi.
J'outrageais ta vertu, quand j'adorais tes charmes.
J'ai payé ce moment de quatre ans de mes larmes.
Les malheurs inouis ſur ta tête amaſſés,
Je les ai tous ſentis, & tu m'en crois aſſez.
~~Mon abord en ces lieux le fait aſſez connaître.~~
Le ciel de tous côtés m'a fait enfin mon maître;
Smerdis & mon épouſe en un même tombeau
De mon fatal hymen ont éteint le flambeau.
Ecbatane eſt à moi. — Non, pardonne, Obéide;
Ecbatane eſt à toi; l'Euphrate, la Perſide,
Et la ſuperbe Egypte, & les bords Indiens,
Seraient tous à tes pieds s'ils pouvaient être aux miens.
Mais mon trône, & ma vie, & toute la nature,
Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
Ton grand cœur, Obéide, ainſi que ta beauté,
Eſt au deſſus d'un rang dont il n'eſt point flaté;

Que la pitié du moins le désarme & le touche.
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche?
O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr?
Image de nos dieux, ne sais-tu que punir?
Ils savent pardonner. Va, ta bonté doit plaindre
Ton criminel amant que tu vois sans le craindre.

OBÉIDE.

Que m'as-tu dit, cruel? & pourquoi de si loin
Viens-tu de me troubler prendre le triste soin,
Tenter dans ces forêts ma misère tranquile,
Et chercher un pardon — qui serait inutile?
Quand tu m'osas aimer pour la première fois,
Ton roi d'un autre hymen t'avait prescrit les loix.
Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre.
Sans un crime plus grand je ne saurais t'entendre.
Ne fai point sur mes sens d'inutiles éforts:
Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.
Sous le joug de l'hymen Obéide respire;
Cesse de m'acabler — & respecte Indatire.

ATHAMARE.

Un Scythe! un vil mortel!

OBÉIDE.

Pourquoi méprises-tu
Un homme, un citoyen — qui te passe en vertu?

ATHAMARE.

Non, c'est pousser trop loin ta haine & ton outrage.
Non, les dieux ont brisé cet infâme esclavage.
Eux-même ils t'ont ravi l'usage de tes sens,
Lorsque tu prononçais tes malheureux sermens.

Qui sans doute ofensaient leur majesté suprême,
Et l'honneur de ta race aussi-bien que moi-même:
Et je jure à ces dieux de ton honneur jaloux
Qu'Indatire jamais ne sera ton époux.

OBÉIDE.

Tu ne saurais changer la loi de sa contrée:
Elle seule y commande, elle est toujours sacrée,
C'en est fait — pour jamais le joug est imposé,
Par aucune puissance il ne sera brisé.
Il est d'autant plus saint, d'autant plus redoutable,
Que mon père en tout tems à mes vœux favorable,
Du pouvoir paternel oubliant tous les droits,
En m'ofrant un époux n'a point forcé mon choix.

ATHAMARE.

Ah! cruelle!..

OBÉIDE.

Arachée au reste de la terre,
J'étais morte pour toi, je vivais pour mon père.
Ses malheurs, ses vieux ans avaient besoin d'apui,
Il en demandait un, je le donne aujourd'hui.
Mes jours étaient afreux. Si l'hymen en dispose,
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause.
Toi seul m'as condamnée à vivre en ces déserts.

ATHAMARE.

Je t'en viens aracher.

OBÉIDE.

Laisse-moi dans mes fers;
Je me les suis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encor
Formé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore.

OBÉIDE.

J'ai fait ferment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas;
C'eſt pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBÉIDE.

Ah! — c'eſt pour mon malheur. —

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
Qu'il laiſſât libre au moins une fille ſi chère,
Que ſon cœur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il ceſſât enfin de s'exiler ici?
Di-lui....

OBÉIDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
Devenait un parti conforme à ma miſère,
Il eſt fait; mon honneur ne peut le démentir,
Et Sozame jamais n'y pourait conſentir.
Sa vertu t'eſt connue; elle eſt inébranlable.

ATHAMARE.

Elle l'eſt dans la haine, & lui ſeul eſt coupable.

OBÉIDE.

Lui coupable! eſt-ce à toi, cruel, de l'inſulter?
Ah! tu dois être las de nous perſécuter.

Deſtructeur malheureux d'une triſte famille,
Laiſſe pleurer en paix & le père & la fille.
Il vient, ſors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBÉIDE.

Sors, ne l'irite pas.

ATHAMARE.

Non, tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

OBÉIDE.

Au nom de mes malheurs & de l'amour funeſte,
Qui des jours d'Obéide empoiſonne le reſte,
Fui; ne l'outrage plus par ton fatal aſpect.

ATHAMARE.

Juge de mon amour au moins par mon reſpect.
J'obéis. —— Qu'il en coûte! Et que doi-je entreprendre?

---

## SCENE III.

### SOZAME, OBÉIDE, SULMA.

SOZAME.

Dieux! Athamare encore! — & tu viens de l'entendre!
Ce fatal ennemi nous pourſuivra toujours!
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.
De ſes faibles états dont il eſt maître à peine,
Dans notre obſcur aſyle on voit ce qui l'amène.

Je reconnais en lui cet esprit indompté,
Que ni frein, ni raison n'ont jamais arrêté.
Qu'il ne se flate pas que le déclin de l'âge
Rende un père insensible à ce nouvel outrage.

OBÉIDE.

Mon père — il vous respecte — il ne me verra plus;
Pour jamais à le fuir mes vœux sont résolus.

SOZAME.

Indatire est à toi.

OBÉIDE.

Je le sais.

SOZAME.

Ton sufrage,
Dépendant de toi seule, a reçu son hommage.

OBÉIDE.

J'ai cru vous plaire au moins; — j'ai cru que sans fierté
Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propose,
Par un de ces Persans dont son pouvoir dispose?

OBÉIDE.

Qu'a-t-il pu demander?

SOZAME.

De violer ma foi,
De briser des liens qui sont formés par toi,

De trahir Indatire à qui l'himen t'engage.
Il m'ofre de ses biens l'inutile avantage,
Et pour mes derniers jours une vaine grandeur.

OBÉIDE.

Comment recevez-vous cette ofre ?

SOZAME.

*Avec horreur.*

Ma fille, au repentir il n'est aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour & de joie,
Indatire en tes bras par son père conduit,
De l'amour le plus pur atend le digne fruit;
Rien n'en doit altérer l'innocente allégresse.
Les Scythes sont humains & simples sans bassesse;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté;
On ne les trompe point avec impunité;
Et surtout de leurs loix vengeurs impitoyables,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

OBÉIDE.

Seigneur, vous vous borniez à me persuader;
Pour la première fois pourquoi m'intimider ?
Vous savez si du sort bravant les injustices,
J'ai fait depuis quatre ans d'assez grands sacrifices.
S'il en falait encor, je les ferais pour vous.
Votre fille jamais ne craindra son époux.
Je vois tout mon devoir — ainsi que ma misère.
Allez — vous n'avez point de reproche à me faire.

SOZAME.

Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur,
Triste & commun éfet de l'âge & du malheur;

Je tremble feulement que ton cœur ne gémiffe.
O de mes derniers ans tendre confolatrice ;
Va, ton père eft bien loin de te rien reprocher.
Ton époux fut ton choix, & fans doute il t'eft cher.
Je vais trouver fon père, & préparer la fête.
Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'aprête.
(*Il fort.*)

---

## SCENE IV.

### OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

Quelle fête cruelle ! ainfi dans ce féjour
Vos beaux jours enterrés font perdus fans retour ?

OBÉIDE.

Ah dieux !

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naitre ;
Un prince généreux — qui vous plaifait peut-être,
Vous les abandonnez fans crainte & fans pitié ?

OBÉIDE.

Mon deftin l'a voulu — j'ai tout facrifié.

SULMA.

Haïriez-vous toûjours la cour & la patrie ?

OBÉIDE.

Malheureufe ! — jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre cœur, je le mérite.

OBÉIDE.

Hélas !

Tu n'y découvrirais que d'horribles combats.
Il craindrait trop ta vue & ta plainte importune.
Il eſt des maux, Sulma, que nous fait la fortune,
Il en eſt de plus grands dont le poiſon cruel
Préparé par nos mains porte un coup plus mortel.
Mais lorſque dans l'exil à mon âge on raſſemble,
Après un ſort ſi beau, tant de malheurs enſemble,
Lorſque tous leurs aſſauts viennent ſe réunir,
Un cœur, un faible cœur les peut-il ſoutenir ?

SULMA.

Ecbatane — un grand prince —

OBÉIDE.

Ah ! fatal Athamare !

Quel démon t'a conduit dans ce ſéjour barbare ?
Que t'a fait Obéide ? & pourquoi découvrir
Ce trait longtems caché qui me faiſait mourir ?
Pourquoi renouvellant ma honte & ton injure,
De tes funeſtes mains déchirer ma bleſſure ?

SULMA.

Madame, c'en eſt trop ; c'eſt trop vous immoler
A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines loix d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre miſère.
Hélas ! contre les rois ſon trop juſte couroux
Ne ſera donc jamais retombé que ſur vous !

Quand vous le consolez, faut-il qu'il vous oprime?
Soyez sa protectrice, & non pas sa victime.
Athamare est vaillant; & de braves soldats
Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.
Athamare, après tout, n'est-il pas votre maître?

OBÉIDE.

Non.

SULMA.

C'est en ses états que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,
L'oprobre de la Perse, & le vôtre, & le sien?
M'en croirez-vous? partez, marchez sous sa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il est tems à la fin qu'il vous suive à son tour;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour;
Que sa douleur farouche à vous perdre obstinée,
Cesse enfin de luter contre sa destinée.

OBÉIDE.

Non, ce parti serait injuste & dangereux,
Il coûterait du sang; le succès est douteux;
Mon père expirerait de douleur & de rage. ——
Enfin l'hymen est fait — je suis dans l'esclavage.
L'habitude à soufrir poura fortifier,
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant; & votre œil qui s'égare
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déserts, où des pompes des rois
Je vous vis descendue aux plus humbles emplois,

Où d'un vain repentir le trait insuportable
Déchire de vos jours le tissu misérable. —
Quel parti prenez-vous ?

OBÉIDE.

Celui du desespoir.

SULMA.

Dans cet état afreux que faire ?

OBÉIDE.

— Mon devoir,
L'honneur de le remplir, le secret témoignage,
Que la vertu se rend, qui soutient le courage,
Qui seul en est le prix, & que j'ai dans mon cœur,
Me tiendra lieu de tout, & même du bonheur.

*Fin du troisiéme acte.*



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Penses-tu qu'Indatire osera me parler ?

HIRCAN.

Il l'osera, seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne — il doit trembler.

HIRCAN.

Les Scythes, croyez-moi, connaissent peu la crainte.
Mais d'un tel desespoir votre ame est-elle ateinte,
Que vous avilissiez l'honneur de votre rang,
Le sang du grand Cyrus mêlé dans votre sang,
Et d'un trône si saint le droit inviolable,
Jusqu'à vous compromettre avec un misérable,
Qu'on verrait, si le sort l'envoyait parmi nous,
A vos premiers suivans ne parler qu'à genoux ?
Mais qui sur ses foyers peut avec insolence
Braver impunément les rois & leur puissance ?

ATHAMARE.

Je m'abaisse, il est vrai ; mais je veux tout tenter.
Je descendrais plus bas pour la mieux mériter.

Ma honte eſt de la perdre ; & ma gloire éternelle
Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.
Penſes-tu qu'Indatire en ſa groſſiéreté
Ait ſenti comme moi le prix de ſa beauté ?
Un Scythe aveuglément ſuit l'inſtinct qui le guide ;
Ainſi qu'une autre femme il épouſe Obéide.
L'amour, la jalouſie & ſes emportemens
N'ont point dans ces climats aporté leurs tourmens.
De ces vils citoyens l'inſenſible rudeſſe,
En connaiſſant l'hymen ignore la tendreſſe.
Il n'eſt que les grands cœurs qui ſoient dignes d'aimer.

HIRCAN.

L'univers vous dément : le ciel ſait animer
Des mêmes paſſions tous les êtres du monde.
Si du même limon la nature féconde,
Sur un modèle égal ayant fait les humains,
Varie à l'infini les traits de ſes deſſeins,
Le fond de l'homme reſte, il eſt partout le même.
Perſan, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

ATHAMARE.

Je le défendrai donc : je ſaurai le garder.

HIRCAN.

Vous hazardez beaucoup.

ATHAMARE.

Et que puis-je hazarder ?
Ma vie ? elle n'eſt rien ſans l'objet qu'on m'arache :
Mon nom ? quoi qu'il arive il reſtera ſans tache :

Mes amis? ils ont trop de courage & d'honneur
Pour ne pas immoler sous le glaive vengeur
Ces agrestes guerriers dont l'audace indiscrète
Pourait inquiéter leur marche & leur retraite.

HIRCAN.

Ils mourront à vos pieds, & vous n'en doutez pas.

ATHAMARE.

Qu'ils soient prêts — Quel mortel tourne vers moi ses pas?

HIRCAN.

Seigneur, je le connais, c'est lui, c'est Indatire.

ATHAMARE.

Allez, que loin de moi ma garde se retire,
Qu'aucun n'ose aprocher sans mes ordres exprès,
Mais qu'on soit prêt à tout.

---

## SCENE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

Habitant des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton sort te fait paraître?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître;

Qu'on l'apelle Ecbatane, & que du mont Taurus
On voit ſes hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine aſſembler une armée,
Une troupe auſſi forte, un camp auſſi nombreux
De guerriers ſoudoyés, & d'eſclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paiſibles.

ATHAMARE.

Il eſt vrai, j'ai ſous moi des troupes invincibles.
Le dernier des Perſans de ma ſolde honoré
Eſt plus riche & plus grand, & plus conſideré,
Que tu ne ſaurais l'être aux lieux de ta naiſſance,
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

Qui borne ſes déſirs eſt toujours riche aſſez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connait point les vœux intéreſſés,
Mais la gloire, Indatire?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes.

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour à l'abri de mes armes;
On ne la trouve point dans le fond des déſerts;
Tu l'obtiens près de moi, tu l'as ſi tu me ſers;
Elle eſt ſous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

INDATIRE.

A servir sous un maître on me verrait descendre!

ATHAMARE.

Va, l'honneur de servir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,
Vaut mieux que de ramper dans une république
Ingrate en tous les tems & souvent tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi.
J'ai parmi mes guerriers des Scythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Apren que ces indignes Scythes
Voisins de ton pays, sont loin de nos limites.
Si l'air de tes climats a pû les infecter,
Dans nos heureux cantons il n'a pû se porter.
Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice;
La fureur d'acquérir corrompit leur justice;
Ils n'ont sû que servir; leurs infidèles mains
Ont abandonné l'art qui nourit les humains,
Pour l'art qui les détruit, l'art afreux de la guerre.
Ils ont vendu leur sang aux maîtres de la terre.
Meilleurs citoyens qu'eux, & plus braves guerriers,
Nous volons aux combats, mais c'est pour nos foyers.
Nous savons tous mourir, mais c'est pour la patrie.
Nul ne vend parmi nous son honneur ou sa vie.
Nous serons, si tu veux, tes dignes alliés:
Mais on n'a point d'amis alors qu'ils sont payés.
Aprends à mieux juger de ce peuple équitable,
Egal à toi sans doute, & non moins respectable.

ATHAMARE.

Élève ta patrie & cherche à la vanter,
C'eſt le recours du faible, on peut le ſuporter.
Ma fierté que permet la grandeur ſouveraine,
Ne daigne pas ici luter contre la tienne.
Te crois-tu juſte au moins ?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en flater.

ATHAMARE.

Ren-moi donc le tréſor que tu viens de m'ôter.

INDATIRE.

A toi !

ATHAMARE.

Rends à ſon maître une de ſes ſujettes,
Qu'un indigne deſtin traîna dans ces retraites ;
Un bien dont nul mortel ne poura me priver,
Et que ſans injuſtice on ne peut m'enlever.
Ren ſur l'heure Obéïde.

INDATIRE.

A ta ſuperbe audace ;
A tes diſcours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien opoſer la modération,
Que l'univers eſtime en notre nation.
Obéïde, dis-tu, de toi ſeul doit dépendre ;
Elle était ta ſujette ! Oſes-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouiſſe pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes états ?

Le ciel en le créant forma-t-il l'homme esclave?
La nature qui parle, & que ta fierté brave,
Aura-t-elle à la glèbe ataché les humains,
Comme les vils troupeaux mugissans sous nos mains?
Que l'homme soit esclave aux champs de la Médie,
Qu'il rampe; j'y consens; il est libre en Scythie.
Au moment qu'Obéide honora de ses pas
Le tranquille horison qui borde nos états,
La liberté, la paix, qui sont notre apanage,
L'heureuse égalité, les biens du premier âge;
Ces biens que des Persans aux mortels ont ravis;
Ces biens perdus ailleurs, & par nous recueillis,
De la belle Obéide ont été le partage.

ATHAMARE.

Il en est un plus grand, celui que mon courage
A l'univers entier oserait disputer,
Que tout autre qu'un roi ne saurait mériter,
Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
Et dont avec fureur mon ame est possédée,
Son amour; c'est le bien qui doit m'apartenir.
A moi seul était dû l'honneur de la servir.
Oui, je descends enfin jusqu'à daigner te dire;
Que de ce cœur altier je lui soumis l'empire;
Avant que les destins eussent pû t'accorder
L'heureuse liberté d'oser la regarder.
Ce trésor est à moi, barbare, il faut le rendre.

INDATIRE.

Imprudent étranger, ce que je viens d'entendre

Excite ma pitié plutôt que mon couroux.
Sa libre volonté m'a choisi pour époux;
Ma probité lui plut: elle l'a préférée
Aux recherches, aux vœux de toute ma contrée;
Et tu viens de la tienne ici redemander
Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder!
O toi qui te crois grand, qui l'es par l'arogance,
Sors d'un asyle saint de paix & d'innocence,
Fui; cesse de troubler si loin de tes états
Des mortels tes égaux qui ne t'ofensent pas.
Tu n'es pas prince ici.

ATHAMARE.

Ce sacré caractère
M'accompagne en tous lieux sans m'être nécessaire.
Je suis homme, on m'outrage, & ce fer me sufit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
Cède Obéide, ou meurs, ou m'arache la vie.

INDATIRE.

Quoi! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie;
Ton accueil nous flatait: notre simplicité
N'écoutait que les droits de l'hospitalité;
Et tu veux me forcer dans la même journée,
De souiller par ta mort un si saint himenée!

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tue — On vient, retire-toi,
Et si tu n'es un lâche....

INDATIRE.

Ah! c'en est trop...!

ATHAMARE.

Sui-moi,

Je te fais cet honneur.

(*Il sort.*)

---

## SCENE III.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

HERMODAN (*à Indatire qui est prêt à sortir.*)

Vien, ma main paternelle
Te remettra, mon fils, ton épouse fidèle.
Vien, le festin t'atend.

INDATIRE.

Bientôt je vous suivrai,
Allez — O cher objet je te mériterai!

(*Il sort.*)

---

## SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

SOZAME.

Pourquoi ne pas nous suivre? il difère?..

HERMODAN.

Ah! Sozame,
Cher ami, dans quel trouble il a jetté mon ame!

As-tu vû sur son front des signes de fureur ?
N'as-tu rien remarqué ?

SOZAME.

Non.

HERMODAN.

Peut-être mon cœur
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire ;
Mais son trouble était grand ; Sozame, je suis père.
Si mes yeux par les ans ne sont point afaiblis,
J'ai cru voir ce Persan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais frissonner — Avançons ; Athamare
Est capable de tout.

HERMODAN.

La faiblesse s'empare
De mes esprits glacés, & mes sens éperdus
Trahissent mon courage, & ne me servent plus.
(*Il s'assied en tremblant sur le banc de gazon.*)
Mon fils ne revient point — j'entends un bruit horrible.
(*Au Scythe qui est auprès de lui.*)
Je succombe — Va, cours, en ce moment terrible,
Cours, assemble au drapeau nos braves combatans.

LE SCYTHE.

Rassure-toi, j'y vole, ils sont prêts en tout tems.

SOZAME (*à Hermodan.*)

Reviens à toi, respire, & calme tes allarmes.

HERMODAN (*se relevant à peine.*)

Oui, j'ai pû me tromper. Oui, je renais.



## *SCENE V.*

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE (*l'épée à la main*), HIRCAN, suite.

ATHAMARE.

Aux armes!
Aux armes, compagnons, il eſt tems, paraiſſez,
C'en eſt fait.

HERMODAN (*éfrayé & chancelant.*)

Quoi! barbare...

SOZAME.

O ciel!

ATHAMARE (*à ſes gardes.*)

Obéiſſez,
De ſa retraite indigne enlevez Obéide,
Courez, dis-je, volez: que ma garde intrépide,
(Si quelque audacieux tentait de vains éforts)
Se faſſe un chemin promt dans la foule des morts.
— C'eſt toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, raviſſeur coupable;

Infidèle Perſan, mon fils ſaura venger
Le déteſtable afront dont tu viens nous charger.
Dans ce deſſein, Sozame, il nous quitait ſans doute.

ATHAMARE.

Indatire ? ton fils ?

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

Il m'en coute
D'afliger ta vieilleſſe & de percer ton cœur ;
Ton fils eût mérité de ſervir ma valeur.
Mais il a dû tomber ſous la main qui l'immole.
Vieillard, ton fils n'eſt plus. Que ton cœur ſe conſole ;
Il eſt mort en brave homme.

HERMODAN.

Achève tes fureurs,
Achève. — N'oſes-tu ? quoi ! tu gémis — je meurs.
Mon fils eſt mort, ami ! —

( *Il tombe ſur le banc de gazon.* )

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéide,
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor quand tu m'as ofenſé,
Il faut dans ce moment la conduire & me ſuivre.

SOZAME (*ſe retournant.*)

Moi ? ma fille !

ATHAMARE.

En ces lieux tu ne ſaurais plus vivre.
Aten mon ordre.

## SCENE VI.

### SOZAME, HERMODAN.

SOZAME (*se courbant vers Hermodan.*)

O Jour de douleur & d'éfroi !
Tous mes malheurs, ami, sont retombés sur toi. —
Il m'entend — il me voit — il revient — il soupire —
Hermodan !

HERMODAN (*se relevant avec peine.*)

Mon ami, fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant !
Que je te doive, ami, cette grace en mourant.
S'il reste quelque force à ta main languissante,
Soutien d'un malheureux la marche chancelante.
Vien, lorsque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même sépulcre enferme nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y seront. La même sépulture
Contiendra notre cendre ; oui, ma bouche le jure.
Athamare après tout, violent, emporté,
A d'un cœur généreux la magnanimité.
Il ne m'enviera pas cette grace dernière. —
Allons, j'entends au loin la trompette guerrière,
Les tambours, les clairons, les cris des combatans.

HERMODAN.

Ah ! l'on venge mon fils. Je retrouve mes sens.

Nos Scythes font armés — O dieux vengeurs des crimes,
Vous combatrez pour nous, vous prendrez vos victimes;
Nous ne mourons pas feuls.

## SCENE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE.

SOZAME.

O Ma fille, eft-ce vous?

HERMODAN.

Chère Obéide — hèlas!

OBÉIDE.

Je tombe à vos genoux.
Dans l'horreur du combat avec peine échapée
A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,
Aux fanguinaires mains de mes fiers raviffeurs,
Je viens de ces momens augmenter les horreurs.

(*A Hermodan.*)

Ton fils vient d'expirer, j'en fuis la caufe unique.
De mes calamités l'artifan tyrannique
Nous a tous immolés à fes tranfports jaloux;
Mon malheureux amant a tué mon époux,
Sous mes yeux, à ma porte, & dans la place même,
Où pour le trifte objet qu'il outrage & qu'il aime,
Pour d'indignes apas toujours perfécutés,
Des flots de fang humain coulent de tous côtés.
On s'acharne, on combat fur le corps d'Indatire,
On fe difpute encor fes membres qu'on déchire.

Les Scythes, les Perſans l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs & vaincus, & tous meurent vengés.
(*A tous deux.*)
Où voulez-vous aller, & ſans force & ſans armes?
On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.
J'ignore du combat quel ſera le deſtin;
Mais je mets ſans trembler mon ſort en votre main.
Si le Scythe ſur moi veut aſſouvir ſa rage,
Il le peut, je l'atends, & je reſte en ôtage.

HERMODAN.

Ah! ſi mon triſte ſort pouvait être adouci,
Il le ferait par toi.

SOZAME.

Que faiſons-nous ici?
Armons-nous, de notre âge oublions la faibleſſe.
Si les ſens épuiſés manquent à la vieilleſſe,
Le courage demeure, & c'eſt dans un combat
Qu'un vieillard comme moi doit tomber en ſoldat.

HERMODAN.

On nous aporte encor de fatales nouvelles.

---

## SCENE VIII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE, le Scythe qui a déja paru.

LE SCYTHE.

ENfin nous l'emportons.

HERMODAN.

Déités immortelles !
Mon fils ferait vengé ! n'eft-ce point une erreur ?

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend juftice, & le Scythe eft vainqueur.
La moitié des Perfans à la mort eft livrée :
L'autre qui fe retire eft partout entourée,
Dans la fombre épaiffeur de ces profonds taillis,
Où bientôt fans retour ils feront affaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
Serait-il échapé ?

LE SCYTHE.

Qui ? ce fier Athamare ?
Sur nos Scythes mourans qu'a fait tomber fa main,
Epuifé, fans fecours, envelopé foudain,
Il eft couvert de fang, il eft chargé de chaines.

OBÉIDE.

Lui !

SOZAME.

Je l'avais prévu — Puiffances fouveraines,
Princes audacieux, quel exemple pour vous !

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous ferons vengés tous.
Nos loix, nos juftes loix feront exécutées.

OBÉIDE.

Ciel !... quelles font ces loix ?

HERMODAN.

Les dieux les ont dictées.

SOZAME (*à part.*)

O comble de douleur & de nouveaux ennuis !

OBÉIDE (*à Hermodan.*)

— Mais enfin, les Perſans ne ſont pas tous détruits.
On verrait Ecbatane en ſecourant ſon maître,
Du poids de ſa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Ne crain rien. — Toi jeune homme, & vous braves guer-
riers,
Préparez votre autel entouré de lauriers.

OBÉIDE.

Mon père!...

HERMODAN.

Il faut hâter ce juſte ſacrifice.
Mânes de mon cher fils que ton ombre en jouiſſe!
Et toi qui fus l'objet de ſes chaſtes amours,
Qui fus ma fille chère & le ſeras toujours,
Qui de ta piété filiale & ſincère
N'a jamais altéré le ſacré caractère,
Nous t'aprendrons bientôt ce qu'une auſtère loi
Atend de mon pays & demande de toi.

(*Il ſort.*

OBÉIDE.

Où ſuis-je? qu'a-t-il dit? où me vois-je réduite!

SOZAME.

Dans quel abîme afreux, hélas! t'ai-je conduite!
Vien, je t'expliquerai ce myſtère odieux.

OBÉIDE.

Je n'oſe le prévoir — je détourne les yeux.

SOZAME.

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

OBÉIDE.

Ah! laiſſez-moi mourir, ſeigneur, ſans vous entendre!

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

OBEIDE, SOZAME, HERMODAN; troupe de Scythes armés de javelots. (*On aporte un autel couvert d'un crêpe & entouré de lauriers. Un Scythe met un glaive sur l'autel.*)

OBÉIDE (*entre Sozame & Hermodan.*)

Vous vous taisez tous deux: craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes sens glacés votre loi doit prescrire?
Quel est cet apareil terrible & solemnel?

SOZAME.

Ma fille — il faut parler — voici le même autel,
Que le soleil naissant vit dans cette journée,
Orné de fleurs par moi pour ton saint himenée,
Et voit d'un crêpe afreux couvert à son couchant.

HERMODAN.

As-tu chéri mon fils?

OBÉIDE.

Un vertueux penchant,
Mon amitié pour toi, mon respect pour Sozame,
Et mon devoir surtout, souverain de mon ame,
M'ont rendu cher ton fils — mon sort suivait son sort;
J'honore sa mémoire; & j'ai pleuré sa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie,
Veut que de son époux une femme chérie
Ait le suprême honneur de lui sacrifier,
En présence des dieux, le sang du meurtrier;
Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances;
Que du glaive sacré qui punit les ofenses,
Elle arme sa main pure, & traverse le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.
Sozame a-t-il apris à sa chère Obéide
Tout ce que l'on atend de son cœur intrépide?

OBÉIDE.

Je n'en aprends que trop.

SOZAME.

Je vous l'ai déclaré;
Je respecte un usage en ces lieux consacré;
Mais des sévères loix par vos ayeux dictées,
Les têtes de nos rois pouraient être exceptées.

UN SCYTHE.

Plus les princes sont grands, & plus sur nos autels
On doit un grand exemple au reste des mortels.

HERMODAN.

Le ciel t'a réservé ce sacré ministère.

OBÉIDE.

Moi! — je dois vous venger!

HERMODAN.

Oui, ma fille!

OBÉIDE.

Ah! mon père!

SOZAME.

Où sommes-nous réduits ?

OBÉIDE.

Peuple, écoutez ma voix. —
Je pourais ajouter, sans ofenser vos loix,
Que je nâquis en Perse, & que ces loix sévères
Sont faites pour vous seuls ; & me sont étrangères ;
Qu'Athamare est trop grand pour être un assassin ;
Et que si mon époux est tombé sous sa main,
Son rival oposa sans aucun avantage
Le glaive seul au glaive, & l'audace au courage ;
Que de deux combatans d'une égale valeur
L'un tue & l'autre expire avec le même honneur.
Peuples qui connaissez le prix de la vaillance,
Vous aimez la justice, ainsi que la vengeance.
Commandez, mais jugez, voyez si c'est à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon roi.

UN SCYTHE.

Si tu n'oses fraper, si ta main trop timide
Hésite à nous donner le sang de l'homicide,
Il meurt dans des tourmens pires que le trépas.
Tu connais trop nos mœurs, & nous n'hésitons pas.

OBÉIDE.

Et si je hais vos mœurs, & si je vous refuse ?

HERMODAN.

Le ciel t'a fait ma fille, & tu n'as point d'excuse.
Il n'en moura pas moins, tu vivras sans honneur.

LE SCYTHE.

D'un peuple qui t'aima tu deviendras l'horreur.

OBÉIDE.

OBÉIDE.

Il vous faut de ma main cette grande victime !

HERMODAN.

Tremble de rejetter un droit si légitime.

OBÉIDE.

—— Je l'accepte.

SOZAME.

Ah ! grands dieux !

LE SCYTHE.

Devant les immortels
En fais-tu le serment ?

OBÉIDE.

Je le jure, cruels :
Je le jure, Hermodan : tu demandes vengeance,
Sois en sûr, tu l'auras — mais que de ma présence
On ait soin de tenir le captif écarté,
Jusqu'au moment fatal par mon ordre arrêté.
Qu'on me laisse en ces lieux m'expliquer à mon père ;
Et vous verrez après ce qui vous reste à faire.

UN SCYTHE (*après avoir regardé tous ses compagnons.*)
Nous y consentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
Se déclare soumise aux loix de mon pays ;
Et ma douleur profonde est un peu soulagée,
Si par ses nobles mains cette mort est vengée.
Amis, retirons-nous.

OBÉIDE.

A ces autels sanglans
Je vous rapellerai quand il en sera tems.

## SCENE II.

### SOZAME, OBÉIDE.

OBÉIDE.

Eh bien qu'ordonnez-vous?

SOZAME.

Il fut un tems peut-être
Où le plaisir afreux de me venger d'un maître,
Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main;
De son monarque ingrat j'aurais percé le sein;
Il le méritait trop. Ma vengeance lassée
Contre les malheureux ne peut être exercée;
Tous mes ressentimens sont changés en regrets.

OBÉIDE.

— Avez-vous bien connu mes sentimens secrets?
Dans le fond de mon cœur avez vous daigné lire?

SOZAME.

Mes yeux t'ont vû pleurer sur le sang d'Indatire;
Mais je pleure sur toi dans ce moment cruel;
J'abhorre tes sermens.

OBÉIDE.

Vous voyez cet autel,
Ce glaive dont ma main doit fraper Athamare.
Vous savez quels tourmens un refus lui prépare.
Après ce coup terrible — & qu'il me faut porter,
Parlez — sur son tombeau voulez-vous habiter?

SOZAME.

J'y veux mourir.

OBÉIDE.

Vivez, ayez-en le courage.
Nos Perſans, croyez-moi, vengeront leur outrage.
Les enfans d'Ecbatane, en ces lieux déteſtés,
Deſcendront du Taurus à pas précipités.
Les groſſiers habitans de ces climats horribles
Sont cruels, il eſt vrai, mais non pas invincibles.
A ces tigres armés voulez-vous annoncer
Qu'au fond de leur repaire on pourait les forcer?

SOZAME.

On en parle déja. Les eſprits les plus ſages
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBÉIDE.

Achevez donc, ſeigneur, de les perſuader:
Qu'ils méritent le ſang qu'ils oſent demander;
Et tandis que ce ſang de l'ofrande immolée
Baignera ſous vos yeux leur féroce aſſemblée,
Que tous nos citoyens ſoient mis en liberté,
Et repaſſent les monts ſur la foi d'un traité.

SOZAME.

Je l'obtiendrai, ma fille, & j'oſe t'en répondre.
Mais ce traité ſanglant ne ſert qu'à nous confondre.
De quoi t'auront ſervi ta priére & mes ſoins?
Athamare à l'autel en périra-t-il moins?
Les Perſans ne viendront que pour venger ſa cendre;
Ce ſang de tant de rois que ta main va répandre,
Ce ſang que j'ai haï, mais que j'ai révéré,
Qui coupable envers nous n'en eſt pas moins ſacré.

OBÉIDE.

Il l'eſt — mais je ſuis Scythe — le fus pour vous plaire.
Le climat quelquefois change le caractère.

SOZAME.

Ma fille !

OBÉIDE.

C'eſt aſſez, ſeigneur, j'ai tout prévu.
J'ai peſé mes deſtins ; & tout eſt réſolu.
Une invincible loi me tient ſous ſon empire.
La victime eſt promiſe au père d'Indatire ;
Je tiendrai ma parole — allez, il vous atend ;
Qu'il me garde la ſienne — il ſera trop content.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

OBÉIDE.

Allez, je la partage.
Seigneur, le tems eſt cher, achevez votre ouvrage,
Laiſſez-moi m'afermir ; mais ſurtout obtenez
Un traité néceſſaire à ces infortunés.
Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable
Sait garder une foi toujours inviolable.
Je vous en crois — le reſte eſt dans la main des dieux.

SOZAME.

Ils ne préſagent rien qui ne ſoit odieux.
Tout eſt horrible ici ; ma faible voix encore
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre.
Mais après tant de maux mon courage eſt vaincu.
Quoi qu'il puiſſe arriver, ton père a trop vécu.

## SCENE III.

OBÉIDE *seule.*

AH! c'eſt trop étoufer la fureur qui m'agite.
Tant de ménagement me déchire & m'irite;
Mon malheur vint toujours de me trop captiver
Sous d'inhumaines loix que j'aurais dû braver.
Je mis un trop haut prix à l'eſtime, au reproche.
Je fus eſclave aſſez — ma liberté s'aproche.

## SCENE IV.

OBÉIDE, SULMA.

OBÉIDE.

ENfin je te revois.

SULMA.

Grands dieux! que j'ai tremblé,
Lorſque diſparaiſſant à mon œil déſolé,
Vous avez traverſé cette foule ſanglante!
Vous afrontiez la mort de tous côtés préſente;
Des flots de ſang humain roulaient entre nous deux.
Quel jour! quel hyménée! & quel ſort rigoureux!

OBÉIDE.

Tu verras un ſpectacle encor plus éfroyable.

SULMA.

Ciel! on m'aurait dit vrai! — quoi! votre main coupable

Immolerait l'amant que vous avez aimé,
Pour satisfaire un peuple à sa perte animé!

OBÉIDE.

Moi! complaire à ce peuple! aux monstres de Scythie!
A ces brutes humains paitris de barbarie,
A ces ames de fer, & dont la dureté
Passa longtems chez nous pour noble fermeté,
Dont on chérit de loin l'égalité paisible,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
Une atrocité morne, & qui sans s'émouvoir,
Croit dans le sang humain se baigner par devoir! —
J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguste,
Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuste,
Mais généreux, sensible, & si promt à sortir
De ses iniquités par un beau repentir!
Qui? moi! complaire au Scythe! — ô nations! ô terre!
O rois qu'il outragea! dieux maîtres du tonnerre!
Dieux témoins de l'horreur où l'on m'ose entraîner,
Unissez-vous à moi, mais pour l'exterminer.
Puisse leur liberté, préparant leur ruine,
Allumant la discorde & la guerre intestine,
Acharnant les époux, les péres, les enfans,
L'un sur l'autre entassés, l'un par l'autre expirans,
Sous des monceaux de morts avec eux disparaître!
Que le reste en tremblant rugisse aux pieds d'un maître!
Que rampant dans la poudre au bord de leur cercueil,
Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil!
Et qu'en mordant le frein du plus lâche esclavage,
Ils vivent dans l'oprobre & meurent dans la rage!

—— Où vais-je m'emporter ! vains regrets ! vains éclats !
Les imprécations ne nous fecourent pas.
C'eft moi qui fuis efclave & qui fuis affervie
Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Afie.

SULMA.

Vous n'êtes point réduite à la néceffité
De fervir d'inftrument à leur férocité.

OBÉIDE.

Si j'avais refufé ce miniftère horrible,
Athamare expirait d'une mort plus terrible.

SULMA.

Mais cet amour fecret qui vous parle pour lui ?

OBÉIDE.

Il m'a parlé toujours ; & s'il faut aujourd'hui
Expofer à tes yeux l'éfroyable étendue,
La hauteur de l'abîme où je fuis defcendue,
J'adorais Athamare avant de le revoir.
Il ne vient que pour moi plein d'amour & d'efpoir ;
Pour prix d'un feul regard il m'ofre un diadême ;
Il met tout à mes pieds : & tandis que moi-même
J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux fiens,
Quand l'excès de fes feux n'égale pas les miens,
Lorfque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéide
Plonge au fein d'Athamare un couteau paricide ?

SULMA.

C'eft un crime fi grand, que ces Scythes cruels,
Qui du fang des humains arofent les autels,
S'ils connaiffaient l'amour qui vous a confumée,
Eux même arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBÉIDE.

Non, ils la conduiraient dans ce cœur adoré;
Ils l'y tiendraient sanglante, & du glaive sacré
Ils tourneraient l'acier enfoncé dans ses veines.

SULMA.

Se peut-il!....

OBÉIDE.

Telles sont leurs armes inhumaines:
Tel est l'homme sauvage à lui-même laissé;
Il est simple, il est bon, s'il n'est point ofensé;
Sa vengeance est sans borne.

SULMA.

Et ce malheureux père,
Qui creusa sous vos pas ce goufre de misère,
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Consulté des vieillards, avec eux si lié,
Peut-il bien seulement suporter qu'on propose
L'horrible extrémité dont lui-même il est cause?

OBÉIDE.

Il fait beaucoup pour moi. J'ose même espérer
Des douleurs dont j'ai vû son cœur se déchirer,
Que ses pleurs obtiendront de ce sénat agreste
Des adoucissemens à leur arrêt funeste.

SULMA.

Ah! vous rendez la vie à mes sens éfraiés;
Je vous haïrais trop si vous obéissiez.
Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice.

OBÉIDE.

Sulma!....

SULMA.

Vous frémiſſez.

OBÉIDE.

— Il faut qu'il s'accompliſſe.

---

## SCENE V.

OBÉIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN, Scythes armés, *rangés au fond en demi-cercle, près de l'autel.*

SOZAME.

MA fille, hélas, du moins nos Perſans aſſiégés,
Des piéges de la mort ſeront tous dégagés.

HERMODAN.

Des mânes de mon fils la victime attendue.
Sufit à ma vengeance autant qu'elle m'eſt due.
(*à Obéide.*)
De ce peuple, croi-moi, l'inflexible équité
Sait joindre la clémence à la ſévérité.

UN SCYTHE.

Et la loi des fermens eſt une loi ſuprême,
Auſſi chère à nos cœurs que la vengeance même.

OBÉIDE.

C'eſt aſſez, je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les Perſans le ſang ſera ſacré,
Si-tôt que cette main remplira vos vengeances.

HERMODAN.

Tous ſeront épargnés. Les céleſtes puiſſances

N'ont jamais vû de Scythe oser trahir sa foi.

OBÉIDE.

Qu'Athamare à présent paraisse devant moi.

(*On amène Athamare enchainé; Obéide se place entre lui & Hermodan.*)

HERMODAN.

Qu'on le traîne à l'autel.

SULMA.

Ah! dieux!

ATHAMARE.

Chère Obéide!
Pren ce fer, ne crain rien: que ton bras homicide
Frape un cœur à toi seule en tout tems réservé;
On y verra ton nom que l'amour a gravé.
De tous mes compagnons tu conserves la vie;
Tu me donnes la mort; c'est toute mon envie.
Graces aux immortels tous mes vœux sont remplis;
Je meurs pour Obéide, & meurs pour mon pays.
Rassure cette main qui tremble à mon aproche;
Ne crains en m'immolant que le juste reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité,
S'ils voyaient ce que j'aime agir sans fermeté,
Si ta main, si tes yeux, si ton cœur qui s'égare,
S'éfrayaient un moment en frapant Athamare.

SOZAME.

Ah ma fille!..

SULMA.

Ah! madame...

OBÉIDE.

O Scythes inhumains!
Connaissez dans quel sang vous enfoncez vos mains.

Athamare eſt mon prince ; il eſt plus — je l'adore,
Je l'aimai ſeul au monde — & ce moment encore
Porte au plus grand excès dans ce cœur enyvré
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBÉIDE.

L'hymen, cet hymen que j'abjure,
Dans un ſang criminel doit laver ſon injure. —
(*Levant le glaive entre elle & Athamare.*)
Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens —
Il l'eſt — ſauvez ſes jours — l'amour finit les miens.
(*elle ſe frape.*)
Vi, mon cher Athamare, en mourant je l'ordonne.
(*elle tombe à mi-corps ſur l'autel.*)

HERMODAN.

Obéide!

SOZAME.

O mon ſang!

ATHAMARE.

La force m'abandonne,
Mais il m'en reſte aſſez pour me rejoindre à toi,
Chère Obéide!
(*il veut ſaiſir le fer.*)

LE SCYTHE.

Arrête, & reſpecte la loi.
Ce fer ſerait ſouillé par des mains étrangères.
(*Athamare tombe ſur l'autel.*)

HERMODAN.

Dieux! vites-vous jamais deux plus malheureux pères!



SOZAME (*à Athamare.*)

Dieux! de tous mes tourmens vous achevez le cours.
Tu dois vivre, Athamare, & j'ai payé tes jours.
Auteur infortuné des maux de ma famille,
Enseveli du moins le père avec la fille.
Va régner, malheureux!

HERMODAN.

Soumettons-nous au sort:
Soumettons-nous au ciel arbitre de la mort. —
Nous sommes trop vengés par un tel sacrifice.
Scythes, que la pitié succède à la justice.

*Fin du cinquiéme & dernier acte.*



Dr. D. Potts
26.11.91
[VOLT]





